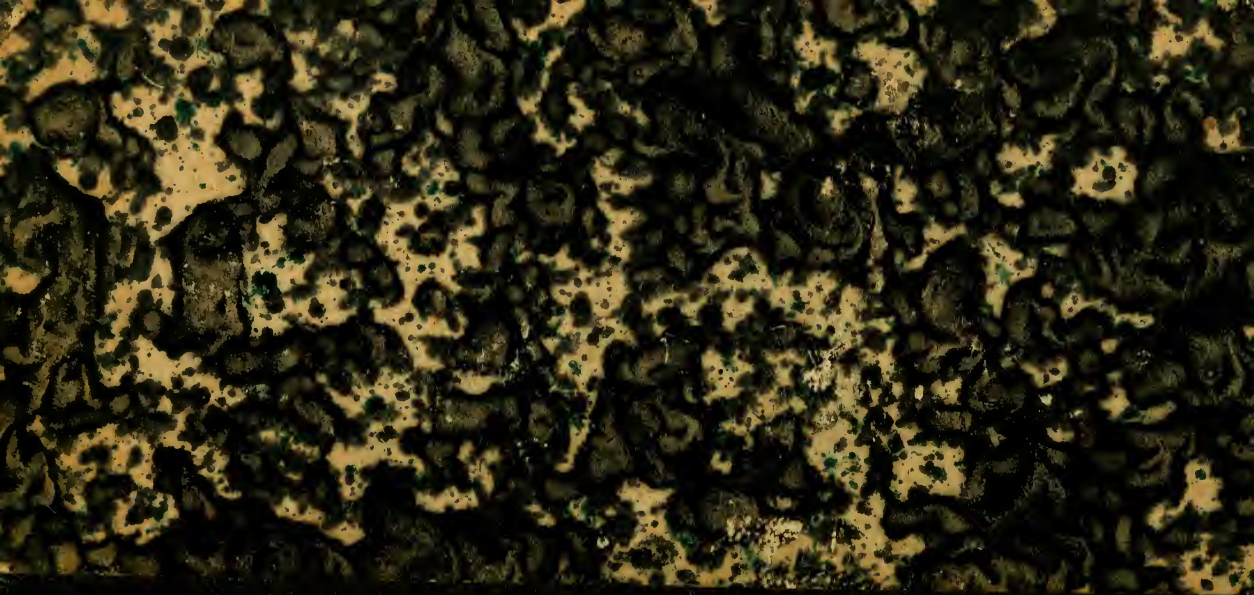

The Library of

Brown
University

Presented by

Mrs. S. Foster Hunt

DG552.8
G2
A25
1866
2

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

611

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

	Vol.
Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la Csse Berthe	1
La Boule de Neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles-le-Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
La Colombe, Adam le Calabrais	1
Le Collier de la reine	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Confessions de la marquise	2
Conscience l'Innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu Dispose	2
Le Drame de 93	3
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César	2
— Henri IV Louis XIII et Rich.	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage en Suisse	3
— Une Année à Florence	1
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Le Capitaine Arena	1
Impressions de voyage : — Le Caucase	3
— Le Corricolo	2
— De Paris à Cadix	2
— Le Midi de la France	2
— Quinze Jours au Sinaï	1
— Le Speronare	2
— Le Véloce	2
— La Villa Palmieri	1
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de W. Scott. (*Trad.*)	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Louis XV et sa Cour	2
Louis XVI et la Révolution	2
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mém. d'un médecin (Balsamo)	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse Flora	1
La Princesse de Monaco	2
Les Quarante-Cinq	3
La Régence	1
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator	3
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

Clichy. — Imprimerie de Maurice LOIGNON, rue du Ba-d'Asnières, 12

C.B. Sedgwick.

MÉMOIRES

DE

GARIBALDI

Traduits sur le manuscrit original

PAR

ALEXANDRE DUMAS

—

DEUXIÈME SÉRIE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1866

Tous droits réservés

DG552.8
G2
A25
1866
2

MÉMOIRES

DE

JOSEPH GARIBALDI

I

TOUT PERDU, FORS L'HONNEUR

Le vrai motif de l'expédition n'était pas de porter des secours aux habitants de Corrientes et de les ravitailler, le vrai motif était de se débarrasser de moi.

Comment, étant encore si peu de chose, avais-je déjà de si puissants ennemis? C'est un secret que je n'ai jamais pu approfondir.

Lors de mon entrée dans le fleuve, l'armée orientale se trouvait à San-José dans l'Uruguay, et celle d'Oribe à la Boyada, capitale de la province d'Entre-Rios; toutes deux se préparaient à la lutte. L'armée de Corrientes, de son côté, se disposait à se réunir à l'armée orientale.

435743

Je devais remonter le Parana jusqu'à Corrientes, c'est-à-dire jusqu'à une distance de six cents milles entre deux rives ennemies, et, de plus, poursuivi par une escadre quatre fois plus forte que la mienne.

Pendant tout ce trajet, je ne pouvais atterrir que dans des îles ou sur des côtes désertes.

Lorsque je quittai Montevideo, il y avait cent à parier contre un que je n'y rentrerais jamais.

En sortant de Montevideo, j'eus à soutenir un premier combat contre la batterie de Martin-Garcia, île située dans le voisinage du confluent des deux grands fleuves Uruguay et Parana, et près de laquelle il faut absolument passer, vu qu'un seul canal existe à demi-portée de canon de l'île pour les bâtiments d'un certain tonnage.

J'eus quelques morts, et, parmi eux, un brave officier italien, Pocarobba; il eut la tête emportée par un boulet de canon.

J'eus, en outre, huit ou dix blessés.

A trois milles de l'île de Martin-Garcia, *la Constitution* s'ensabla; malheureusement, l'accident arriva à la marée basse.

Il nous en coûta un immense travail pour la remettre à flot; mais, grâce au courage de nos hommes, notre petite flottille se tira encore d'affaire en cette occasion.

Tandis que nous étions occupés à transporter sur la goëlette tous les objets pesants, nous commençâmes à voir venir à nous l'escadre ennemie; elle apparaissait de l'autre côté de l'île et se dirigeait sur nous en belle ordonnance.

J'étais dans une mauvaise situation; pour alléger *la Constitution*, j'avais fait transporter tous les canons sur la goëlette *Procida*, où ils étaient amoncelés; en conséquence, ils nous étaient complétement inutiles; il ne nous restait donc que le brigantin *Teresia*, dont le courageux commandant se trouvait près de moi avec la majeure partie de son équipage, nous aidant dans notre travail.

En attendant, l'ennemi s'avançait vers nous; superbe à voir au milieu des acclamations des troupes de l'île, sûr de la victoire, avec sept navires de guerre.

Malgré le danger imminent où je me trouvais, je ne me laissai point aller au désespoir. Non, Dieu me fait la grâce, dans les occasions suprêmes, de garder toujours ma confiance en lui; mais je laisse à juger aux autres, et surtout aux marins, quelle était ma situation. Il s'agissait non-seulement de la vie, — j'y eusse volontiers renoncé en un pareil moment, — mais encore de l'honneur à sauver. Plus les gens qui m'avaient poussé où j'étais avaient pensé que

j'y laisserais ma réputation, plus j'étais décidé à la tirer de ce mauvais pas, sanglante mais pure.

Il n'y avait point à éviter le combat, il fallait le recevoir dans la meilleure situation possible. En conséquence, comme mes bâtiments, plus légers que ceux de l'ennemi, tiraient aussi moins d'eau, je fis approcher le plus possible de la côte, qui m'offrait, quand tout serait perdu sur le fleuve, un dernier moyen de salut, le débarquement. Je fis, autant que possible, débarrasser le pont de la goëlette afin que quelques canons pussent servir, et, ces dispositions prises, j'attendis.

L'escadre qui allait m'attaquer était commandée par l'amiral Brown; je savais donc que j'avais affaire à l'un des plus braves marins du monde.

Le combat dura trois jours, sans que l'ennemi jugeât à propos d'en venir à l'abordage.

Le matin du troisième jour, il me restait encore de la poudre, mais je manquais de projectiles. Je fis briser les chaînes des bâtiments, je fis réunir les clous, les marteaux, tout ce qui, cuivre ou fer, pouvait remplacer les boulets et la mitraille, et je crachai le tout au visage de l'ennemi; cela nous aida à passer la journée.

Enfin, vers le déclin du troisième jour, n'ayant plus un projectile à bord, ayant perdu plus de la

moitié de mes hommes, je fis mettre le feu aux trois bâtiments, tandis que, sous la canonnade ennemie, nous gagnions la terre, chaque homme emportant son mousquet et ayant sa part de ce qui nous restait de cartouches.

Tout ce qu'il y avait de blessés transportables fut emmené avec nous. Quant aux autres... j'ai dit comment cela se passait en pareille circonstance.

Mais nous étions à cent cinquante ou deux cents milles de Montevideo et sur une côte ennemie.

Ce fut d'abord la garnison de l'île de Martin-Garcia qui essaya de nous molester; mais, encore tout chauds de notre combat avec l'amiral Brown, nous la reçûmes de telle façon, qu'elle n'y revint pas.

Puis nous nous mîmes en route à travers le désert, vivant des quelques provisions que nous avions emportées et de ce que nous parvenions à nous procurer sur la route.

Les Orientaux venaient de perdre la bataille de l'Arroyo-Grande; nous nous réunîmes aux fugitifs, que je ralliai autour de moi, et, après cinq ou six jours de luttes, de combats, de privations, de souffrances dont rien ne saurait donner une idée, nous rentrâmes à Montevideo, rapportant intact ce que l'on avait si bien cru que je laisserais en route :

L'honneur!

Ce combat, et plusieurs autres que je soutins contre lui, laissèrent de moi un si bon souvenir à l'amiral Brown, que, ayant abandonné le service de Rosas, la guerre durant encore, il vint à Montevideo et, avant de voir sa famille, voulut d'abord me voir. Il accourut donc me trouver dans ma maison du Portone, m'embrassa et me rembrassa, comme si j'eusse été son propre fils ; il ne pouvait, l'excellent homme, se lasser de me serrer contre sa poitrine et de me témoigner sa sympathie.

Puis, lorsqu'il en eut fini avec moi, se tournant vers Anita :

— Madame, lui dit-il, j'ai longtemps combattu contre votre mari, et cela sans succès ; je m'acharnais à le vaincre et à le faire mon prisonnier, mais il réussit toujours à me résister et à m'échapper. Si j'avais eu la chance de le prendre, il eût vu, à la façon dont je l'aurais traité, l'estime que je faisais de lui.

Je raconte cette anecdote, parce qu'elle fait encore plus d'honneur à l'amiral Brown qu'à moi-même.

II

ON FORME LES LÉGIONS

Après la victoire d'Arroyo-Grande, Oribe marcha sur Montevideo, déclarant qu'il ne ferait grâce à personne, pas même aux étrangers.

En attendant, tout ce qu'il rencontrait sur sa route avait la tête tranchée ou était fusillé.

Alors, comme il y avait à Montevideo un grand nombre d'Italiens qui y étaient venus, les uns pour affaires de commerce, les autres parce qu'ils étaient proscrits, j'adressai une proclamation à mes compatriotes, en les invitant à prendre les armes, à former une légion et à combattre jusqu'à la mort pour ceux qui leur avaient donné l'hospitalité.

Rivera, pendant ce temps, réunissait les restes de son armée.

De leur côté, les Français composèrent une légion à laquelle se joignirent les Basques français, tandis que les Espagnols en formaient une à laquelle se réunissaient les Basques espagnols. Mais, trois ou

quatre mois après sa formation, la légion espagnole, composée en grande partie de carlistes, passa à l'ennemi et devint le nerf de l'attaque, comme la légion italienne fut le nerf de la défense.

La légion italienne n'avait pas de paye, elle n'avait que des rations de pain, de vin, de sel, d'huile, etc.; cependant, après la guerre, on devait donner aux survivants, et aux veuves et aux orphelins, des terres et des bestiaux.

La légion se composa d'abord de quatre à cinq cents hommes; ensuite elle monta jusqu'à huit cents, attendu qu'au fur et à mesure que les bâtiments européens amenaient des Italiens proscrits ou venus pour chercher fortune, et dont l'espoir était déçu par le mauvais état des affaires, on les enrôlait.

La légion fut, dans le principe, divisée en trois bataillons, l'un commandé par Danuzio, l'autre par Ramella, et le troisième par Mancini.

Oribe savait tous ces préparatifs de défense; seulement, il n'y croyait pas. Il marcha sur Montevideo, comme je l'ai dit, mais campa au Cerrito. Peut-être, dans l'état de désordre où était la ville, eût-il pu y entrer du même coup; mais il croyait avoir des partisans nombreux, et il attendit une démonstration de leur part. La démonstration fut vai-

nement attendue, et Oribe donna le temps à Montevideo d'organiser la défense.

Il resta donc à une heure de marche, à peu près, de Montevideo, avec douze ou quatorze mille hommes.

Montevideo pouvait, au bout d'un certain temps, lui opposer neuf mille hommes, dont cinq mille noirs, auxquels on avait rendu la liberté, et qui firent d'excellents soldats.

Lorsque Oribe eut perdu l'espérance d'entrer amicalement à Montevideo, il se fortifia au Cerrito, et les escarmouches commencèrent.

De leur côté, les Montévidéens se fortifièrent de leur mieux; notre ingénieur était le colonel Echevarrio.

L'organisation générale des troupes appartenait au général Paz.

Joaquin Souarez était président, Pacheco y Obes ministre de la guerre.

Bientôt Paz quitta Montevideo pour faire soulever Corrientes et Entre-Rios.

La première fois que l'on sortit des lignes, je ne sais si ce fut la faute des chefs ou des soldats, mais la légion tout entière fut prise d'une panique, et rentra sans avoir tiré un coup de fusil.

J'obligeai l'un des trois commandants à donner sa

démission. Je fis une vigoureuse allocution aux Italiens, et j'écrivis pour la seconde fois à Anzani, qui était dans une maison de commerce de l'Uruguay, de venir me rejoindre.

Cet excellent ami arriva vers le mois de juillet.

Avec lui, tout reprit force et vie ; la légion était horriblement administrée : il y donna tous ses soins.

Pendant ce temps, on avait, tant bien que mal, réorganisé une petite flottille ; on m'en confia le commandement.

Mancini reprit ma place à la tête de la légion.

La flottille communiquait par le fleuve avec le Cerro, forteresse restée au pouvoir des Montévidéens, quoiqu'elle fût à trois ou quatre lieues plus loin sur la rive de la Plata que le Cerrito, tombé au pouvoir d'Oribe.

Le Cerro nous était très-nécessaire. C'était à la fois un point d'appui pour nous ravitailler, pour envoyer des partis dans la plaine et pour recueillir les fugitifs.

Avant l'organisation de la défense, l'escadre de l'amiral Brown avait fait une tentative sur le Cerro et sur l'île de los Ratos. Pendant trois jours, je défendis l'île et la forteresse. L'île avait des canons de dix-huit et de trente-six, et je forçai l'amiral Brown à se retirer avec de grandes pertes.

J'ai dit qu'à l'arrivée d'Anzani les concussions

avaient cessé; son honorabilité planait sur tous les marchés; ce n'était point l'affaire des concussionnaires. Alors se forma un complot qui avait pour but de nous assassiner tous deux et de vendre à l'ennemi la légion italienne.

Anzani en fut averti.

Les conjurés virent qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, et, un matin que la légion était aux avant-postes, vingt officiers et cinquante soldats passèrent à l'ennemi.

Mais les soldats, rendons-leur cette justice, revinrent peu à peu et un à un.

La légion, purgée des traîtres, ne s'en porta que mieux ; Anzani la réunit.

— Si j'avais voulu faire un choix entre les bons et les mauvais, dit-il, je n'eusse pas si bien réussi que les mauvais viennent de le faire.

De mon côté, je haranguai les troupes ; le général Pacheco lui-même fit un discours.

Quelques jours après la première sortie où la légion italienne avait donné d'elle un si triste programme, je tins à la réhabiliter et je proposai une expédition qui fut acceptée. C'était d'aller attaquer les troupes d'Oribe, qui étaient devant le Cerro. J'embarquai la légion italienne sur notre petite escadre, et nous prîmes terre au Cerro. Là, nous nous

mîmes à la tête de la légion, Pacheco et moi ; l'ennemi fut attaqué à deux heures de l'après-midi, et mis en fuite à cinq.

La légion, composée de quatre cents hommes, chargea un bataillon de six cents. Pacheco combattait à cheval ; moi, je le faisais à pied ou à cheval, selon le besoin. Nous tuâmes cent cinquante hommes à l'ennemi, et lui fîmes deux cents prisonniers. Nous eûmes cinq ou six tués, une dizaine de blessés, entre autres un officier nommé Ferrucci, auquel il fallut couper la jambe.

Nous revînmes en triomphe à Montevideo ; le lendemain, Pacheco rassembla la légion, la remercia, la loua et donna un fusil d'honneur au sergent Loreto.

L'affaire avait eu lieu le 28 mars 1843.

Maintenant, j'étais tranquille ; la légion avait reçu le baptême du feu.

Au mois de mai, on bénit le drapeau.

Il était d'étoffe noire, avec le Vésuve peint dessus. C'était l'emblème de l'Italie et des révolutions qu'elle renfermait dans son sein. Il fut donné en garde à Sacchi, jeune homme de vingt ans, qui s'était admirablement conduit dans le combat du Cerro.

C'est le même qui combattit avec moi plus tard à Rome, et qui est aujourd'hui colonel.

III

LE COLONEL NEGRA

Le 17 novembre de la même année, la légion italienne se trouvait de service aux avant-postes ; je m'y trouvais avec elle.

Après le déjeuner, le colonel montévidéen Negra monta à cheval et parcourut la ligne avec quelques hommes.

On tira sur lui, et il tomba de cheval, blessé mortellement.

En le voyant tomber, l'ennemi chargea et s'empara de son corps.

A peine eus-je appris cette nouvelle, que, ne voulant pas laisser le corps d'un si brave officier exposé aux insultes de l'ennemi, je pris une centaine d'hommes qui me tombèrent sous la main et je chargeai avec eux.

Je repris le corps du colonel.

Mais alors ce furent les soldats d'Oribe qui s'acharnèrent, et il arriva à l'ennemi un tel renfort

d'hommes, que je me trouvai enveloppé. Les nôtres, voyant cela, vinrent à mon secours, si bien que, peu à peu, toute la légion se trouva aux prises.

Exaltés par ma voix, mes hommes alors s'élancèrent en avant, culbutèrent tout, prirent une batterie et chassèrent l'ennemi de ses positions.

Mais bientôt il revint sur nous en masse.

Toutes les forces, ou à peu près toutes les forces de la garnison sortirent; le combat devint général et dura huit heures.

Nous avions été obligés d'abandonner les positions prises du premier élan; mais nous avions fait subir à Oribe une perte énorme, et nous rentrâmes à Montevideo, vainqueurs en réalité et convaincus désormais de notre supériorité sur l'ennemi.

Nous avions eu soixante hommes tués ou blessés.

Je m'étais laissé emporter à charger comme un simple soldat; je n'avais donc vu que ce qui se passait autour de moi.

Mais, au milieu de la mêlée, j'avais aperçu Anzani combattant avec son calme ordinaire, et je savais que, dominant la lutte, aucun détail ne lui avait échappé.

Le soir même, je lui demandai un rapport sur ceux qui s'étaient distingués.

Le lendemain, je réunis la légion, je la louai et la remerciai au nom de l'Italie, et je fis des promotions d'officiers et de sous-officiers.

Après ces deux combats, la légion italienne avait pris une telle influence sur l'ennemi, que, lorsqu'il la voyait marcher sur lui à la baïonnette, il ne l'attendait plus, ou, s'il l'attendait, il était culbuté.

Pendant ce temps, Rivera était parvenu à réunir un petit corps d'armée de cinq ou six mille hommes, avec lequel il tenait la campagne et combattait l'ennemi.

Il avait devant lui Urquiza, aujourd'hui président de la république Argentine. De temps en temps, il envoyait par le Cerro des approvisionnements à Montevideo.

Oribe se lassa de voir manœuvrer ainsi Rivera; il détacha un certain nombre d'hommes de son armée, leur ordonnant de joindre Urquiza et de lui transmettre l'ordre de combattre et de détruire Rivera à l'aide du renfort qu'il lui envoyait.

IV

PASSAGE DE LA BOYADA

Nous apprîmes à Montevideo la marche des hommes d'Oribe. Alors le général Paz résolut de profiter de cet affaiblissement de l'armée ennemie.

Au delà de Cerrito était un corps de dix-huit cents hommes, à peu près, observant le Cerro.

Nous partîmes le 23 avril 1844, à dix heures du soir.

Voici quel était le plan :

Attaquer le corps d'observation du Cerro ; voyant cette attaque, Oribe enverrait au secours du Cerro et s'affaiblirait d'autant ; pendant ce temps, la garnison sortirait et attaquerait le camp.

Nous suivîmes les bords de la mer, nous passâmes l'Arroyo-Seco, qui, malgré son nom, nous mit de l'eau jusque sous les épaules.

Au delà, nous prîmes la plaine et nous contournâmes le campement.

Nous marchions avec de telles précautions, que nous ne réveillâmes personne.

Enfin nous arrivâmes en vue du corps d'observation.

La garnison du Cerro devait sortir et seconder notre attaque. Une discussion s'éleva entre les deux officiers qui commandaient au Cerro, et qui tous deux voulaient prendre le commandement. Les dix-huit cents hommes en fuite, nous devions revenir sur Oribe et le prendre entre deux feux, le nôtre et celui de la garnison de la ville. Cette discussion fit tout manquer; la garnison sortit; mais, maître de toutes ses forces, Oribe la repoussa, et ce fut lui qui, à son tour, put marcher sur nous et exécuter le plan de bataille formé contre lui.

Nous fûmes donc attaqués à la fois par l'armée d'Oribe et par le corps d'observation; nous n'avions qu'une chose à faire : nous mettre en retraite sur le Cerro et faire, en reculant, le plus de mal possible à l'ennemi.

Je pris le commandement de l'arrière-garde, afin de soutenir cette retraite le plus vigoureusement que je pourrais.

Il y avait, entre nous et le Cerro, une espèce de rivière fangeuse qu'on appelait la Boyada. Il fallait la traverser avec de la boue jusqu'au ventre.

Pour tâcher de jeter du désordre dans le passage, l'ennemi avait établi sur un monticule une batterie de quatre pièces de canon qui se mirent à faire feu au moment où nous commencions à passer. Mais la légion italienne s'aguerrissait de plus en plus : elle ne fit pas plus attention à cette grêle de mitraille que si c'eût été une grêle ordinaire.

C'est alors que je vis quels braves gens c'étaient que nos nègres. Ils se firent tuer en attendant l'ennemi, un genou en terre. J'étais au milieu d'eux; je pus donc voir comment ils se comportaient. Le combat dura six heures.

Il y avait au service de Montevideo un Anglais.— Mon Anglais de la dernière campagne m'a plus d'une fois rappelé son compatriote. — Cet Anglais avait carte blanche de Pacheco, qui le connaissait, pour faire tout ce qu'il croirait utile à Montevideo. Il avait réuni une quarantaine ou une cinquantaine d'hommes. Nous l'appelions Samuel; je ne sais s'il avait un autre nom.

Je n'ai pas connu d'homme plus brave que lui.

Après le passage de la Boyada, je le vis arriver seul avec son ordonnance.

— Eh bien, Samuel, lui demandai-je, où est ton régiment?

— Régiment, cria-t-il, prenez garde à vous!

Personne ne parut, personne ne répondit; ses hommes avaient tous été tués, depuis le premier jusqu'au dernier.

Un ordre du jour du général Paz donna les plus grands éloges à la légion italienne : elle avait eu soixante et dix hommes mis hors de combat.

Nous rentrâmes à Montevideo par le Cerro.

Samuel s'occupa immédiatement de reformer son corps.

V

LA LÉGION ITALIENNE REFUSE LES TERRES QUI LUI SONT OFFERTES

Le 30 janvier 1845, le général Rivera, émerveillé de la conduite qu'avait tenue la légion italienne au combat du Cerro et au passage de la Boyada, m'écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Lorsque, l'an dernier, je fis don à l'honorable légion française, don qui fut accepté, comme vous l'auront appris les journaux, d'une certaine quantité de terres, j'espérais que le hasard conduirait à mon quartier général quelque officier de la légion italienne, qui m'eût ainsi donné l'occasion de satisfaire à un ardent désir de mon cœur, en montrant à la légion italienne l'estime que je professe pour les importants services rendus par vos compagnons

à la République, dans la guerre que nous soutenons contre la force armée d'invasion de Buenos-Ayres.

» Pour ne pas différer plus longtemps ce que je regarde comme l'accomplissement d'un devoir sacré, je renferme dans la présente, et cela avec le plus grand plaisir, un acte de la donation que je fais à l'illustre et valeureuse légion italienne, comme un gage sincère de ma reconnaissance personnelle pour les éminents services rendus par ce corps à mon pays.

» Le don n'est, certes, égal ni aux services ni à mon désir; et cependant vous ne refuserez pas, je l'espère, de l'offrir en mon nom à vos camarades et de les informer de mon bon vouloir et de ma reconnaissance pour eux, de même que pour vous, monsieur, qui les commandez si dignement, et qui déjà, antérieurement à cette période, avez conquis, en aidant notre république, un droit si incontestable à notre reconnaissance.

» Je saisis cette occasion, colonel, pour vous prier d'agréer l'assurance de ma parfaite considération et de ma profonde estime.

» Fructuoso Rivera. »

Il y a cela de remarquable que cet excellent

patriote prenait sur sa propre fortune pour nous faire ce don. Les terres qu'il nous offrait n'étaient point des terres de la République, c'était son propre patrimoine.

Aussi lui répondis-je, le 23 mai suivant, époque où sa lettre me fut communiquée :

« *Eccellentissimo signore* [1] !

» Le colonel Parrodi, en présence de tous les officiers de la légion italienne, m'a remis, selon votre désir, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 30 janvier, et, avec cette lettre, un acte par lequel vous faites don spontané à la légion italienne d'une portion de terres prises dans vos propriétés et s'étendant entre l'Arroyo de las Avenas et l'Arroyo-Grande au nord du rio Negro ; et, en outre, d'un troupeau de bestiaux, ainsi que des haciendas existant sur le terrain.

» Vous dites que le don est fait par vous comme rémunération de nos services à la République.

» Les officiers italiens, après avoir pris connaissance de votre lettre et de ce qu'elle renferme, ont à l'unanimité déclaré, au nom de la légion, qu'ils

1. Nous mettons en italien ces deux mots, difficiles à traduire en français, langue dans laquelle les mots *excellent seigneur* n'ont pas une signification équivalente.

n'avaient point entendu, en demandant des armes et en offrant leurs services à la République, recevoir autre chose que l'honneur de partager les périls que courent les enfants du pays qui leur a donné l'hospitalité. Ils obéissaient, en agissant ainsi, à la voix de leur conscience. Ayant satisfait à ce qu'ils regardent simplement comme l'accomplissement d'un devoir, ils continueront, tant que les nécessités du siége l'exigeront, à partager les peines et les périls des nobles Montévidéens; mais ils ne désirent pas d'autre prix et d'autre récompense de leurs travaux.

» J'ai donc l'honneur de vous communiquer, Excellence, la réponse de la légion, avec laquelle mes sentiments et mes principes concordent complétement.

» En conséquence, je vous renvoie l'original de la donation.

» Puisse Dieu vous donner de longs jours !

» Giuseppe Garibaldi. »

Les Italiens continuèrent de servir sans rétribution aucune; leur seule façon d'avoir un peu d'argent, lorsqu'ils avaient absolument besoin de renouveler telle ou telle pièce de leur habillement, était de faire le service de quelque négociant français ou

basque, qui alors payait à son remplaçant à peu près deux francs de France.

Il va sans dire que, s'il y avait combat, le remplaçant combattait et se faisait tuer pour le titulaire.

VI

DISGRACE DE RIVERA

J'ai dit quel était le plan du général Paz lors de notre sortie nocturne de Montevideo.

Ce plan, s'il réussissait, changeait la face des choses et faisait, selon toute probabilité, lever le siége à Oribe; mais, ce plan une fois tombé dans l'eau, nous revînmes à notre garnison de tous les jours, c'est-à-dire aux postes avancés qui, de part et d'autre, allaient se fortifiant de plus en plus, jusqu'à ce que nous eussions, de notre côté, une ligne de batteries à peu près correspondante aux batteries ennemies.

Sur ces entrefaites, le général Paz nous quitta et partit pour diriger l'insurrection de la province de Corrientes, et aider ainsi la cause nationale en divisant les forces du général Urquiza, qui se trouvait en face du général Rivera.

Mais les choses furent loin de tourner comme on l'espérait, et cela par l'impatience du général

Rivera, lequel, sans s'inquiéter des ordres du gouvernement qui lui défendaient d'accepter une bataille décisive, accepta cette bataille et la perdit complétement dans les champs d'India-Muerte.

Notre armée de campagne fut battue ; deux mille prisonniers, davantage peut-être, furent étranglés, pendus, décapités, contre toutes les lois de l'humanité et de la guerre.

Beaucoup restèrent sur le champ de bataille, d'autres furent dispersés dans les steppes immenses. Le général Rivera, avec quelques-uns des siens, gagna la frontière du Brésil, et fut, comme cause de cet immense désastre, exilé par le gouvernement.

La bataille d'India-Muerte perdue, Montevideo resta livré à ses propres ressources. Le colonel Correa prit le commandement de la garnison. Cependant le soin supérieur de la défense demeura concentré entre Pacheco et moi. Quelques-uns de nos chefs, après cette déplorable bataille, parvinrent à réunir divers détachements de soldats dispersés et firent avec eux la guerre de partisans dans les lieux les plus propres à cette guerre.

Le général Llanos réunit deux cents hommes, à peu près, et, préférant se réunir aux défenseurs de Montevideo, se rua sur les ennemis qui observaient

le Cerro, fit une trouée, parvint jusqu'au fort et nous rejoignit.

Pacheco, en recevant ce petit renfort, eut l'idée d'un coup de main.

Le 27 mai 1845, nous embarquâmes à Montevideo, pendant la nuit, la légion italienne et quelques autres forces prises au Cerro, et, avec ce petit corps, nous allâmes nous embusquer dans une vieille poudrière abandonnée.

Dans la matinée du 28, la cavalerie du général Llanos sortait, protégée par l'infanterie, et attirait l'ennemi du côté de la poudrière; lorsque celui-ci ne fut plus qu'à une petite distance, les nôtres sortirent, la légion italienne en tête, et, chargeant à la baïonnette, couvrirent le terrain de cadavres.

Alors toute la division en observation au Cerro se porta sur la ligne, et il s'engagea un combat meurtrier qui finit par se décider à notre avantage.

L'ennemi fut mis en pleine déroute, poursuivi la baïonnette dans les reins, et il fallut un de ces ouragans mêlés de tonnerre, de grêle et de pluie, comme seuls peuvent s'en faire une idée ceux qui les ont vus, pour mettre fin au combat.

Les pertes de l'ennemi furent considérables.

Il eut grand nombre de blessés et de morts, et, parmi ces derniers, le général Nunz, un des meil-

leurs et des plus braves généraux ennemis, qui fut tué par la balle d'un de nos légionnaires.

En outre, on recueillit un copieux butin en bestiaux; de sorte que nous rentrâmes à Montevideo avec la joie et l'espérance dans le cœur.

La réussite de ce coup de main fit que j'en proposai un autre au gouvernement : il s'agissait d'embarquer sur la flottille la légion italienne, de remonter le fleuve, en cachant mes hommes autant qu'il serait possible, jusqu'à Buenos-Ayres, et, arrivé là, de débarquer de nuit, de me diriger sur la maison de Rosas, de l'enlever et de le ramener à Montevideo.

Cette expédition, réussissant, terminait la guerre d'un seul coup; mais le gouvernement refusa.

Quoi qu'il en soit, dans les intervalles de repos que prenait notre armée de terre, je remontais sur notre petite flottille, et, malgré le blocus, dont je trompais la vigilance, je prenais le large, et j'allais jeter le grappin sur quelque bâtiment de commerce, qu'à la barbe de l'amiral Brown, je ramenais prisonnier dans le port.

D'autres fois, par des manœuvres bien combinées, attirant à moi toutes les forces du blocus, j'ouvrais le port à des barques marchandes qui apportaient toute sorte de provisions à la ville assiégée.

Souvent encore, m'embarquant la nuit avec une

centaine de mes légionnaires les plus résolus, j'essayais de donner l'assaut aux bâtiments ennemis que je ne pouvais attaquer de jour, à cause de leur grosse artillerie; mais c'était presque toujours inutilement : l'ennemi, se doutant de mes surprises, ne restait point la nuit sur ses ancres et se transportait dans quelque endroit éloigné de celui où je croyais le trouver.

Enfin un jour, voulant en avoir le cœur net, je sortis avec trois petits bâtiments les moins mauvais de l'escadrille, et, en plein jour, je résolus d'aller attaquer l'ennemi sur son arrimage dans la rade de Montevideo.

L'escadre de Rosas se composait de trois navires : *le 25 Mars, le Général Echague* et *le Maypu*.

Ces trois navires portaient quarante-quatre pièces de canon.

J'en avais huit de petit calibre seulement; mais je connaissais mes hommes : si nous arrivions à aborder l'ennemi, il était perdu.

Je m'avançai contre l'escadre en ligne de bataille.

Nous étions déjà presque à portée de canon; un mille encore, et le combat était inévitable. Toutes les terrasses de Montevideo étaient couvertes de curieux; les mâts des navires de toutes les nations

stationnant dans le port étaient, pour ainsi dire, pavoisés d'hommes.

Tous ces spectateurs attendaient avec anxiété l'issue d'un combat que chaque instant rendait de plus en plus inévitable.

Mais le commandant de la flotte argentine ne voulut pas courir les risques de cette lutte; il prit la mer, et nous rentrâmes dans le port, mal dédommagés par les applaudissements universels qui nous saluèrent.

VII

INTERVENTION ANGLO-FRANÇAISE

Cependant les affaires allaient au plus mal pour Montevideo, lorsque l'intervention anglo-française vint faire cesser le blocus; les deux puissances alliées s'emparèrent de la flotte ennemie, et se la partagèrent.

Alors on résolut une expédition sur l'Uruguay.

Le but de cette expédition était de s'emparer de l'île de Martin-Garcia, de la ville de Colonia et de quelques autres points, et principalement du Salto, par lequel on pouvait ouvrir des communications avec le Brésil, en même temps que l'on y formerait un noyau d'armée de campagne destinée à remplacer celle qui était détruite.

J'embarquai deux cents volontaires sur ma flottille, et je me dirigeai sur le fort de Martin-Garcia. Nous le trouvâmes abandonné par l'ennemi, et nous l'occupâmes.

La ville de Colonia était abandonnée de même,

lorsque se présentèrent devant elle l'escadre anglo-française et notre petite flottille.

La légion italienne descendit, combattit et repoussa le général Montero, qui se trouvait, avec des forces supérieures, de l'autre côté de la ville.

Les escadres, pendant ce temps, je ne saurais dire dans quel but, ouvrirent un feu très-vif contre la ville abandonnée; elles mirent leurs troupes à terre et ces troupes formèrent notre réserve pour l'attaque contre le général Montero.

Vers les deux heures de l'après-midi, nous fîmes notre entrée dans la ville.

La légion italienne fut casernée dans une église; je donnai les ordres les plus sévères pour qu'on respectât les moindres choses appartenant aux habitants ennemis, forcés d'abandonner leurs maisons.

Inutile de dire que les légionnaires obéirent religieusement à mes ordres.

La ville fut gardée et fortifiée par les nôtres, qui y laissèrent garnison. Les flottilles anglaise et française entrèrent dans le Parana et détruisirent, dans un combat qui dura trois jours, les batteries commandant le cours du fleuve.

La résistance de l'ennemi fut héroïque.

Je continuai alors, avec ma petite flottille, com-

posée d'un brick, d'une goëlette et de plusieurs petits bâtiments, à remonter le fleuve.

Pendant tout le temps que nous avions marché de conserve, l'amiral français et le commodore anglais m'avaient témoigné la plus vive sympathie, sympathie dont l'amiral Lainé particulièrement me continua les preuves.

Bien souvent l'un et l'autre vinrent s'asseoir à notre bivac et goûter de la chair boucanée qui faisait notre seule nourriture.

Anzani, qui nous accompagnait dans notre expédition, partageait cette honorable sympathie. C'était un de ces hommes qu'on n'avait besoin que de voir pour l'aimer et l'estimer.

Tandis que notre flotte remontait l'Uruguay, nous vîmes se réunir à nous quelques hommes de cavalerie commandés par le capitaine de la Cruz, véritable héros, c'est-à-dire homme du plus beau caractère et du plus grand courage.

Ces quelques hommes suivirent la flottille en côtoyant l'Uruguay, et nous servirent énormément, d'abord comme explorateurs, et ensuite comme fournisseurs de vivres.

Ils occupèrent différents pays, las Vacas, Mercedes, etc.

L'ennemi, partout où on le rencontrait, était battu.

Paysanda, forteresse de la plage de l'Uruguay, essaya de nous écraser sous son artillerie ; mais, en somme, elle ne nous fit pas grand mal.

Au-dessus de Paysanda, nous prîmes position dans une estancia appelée l'Hervidero, où nous restâmes plusieurs jours.

Le général Lavalleja tenta sur nous une attaque de nuit avec infanterie, cavalerie et artillerie ; mais il fut repoussé avec des pertes considérables par nos invincibles légionnaires.

De l'Hervidero, j'écrivis au gouvernement par l'intermédiaire du capitaine Montaldi, qui retournait à Montevideo sur une goëlette de commerce ; la goëlette fut attaquée en passant devant Paysanda, enveloppée par les embarcations ennemies, et prise après une vigoureuse résistance du capitaine Montaldi, qui, abandonné seul sur le pont, fut fait prisonnier.

Une foule de barques, naviguant sous bannière ennemie, tombaient chaque jour en notre pouvoir. Je laissais la plus grande partie de ceux qui les montaient libres de retourner vers les leurs.

Gualeguaychu, ville située sur la rive droite de l'Uruguay et sur le Gualeguay, dans l'Entre-Rios, tomba par surprise entre nos mains.

Ce fut là que je repris ce même don Leonardo

Millan qui, autrefois, me tenant prisonnier, m'avait fait donner l'estrapade.

Il va sans dire que je lui rendis la liberté sans lui faire aucun mal, lui laissant, pour toute punition, la peur qu'il avait eue en me reconnaissant.

Gualeguaychu fut abandonnée : ce n'était pas une position tenable ; mais elle paya une bonne contribution en argent, en habits, en armes.

Enfin, après une foule de combats et d'aventures, nous arrivâmes, avec l'escadre, au lieu dit le Salto, parce que l'Uruguay forme en ce lieu une cataracte, et n'est plus navigable au-dessus de cette cataracte que pour les petites barques.

Le général Lavalleja, qui occupait le pays, l'abandonna dès notre arrivée, forçant tous les habitants à le suivre.

Le pays, au reste, était parfaitement approprié au but de l'expédition, ne se trouvant pas trop loin de la frontière.

Je résolus de nous y établir.

Ma première opération fut, en conséquence, de marcher contre Lavalleja, campé sur le Zapevi, affluent de l'Uruguay.

Je mis en route, pendant la nuit, notre infanterie et les quelques hommes de cavalerie commandés par de la Cruz.

Au point du jour, nous étions près du camp, que nous trouvâmes défendu, d'un côté, par les chariots, de l'autre, par l'Uruguay, et adossé au Zapevi.

Je formai mes hommes en deux petites colonnes, et, avec ma cavalerie sur mes ailes, je marchai à la charge.

Après un combat de quelques minutes, nous étions maîtres du camp; l'ennemi était en pleine fuite et passait le Zapevi.

Le résultat de cette opération fut d'abord le retour au Salto de toutes les familles qui avaient été entraînées violemment hors de chez elles.

Nous fîmes à peu près cent prisonniers à l'ennemi, et lui prîmes beaucoup de chevaux, de bœufs, de munitions et une pièce d'artillerie, la même qui avait tiré sur nous à l'attaque de l'Hervidero; elle était de fonderie italienne et portait sur le bronze le nom de son fondeur, Cosimo Cenni, et la date 1492.

Cette expédition fit le plus grand honneur à la légion et eut de grandes conséquences. Environ trois mille habitants rentrèrent dans leurs foyers.

Dirigés par Anzani, mes légionnaires s'occupèrent aussitôt d'élever une batterie sur la place de la ville, position qui dominait les alentours.

J'envoyai des courriers au Brésil pour me mettre en communication avec les réfugiés, et, grâce à eux, commença la réorganisation d'une armée de campagne.

En peu de temps, la batterie fut construite et armée de deux canons; si bien que, le soir du 5 décembre 1845, elle se trouva prête à répondre aux attaques du général Urquiza, qui se présenta, dans la matinée du 6, avec trois mille cinq cents hommes de cavalerie, huit cents d'infanterie, et une batterie de campagne.

Mes dispositions furent celles que l'on prend quand on veut centupler les forces matérielles par l'influence morale.

J'ordonnai à l'escadre de se retirer et de ne pas laisser une seule barque à notre portée. Je répandis mes hommes dans les ruelles, les leur faisant barricader et ne laissant ouvertes que les principales rues. Je publiai un ordre du jour énergique, et j'attendis Urquiza, qui, confiant dans sa force, avait déclaré à ses soldats que les hommes qu'ils avaient en face d'eux avaient des *cœurs de poule*.

Vers les neuf heures du matin, il nous attaqua sur tous les points; nous lui répondîmes par des feux de tirailleurs sortant de toutes les ruelles et par le feu de nos deux pièces de canon.

Le moment venu, et lorsque je le vis étonné de notre résistance, je le fis charger par deux compagnies de réserve, et il se retira honteusement, laissant bon nombre de morts et de blessés dans les maisons dont il avait commencé de s'emparer, et ne gagnant rien à son attaque que de nous emporter quelques bestiaux, et cela encore par la faute du piquet d'une embarcation de guerre anglaise qui, unie à un bâtiment français, nous avait suivis jusqu'au Salto.

Ces deux embarcations avaient offert de nous aider à défendre le pays; le piquet anglais changea en fort une maison qui défendait *le Corral*, où étaient enfermées environ six cents bêtes. L'ennemi envoya un détachement de son infanterie sur ce point; les soldats anglais furent pris d'une terreur panique, de sorte que, les uns s'enfuyant par les fenêtres, les autres par la porte, ils laissèrent toute facilité aux soldats d'Urquiza d'emmener les animaux.

Pendant vingt-trois jours, l'ennemi renouvela ses attaques sans obtenir aucun résultat.

La nuit venue, c'était notre tour; nous ne lui laissions pas un moment de repos. Nous manquions de viande; mais nous mangeâmes nos chevaux. Enfin, convaincu de l'inutilité de ses efforts, Urquiza prit le parti de se retirer, avouant qu'il avait, dans

ses diverses attaques contre nous, perdu plus de monde qu'à la bataille d'India-Muerte.

L'ennemi, en se retirant, essaya de s'emparer de mes embarcations pour passer l'Uruguay; mais, grâce à ma surveillance, son projet ayant échoué, il fut obligé de traverser le fleuve douze lieues au-dessous; après quoi, il revint camper dans les champs de Camardia, en face du Salto.

Pendant qu'Urquiza tenait ce campement, je fis, en plein jour, passer le fleuve à quelques hommes de cavalerie, protégés par nos embarcations et par notre infanterie.

Cette petite troupe attaqua les hommes qui gardaient un immense troupeau de chevaux paissant dans les pampas, et, chassant une centaine de chevaux devant elle pour remplacer ceux que nous avions mangés, leur fit passer le fleuve et me les amena avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise et tentât même de rien empêcher.

VIII

AFFAIRE DU SALTO SAN-ANTONIO

Cependant le colonel Baez, venant du Brésil, s'était réuni à nous, avec deux cents hommes environ de cavalerie.

Le général Medina rassemblait des forces, et nous l'attendions de jour en jour. En effet, le 7 février 1846, je reçus un message de lui qui m'avisait que, le jour suivant, il se trouverait sur les hauteurs du Zapevi avec cinq cents cavaliers.

Il demandait des nouvelles de l'ennemi, et un secours, en cas d'attaque.

Son messager remporta l'avis que, le 8, je serais, avec des forces suffisantes pour protéger son entrée dans le pays, sur les hauteurs du Zapevi.

En conséquence, vers neuf heures, je partis avec cent cinquante hommes de la légion et deux cents cavaliers, côtoyant l'Uruguay.

Nous nous portions à Las Laperas, à trois lieues

à peu près du Salto, flanqués par quatre cents ennemis appartenant au corps du général Servando Gomez, seules forces qui, pour le moment, se trouvassent en observation au Salto.

Notre infanterie prit position sous un *zapère*, — un zapère est un toit de paille soutenu par quatre poteaux, — lequel ne nous offrait d'autre avantage que de nous garantir des rayons dévorants du soleil.

La cavalerie, commandée par le colonel Baez et le major Caraballo, s'étendait jusqu'au Zapevi.

Anzani était resté à la défense du Salto, souffrant qu'il était d'une jambe, et, avec lui, malades comme lui, étaient restés trente ou quarante soldats.

En outre, une dizaine d'hommes étaient de garde à la batterie.

Il était environ onze heures du matin; je vis s'avancer, des plaines du Zapevi vers les hauteurs où je me trouvais, un nombre considérable d'ennemis à cheval; presque en même temps, je m'aperçus que chaque cavalier portait un fantassin en croupe. Et, en effet, à peu de distance des hauteurs où je me trouvais, les cavaliers se dédoublèrent et mirent à terre leurs fantassins, qui aussitôt s'ordonnèrent pour marcher sur nous.

Notre cavalerie ouvrit le feu contre l'ennemi;

mais, supérieur en nombre comme il était, il la chargea et la mit promptement en fuite.

Elle se dirigea, tout en fuyant, vers notre zapère, auquel arrivaient déjà les balles ennemies.

Alors, comprenant que la vraie résistance était avec mes braves légionnaires, et qu'où ils seraient serait le combat, je m'élançai dans leur direction; mais, comme j'arrivais aux premiers rangs, au milieu du feu ennemi, je sentis tout à coup mon cheval qui manquait sous moi et qui, en tombant, m'entraînait dans sa chute.

Ma première idée fut qu'en me voyant tomber, mes hommes allaient me croire mort et que cette croyance pouvait mettre le trouble parmi eux. En tombant, j'eus donc la présence d'esprit de prendre un pistolet dans mes fontes, et, me relevant aussitôt, de le tirer en l'air pour que l'on vît bien que j'étais sain et sauf.

On eut, en effet, à peine le temps de me voir à terre, que j'étais déjà relevé et au milieu des miens.

Cependant l'ennemi s'avançait toujours, fort de douze cents hommes de cavalerie et de trois cents d'infanterie.

Abandonnés par notre cavalerie, nous étions restés cent quatre-vingt-dix hommes en tout. Je n'avais

pas le temps de faire un long discours; d'ailleurs, ce n'est point ma manière. J'élevai la voix et ne dis que ces mots :

— Les ennemis sont nombreux, nous sommes en petit nombre; tant mieux! moins nous sommes, plus le combat sera glorieux. Du calme! Ne faisons feu qu'à bout portant, et chargeons à la baïonnette.

Ces paroles étaient dites à des hommes sur lesquels chaque mot faisait l'effet d'une étincelle électrique.

D'ailleurs, toute autre détermination eût été funeste. A un mille environ, sur notre droite, nous avions l'Uruguay avec quelques massifs de bois; mais une retraite, dans un pareil moment, eût été le signal de notre perte à tous; je l'avais compris, aussi je n'y songeai même pas.

Arrivée à soixante pas de nous, à peu près, la colonne ennemie fit une décharge qui nous causa un grand dommage; mais les nôtres lui répondirent par une fusillade bien autrement meurtrière, d'autant plus que nos fusils étaient chargés, non-seulement à balles, mais encore à chevrotines.

Le commandant de l'infanterie tomba frappé à mort; les files se disjoignirent, et, à la tête de mes

braves, un fusil à la main, je les entraînai dans une charge à fond.

Il était temps : la cavalerie était déjà sur nos flancs et sur nos épaules.

La mêlée fut terrible.

Quelques hommes de l'infanterie ennemie durent leur salut à une fuite rapide. Cela me donna le temps de faire face à la cavalerie.

Nos hommes pivotèrent comme si chacun avait reçu l'ordre d'exécuter cette manœuvre.

Tous combattirent, officiers et soldats, comme des géants.

Une vingtaine de cavaliers, alors, conduits par un brave officier nommé Vega, ayant honte de la fuite de Baez et de ses hommes, qui nous laissaient seuls, tournèrent bride, aimant mieux venir partager notre sort que de continuer leur honteuse retraite.

Nous les vîmes tout à coup repasser au milieu de l'ennemi et se placer à nos côtés.

Il y avait, je vous en réponds, du courage à faire ce qu'ils faisaient.

Au reste, la charge qu'ils accomplirent en nous rejoignant nous servit beaucoup dans ce moment critique : elle sépara et culbuta l'ennemi, dont une partie s'était mise à la poursuite des fuyards.

Aussi, à notre seconde décharge, la cavalerie,

voyant son infanterie détruite et vingt-cinq ou trente hommes des siens tomber sous notre feu, la cavalerie, dis-je, fit un pas de retraite et mit à terre six cents hommes environ qui, s'armant de carabines, nous enveloppèrent de tous côtés.

Nous avions tout autour de nous un espace de terrain couvert de cadavres de chevaux et d'hommes, tant des ennemis que des nôtres.

Je pourrais raconter d'innombrables actes de bravoure particuliers.

Tous combattirent comme nos anciens preux du Tasse et de l'Arioste; beaucoup étaient couverts de blessures de toutes sortes, balles, tranchants de sabre, pointes de lance.

Un jeune trompette de quinze ans, que nous appelions le Rouge, et qui nous animait durant le combat avec son clairon, fut frappé d'un coup de lance. Jeter sa trompette, prendre son couteau, s'élancer sur le cavalier qui l'avait frappé, fut l'affaire d'un instant.

Seulement, en frappant, il expira.

Après le combat, les deux cadavres furent retrouvés cramponnés l'un à l'autre. Le jeune homme était couvert de blessures; le cavalier portait à la cuisse la marque profonde d'une morsure que lui avait faite son ennemi.

Du côté de nos adversaires, il y eut aussi des actes d'une prodigieuse témérité. L'un d'eux, voyant que cette espèce de hangar autour duquel nous étions groupés, s'il n'était point un rempart contre les balles, était du moins un abri contre le soleil, prit un tison enflammé, s'élança à grande course de cheval, passa au milieu de nous, et, en passant, lança, comme un éclair, le tison sur le toit de paille.

Le tison tomba à terre sans remplir le but du cavalier; mais celui-ci n'avait pas moins accompli une action téméraire.

Nos hommes allaient tirer sur lui; je les en empêchai.

— Il faut conserver les braves, leur criai-je; ils sont de notre race.

Et personne ne fit feu.

C'était miracle comme tous ces braves gens m'écoutaient.

Un mot de moi rendait la force aux blessés, le courage aux hésitants, et doublait l'ardeur des forts.

Lorsque je vis l'ennemi décimé par notre feu, lassé de notre résistance, alors seulement je parlai de retraite, en disant, non pas : *Retirons-nous!* mais :

— En nous retirant, nous ne laisserons pas, je l'espère, un seul blessé sur le champ de bataille.

— Non ! non ! crièrent toutes les voix.

Au reste, blessés, nous l'étions presque tous.

Lorsque je vis tout mon monde bien calme et bien assuré, je donnai tranquillement l'ordre de se retirer tout en combattant.

Par bonheur, je n'avais pas une égratignure, ce qui me permettait d'être partout, et, quand un ennemi s'approchait trop témérairement de nous, de le faire repentir de sa témérité.

Le peu d'hommes valides qu'il y eût parmi nous chantaient des hymnes patriotiques, auxquels les blessés répondaient en chœur.

L'ennemi n'y comprenait rien.

Ce dont nous souffrions le plus, c'était du manque d'eau.

Les uns arrachaient des racines et les mâchaient ; les autres suçaient des balles de plomb ; quelques-uns burent leur urine.

Enfin, la nuit vint et, avec elle, un peu de fraîcheur.

Je serrai mes hommes en colonne, et plaçai les blessés au milieu. Deux seulement, qu'il était impossible de transporter, furent laissés sur le champ de bataille. Je recommandai bien à ma petite

troupe de ne pas se disperser, et de se retirer dans la direction d'un petit bois.

L'ennemi s'en était emparé avant nous; mais il en fut vigoureusement chassé.

J'envoyai alors des explorateurs, qui revinrent me disant que l'ennemi avait mis presque tous ses hommes à terre et faisait paître ses chevaux. Sans doute se persuadait-il que c'étaient la faim et le manque de munitions qui nous avaient fait faire halte; la faim, nous ne la sentions pas; quant aux munitions, nous en avions trouvé, sur nos adversaires morts, autant que nous en avions voulu.

Maintenant, le plus difficile nous restait à faire.

L'ennemi était campé entre nous et le Salto; après un repos d'une heure, qui fit croire à nos adversaires que nous resterions toute la nuit où nous étions, j'ordonnai à mes hommes de se reformer en colonne, et, au pas de course, la baïonnette en avant, nous nous lançâmes comme un torrent au milieu d'eux.

Les trompettes ennemies sonnèrent le boute-selle; mais, avant que chaque homme eût trouvé selle, rênes et cheval, nous étions déjà passés.

Nous nous dirigeâmes de nouveau vers une espèce de maquis. Une fois dans le fourré, je donnai

l'ordre à tout le monde de se coucher ventre à terre. L'ennemi venait à nous sans nous voir, sonnant la charge.

Je le laissai approcher à cinquante pas du bois, et, alors seulement, je criai : « Feu ! » en donnant l'exemple.

Vingt-cinq ou trente hommes et autant de chevaux tombèrent; l'ennemi tourna bride et rentra dans son camp. Je dis à mes hommes :

— Allons, mes enfants, je crois que le moment est venu d'aller boire.

Et, côtoyant toujours notre petit bois, portant nos blessés, tenant à distance les plus acharnés de nos adversaires, qui ne voulaient pas nous abandonner, nous gagnâmes le bord de la rivière. A l'entrée du village nous attendait une grande émotion : Anzani était là, pleurant de joie.

Il m'embrassa le premier, et voulut embrasser tous les autres après moi.

Anzani, lui aussi, avait eu son combat : il avait été, avec ses quelques hommes, attaqué par l'ennemi, qui, avant l'engagement, l'avait sommé de se rendre, lui disant que nous étions tous morts ou prisonniers.

Mais Anzani avait répondu :

— Les Italiens ne se rendent pas; décampez tous

tant que vous êtes, ou je vous foudroie avec mes escadrons. Tant que j'aurai un de mes compagnons avec moi, nous combattrons ensemble, et, quand je serai seul, alors je mettrai le feu aux poudres, et me ferai sauter, et vous avec moi.

L'ennemi n'en demanda pas davantage, il se retira. Aussi, mes hommes, qui retrouvaient tout en abondance au Salto, disaient-ils en s'adressant à moi :

— Tu nous as sauvés une première fois; mais Anzani nous a sauvés une seconde!

Le lendemain, j'écrivis cette lettre à la commission de la légion italienne à Montevideo :

« Frères,

» Avant-hier, nous avons eu, dans les champs de San-Antonio, à une lieue et demie de la ville, le plus terrible et le plus glorieux de nos combats. Les quatre compagnies de notre légion et une vingtaine d'hommes de cavalerie, réfugiés sous notre protection, non-seulement se sont défendus contre douze cents hommes de Servando Gomez, mais ont entièrement détruit l'infanterie ennemie, qui les avait assaillis au nombre de trois cents hommes. Le feu, commencé à midi, a fini à minuit.

» Ni le nombre des ennemis, ni ses charges répétées, ni sa masse de cavalerie, ni les attaques de ses fusiliers à pied, n'ont rien pu sur nous; quoique nous n'eussions d'autre abri qu'un hangar en ruine soutenu par quatre piliers, les légionnaires ont constamment repoussé les assauts des ennemis acharnés; tous les officiers se sont faits soldats dans cette journée; Anzani, qui était resté au Salto et auquel l'ennemi intima l'ordre de se rendre, répondit la mèche à la main et le pied sur la sainte-barbe de la batterie, quoique l'ennemi l'eût assuré que nous étions tous morts ou prisonniers.

» Nous avons eu trente morts et cinquante blessés; tous les officiers ont été frappés, moins Scarone, Saccarello aîné et Traversi, tous légèrement.

» Je ne donnerais pas aujourd'hui mon nom de légionnaire italien pour un monde d'or.

» A minuit, nous nous sommes mis en retraite sur le Salto; nous restions un peu plus de cent légionnaires sains et saufs. Ceux qui n'étaient que légèrement atteints marchaient en tête, contenant l'ennemi quand il s'émancipait par trop.

» Ah! c'est une affaire qui mérite d'être coulée en bronze!

» Adieu ! je vous écrirai plus longuement une autre fois.

» Votre Giuseppe Garibaldi.

» P. S. Les officiers blessés sont : Casana, Marochetti, Beruti, Remorini, Saccarello jeune, Sacchi, Grafigna et Rodi. »

Ce fut notre dernière grande affaire à Montevideo.

IX

J'ÉCRIS AU PAPE

Ce fut vers ce temps que j'appris, à Montevideo, l'exaltation au pontificat de Pie IX.

On sait quels furent les commencements de ce règne.

Comme beaucoup d'autres, je crus à une ère de liberté pour l'Italie.

Je résolus aussitôt, pour seconder le saint-père dans les généreuses résolutions dont il était animé, de lui offrir mon bras et celui de mes compagnons d'armes.

Ceux qui croient à une opposition systématique de ma part à la papauté verront, par la lettre qui va suivre, qu'il n'en était rien; mon dévouement était à la cause de la liberté en général, sur quelque point du globe que cette liberté se fît jour.

On comprendra cependant que je donnasse la

préférence à mon pays, et que je fusse prêt à servir sous celui qui paraissait appelé à être le messie politique de l'Italie.

Nous crûmes, Anzani et moi, que ce sublime rôle était réservé à Pie IX, et nous écrivîmes au nonce du pape la lettre suivante, le priant de transmettre à Sa Sainteté nos vœux et ceux de nos légionnaires :

« Très-illustre et très-respectable seigneur,

» Du moment où nous sont arrivées les premières nouvelles de l'exaltation du souverain pontife Pie IX et de l'amnistie qu'il concédait aux pauvres proscrits, nous avons, avec une attention et un intérêt toujours croissants, compté les pas que le chef suprême de l'Église a faits sur la route de la gloire et de la liberté. Les louanges dont l'écho arrive jusqu'à nous de l'autre côté des mers, le frémissement avec lequel l'Italie accueille la convocation des députés et y applaudit, les sages concessions faites à l'imprimerie, l'institution de la garde civique, l'impulsion donnée à l'instruction populaire et à l'industrie, sans compter tant de soins, tous dirigés vers l'amélioration et le bien-être des classes pauvres et vers la formation d'une ad-

ministration nouvelle, tout, enfin, nous a convaincus que venait enfin de sortir, du sein de notre patrie, l'homme qui, comprenant les besoins de son siècle, avait su, selon les préceptes de notre auguste religion, toujours nouveaux, toujours immortels, et sans déroger à leur autorité, se plier cependant à l'exigence des temps ; et nous, quoique tous ces progrès fussent sans influence sur nous-mêmes, nous les avons néanmoins suivis de loin, en accompagnant de nos applaudissements et de nos vœux le concert universel de l'Italie et de toute la chrétienté ; mais, quand, il y a quelques jours, nous avons appris l'attentat sacrilége au moyen duquel une faction fomentée et soutenue par l'étranger, — n'étant point encore fatiguée, après un si long temps, de déchirer notre pauvre patrie, — se proposait de renverser l'ordre de choses aujourd'hui existant, il nous a semblé que l'admiration et l'enthousiasme pour le souverain pontife étaient un trop faible tribut et qu'un plus grand devoir nous était imposé.

» Nous qui vous écrivons, très-illustre et très-respectable seigneur, nous sommes ceux qui, toujours animés de ce même esprit qui nous a fait affronter l'exil, avons pris les armes à Montevideo, pour une cause qui nous paraissait juste, et réuni

quelques centaines d'hommes, nos compatriotes, qui étaient venus ici, espérant y trouver des jours moins tourmentés que ceux que nous subissions dans notre patrie.

» Or, voilà cinq années que, pendant le siége qui enveloppe les murailles de cette ville, chacun de nous a été mis à même de faire preuve de résignation et de courage; et, grâce à la Providence et à cet antique esprit qui enflamme encore notre sang italien, notre légion a eu occasion de se distinguer, et, chaque fois que s'est présentée cette occasion, elle ne l'a pas laissée échapper; si bien que — je crois qu'il est permis de le dire sans vanité — elle a, sur le chemin de l'honneur, dépassé tous les autres corps qui étaient ses rivaux et ses émules.

» Donc, si, aujourd'hui, les bras qui ont quelque usage des armes sont acceptés par Sa Sainteté, inutile de dire que, bien plus volontiers que jamais, nous les consacrerons au service de celui qui fait tant pour la patrie et pour l'Église.

» Nous nous tiendrons donc pour heureux, si nous pouvons venir en aide à l'œuvre rédemptrice de Pie IX, nous et nos compagnons, au nom desquels nous vous portons la parole, et nous ne croirons pas la payer trop cher de tout notre sang.

» Si Votre illustre et respectable Seigneurie pense que notre offre puisse être agréable au souverain pontife, qu'elle la dépose au pied de son trône.

» Ce n'est point la puérile prétention que notre bras soit nécessaire qui nous fait l'offrir; nous savons trop bien que le trône de saint Pierre repose sur des bases que ne peuvent ni ébranler ni raffermir les secours humains, et que, d'ailleurs, le nouvel ordre de choses compte de nombreux défenseurs qui sauront vigoureusement repousser les injustes agressions de ses ennemis; mais, comme l'œuvre doit être répartie parmi les bons, et le dur travail donné aux forts, faites-nous l'honneur de nous compter parmi ceux-là.

» En attendant, nous remercions la Providence d'avoir préservé Sa Sainteté des machinations *dei tristi*, et nous faisons des vœux ardents pour qu'elle lui accorde de nombreuses années pour le bonheur de la chrétienté et de l'Italie.

» Il ne nous reste plus maintenant qu'à prier Votre illustre et très-vénérable Seigneurie de nous pardonner le dérangement que nous lui causons, et de vouloir bien agréer les sentiments de notre parfaite estime et du profond respect avec lequel

nous sommes de Sa très-illustre et très-respectable Seigneurie les bien dévoués serviteurs.

» G. Garibaldi,

» F. Anzani.

» Montevideo, 12 octobre 1847. »

Nous attendîmes vainement; aucune nouvelle ne nous arriva, ni du nonce ni de Sa Sainteté. Ce fut alors que nous prîmes la résolution d'aller en Italie avec une partie de notre légion.

Mon intention était d'y seconder la Révolution là où elle était déjà en armes, et de la susciter où elle était encore endormie, dans les Abruzzes, par exemple.

Seulement, aucun de nous n'avait le premier sou pour faire la traversée.

X

JE REVIENS EN EUROPE — MORT D'ANZANI

J'eus recours à un moyen qui réussit toujours près des cœurs généreux : j'ouvris une souscription parmi mes compatriotes.

La chose commençait à marcher, lorsque quelques mauvais esprits essayèrent de soulever parmi les légionnaires un parti contre moi, en intimidant ceux qui étaient disposés à me suivre. On insinuait à ces pauvres gens que je les conduisais à une mort certaine, que l'entreprise que je rêvais était impossible, et qu'un sort pareil à celui des frères Bandiera leur était réservé. Il en résulta que les plus timides se retirèrent, et que je restai avec quatre-vingt-cinq hommes, et encore, sur ces quatre-vingt-cinq, vingt-neuf nous abandonnèrent-ils, une fois embarqués.

Par bonheur, ceux qui demeuraient avec moi étaient les plus vaillants, survivants presque tous de notre combat de San-Antonio. En outre, j'avais

quelques Orientaux confiants dans ma fortune et, parmi eux, mon pauvre nègre Aguyar, qui fut tué au siége de Rome.

J'ai dit que j'avais provoqué, parmi les Italiens, une souscription pour aider à notre départ. La plus forte partie de cette souscription avait été fournie par Étienne Antonini, Génois établi à Montevideo.

Le gouvernement, de son côté, offrit de nous aider de tout son pouvoir ; mais je le savais si pauvre, que je ne voulus accepter de lui que deux canons et huit cents fusils, que je fis transporter sur notre brick.

Au moment du départ, il nous arriva, avec le commandant du *Biponte-Gazolo*, de Nervi, la même chose qui arriva aux Français, lors de la croisade de Baudouin avec les Vénitiens, ceux-ci ayant promis de les transporter en terre sainte : c'est que son exigence fut telle, qu'il fallut tout vendre, jusqu'à nos chemises, pour le satisfaire, si bien que, pendant la traversée, quelques-uns restèrent couchés faute d'habits pour se vêtir.

Nous étions déjà à trois cents lieues des côtes, à peu près à la hauteur des bouches de l'Orénoque, et je m'amusais avec Orrigoni à harponner des marsouins sur le beaupré, quand tout à coup j'entendis retentir le cri « Au feu ! »

Sauter du beaupré sur la poulaine, de la poulaine sur le pont, et me laisser couler par le panneau, fut l'affaire d'une seconde.

En faisant une distribution de vivres, le distributeur avait eu l'imprudence de tirer de l'eau-de-vie d'un baril avec une chandelle à la main; l'eau-de-vie avait pris feu, celui qui la tirait avait perdu la tête, et, au lieu de refermer le baril, avait laissé l'eau-de-vie couler à flots; la soute aux vivres, séparée de la sainte-barbe par une planche épaisse d'un pouce à peine, était un véritable lac de feu.

C'est là que je vis combien les hommes les plus braves sont accessibles à la peur, quand le danger se présente à eux sous un aspect autre que celui dont ils ont l'habitude.

Tous ces hommes, qui étaient des héros sur le champ de bataille, se heurtaient, couraient, perdaient la tête, tremblants et effarés comme des enfants.

Au bout de dix minutes, aidé d'Anzani, qui avait quitté son lit au premier cri d'alarme, j'avais éteint le feu.

Le pauvre Anzani, en effet, gardait le lit, non pas qu'il fût tout à fait dénué de vêtements, mais parce qu'il était déjà violemment atteint de la maladie

dont il devait mourir en arrivant à Gênes, c'est-à-dire d'une phthisie pulmonaire.

Cet homme admirable, auquel son plus mortel ennemi, s'il avait pu avoir un ennemi, n'aurait pas su trouver un seul défaut, après avoir consacré sa vie à la cause de la liberté, voulait que ses derniers moments fussent encore utiles à ses compagnons d'armes; tous les jours, on l'aidait à monter sur le pont; quand il ne put plus y monter, il s'y fit porter, et, là, couché sur un matelas, souvent s'appuyant sur moi, il donnait des leçons de stratégie aux légionnaires, rassemblés autour de lui à l'arrière du bâtiment.

C'était un véritable dictionnaire des sciences que le pauvre Anzani; il me serait aussi difficile d'énumérer les choses qu'il savait que de trouver une chose qu'il ne sût pas.

A Palo, à cinq milles environ d'Alicante, nous descendîmes à terre pour acheter une chèvre et des oranges à Anzani.

Ce fut là que nous sûmes, par le vice-consul sarde, une partie des événements qui se passaient en Italie.

Nous apprîmes que la constitution piémontaise avait été proclamée et que les cinq glorieuses journées de Milan avaient eu lieu, — toutes

choses que nous ne pouvions pas savoir lors de notre départ de Montevideo, c'est-à-dire le 27 mars 1848.

Le vice-consul nous dit qu'il avait vu passer des bâtiments italiens avec le drapeau tricolore. Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider à arborer l'étendard de l'indépendance. J'amenai le pavillon de Montevideo, sous lequel nous naviguions, et je hissai immédiatement, à la corne de notre bâtiment, le drapeau sarde, improvisé avec un demi-drap de lit, une casaque rouge et le reste des parements verts de notre uniforme de bord.

On se rappelle que notre uniforme était la blouse rouge à parements verts, lisérés de blanc.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, nous arrivâmes en vue de Nice. Beaucoup étaient d'avis que nous ne devions pas débarquer sans plus amples renseignements.

Je risquais plus que personne, puisque j'étais encore sous le coup d'une condamnation à mort.

Je n'hésitai pas cependant,— ou, plutôt, je n'eusse pas hésité, car, reconnu par des hommes qui montaient une embarcation, mon nom se répandit aussitôt, et à peine mon nom fut-il répandu, que Nice tout entière se précipita vers le port, et qu'il fallut, au milieu des acclamations, accepter les fêtes qui nous étaient offertes de tous les côtés. Dès que l'on

sut que j'étais à Nice, et que j'avais traversé l'Océan pour venir en aide à la liberté italienne, les volontaires accoururent de toutes parts.

Mais j'avais, pour le moment, des vues que je croyais meilleures.

De même que j'avais cru dans le pape Pie IX, je croyais dans le roi Charles-Albert; au lieu de me préoccuper de Medici, que j'avais expédié, comme je l'ai dit, à Via-Reggio, pour y organiser l'insurrection, trouvant l'insurrection organisée et le roi de Piémont à sa tête, je crus que ce que j'avais de mieux à faire était d'aller lui offrir mes services.

Je dis adieu à mon pauvre Anzani, adieu d'autant plus douloureux que nous savions tous deux que nous ne devions plus nous revoir, et je me rembarquai pour Gênes, d'où je gagnai le quartier général du roi Charles-Albert.

L'événement me prouva que j'avais eu tort. Nous nous quittâmes, le roi et moi, mécontents l'un de l'autre, et je revins à Turin, où j'appris la mort d'Anzani.

Je perdais la moitié de mon cœur.

L'Italie perdait un de ses enfants les plus distingués.

O Italie! Italie! mère infortunée! quel deuil pour toi le jour où ce brave parmi les braves, ce loyal

parmi les loyaux, ferma les yeux pour toujours à la lumière de ton beau soleil!

A la mort d'un homme comme Anzani, je te le dis, ô Italie! la nation qui lui a donné naissance doit, du plus profond de ses entrailles, pousser un cri de douleur, et, si elle ne pleure pas, si elle ne se lamente pas comme Rachel dans Rama, cette nation n'est digne ni de sympathie ni de pitié, elle qui n'aura eu ni sympathie ni pitié pour ses plus généreux martyrs.

Oh! martyr, cent fois martyr fut notre bien-aimé Anzani, et la torture la plus cruelle soufferte par ce vaillant fut de toucher la terre natale, pauvre moribond, et de ne pas finir comme il avait vécu, en combattant pour elle, pour son honneur, pour sa régénération.

O Anzani! si un génie pareil au tien avait présidé aux combats de la Lombardie, à la bataille de Novare, au siége de Rome, l'étranger ne souillerait plus la terre natale et ne foulerait pas insolemment les ossements de nos preux!

La légion italienne, on l'a vu, avait peu fait avant l'arrivée d'Anzani; lui venu, sous ses auspices, elle parcourut une carrière de gloire à rendre jalouses les nations les plus vantées.

Parmi tous les militaires, les soldats, les com-

battants, parmi tous les hommes portant le mousquet ou l'épée enfin, que j'ai connus, je n'en sais pas un qui puisse égaler Anzani dans les dons de la nature, dans les inspirations du courage, dans les applications de la science. Il avait la valeur bouillante de Massena, le sang-froid de Davesio, la sérénité, la bravoure et le tempérament guerrier de Manara [1].

Les connaissances militaires d'Anzani, sa science de toutes choses, n'étaient égalées par personne. Doué d'une mémoire sans pareille, il parlait avec une précision inouïe des choses passées, ces choses passées remontassent-elles à l'antiquité.

Dans les dernières années de sa vie, son caractère s'était sensiblement altéré; il était devenu âcre, rascible, intolérant, et, pauvre Anzani, ce n'était pas sans motif qu'il avait ainsi changé! Tourmenté presque constamment par des douleurs, suites de ses nombreuses blessures et de la vie orageuse qu'il avait menée pendant tant d'années, il traînait une intolérable existence, une existence de martyr.

Je laisse à une main plus habile que la mienne

1. Le lecteur ne connaît pas encore ces trois autres martyrs de la liberté italienne; mais bientôt il fera connaissance avec eux. Garibaldi, qui n'écrivait pas pour être imprimé, parle, en quelque sorte, à lui-même, et non aux lecteurs.

A. D.

le soin de tracer la vie militaire d'Anzani, digne d'occuper les veilles d'un écrivain éminent. En Italie, en Grèce, en Portugal, en Espagne, en Amérique, on retrouvera, en suivant ses traces, les documents de la vie d'un héros.

Le journal de la légion italienne de Montevideo, tenu par Anzani, n'est qu'un épisode de sa vie. Il fut l'âme de cette légion, dressée, conduite, administrée par lui, et avec laquelle il s'était identifié.

O Italie ! quand le Tout-Puissant aura marqué le terme de tes malheurs, il te donnera des Anzani pour guider tes fils à l'extermination de ceux qui te vilipendent et te tyrannisent!

G. G.

XI

ENCORE MONTEVIDEO

Avant de commencer le récit de la campagne de Lombardie, exécutée par Garibaldi en 1848, disons, à propos de Montevideo, tout ce que lui, dans sa modestie, n'a pas pu dire, racontons tout ce qu'il n'a pas pu raconter.

*
* *

On se rappelle le combat du 24 avril 1844, le périlleux passage de la Boyada; on sait de quelle façon les légionnaires italiens s'y comportèrent.

L'officier qui faisait le rapport au général Paz se contenta, à propos des légionnaires, de lui dire :

— Ils se sont battus comme des tigres.

— Ce n'est pas étonnant, répondit le général Paz, ils sont commandés par un lion.

*
* *

Après la bataille de San-Antonio, l'amiral Lainé, qui commandait la station de la Plata, frappé d'étonnement par ce merveilleux fait d'armes, écrivit à Garibaldi la lettre suivante, dont l'autographe est entre les mains de G.-B. Cuneo, ami de Garibaldi. L'amiral Lainé montait la frégate *l'Africaine*.

« Je vous félicite, mon cher général, d'avoir si puissamment contribué, par votre intelligente et intrépide conduite, à l'accomplissement du fait d'armes dont se seraient enorgueillis les soldats de la grande armée qui, pour un moment, domina l'Europe.

» Je vous félicite également pour la simplicité et la modestie qui rendent plus précieuse la lecture de la relation dans laquelle vous donnez les plus minutieux détails d'un fait d'armes duquel on peut, sans crainte, vous attribuer tout l'honneur.

» Au reste, cette modestie vous a captivé les sympathies des personnes aptes à apprécier convenablement ce que vous êtes arrivé à faire depuis six mois, personnes parmi lesquelles il faut compter, au premier rang, notre ministre plénipotentiaire, l'honorable baron Deffaudis, qui honore votre caractère et dans lequel vous avez un chaud défenseur,

surtout lorsqu'il s'agit d'écrire à Paris dans le but d'y détruire les impressions défavorables que peuvent faire naître certains articles de journaux, rédigés par des personnes peu habituées à dire la vérité, même lorsqu'elles racontent des faits arrivés sous leurs propres yeux.

» Recevez, général, l'assurance de mon estime.

» LAINÉ. »

Ce ne fut pas tout que d'avoir écrit à Garibaldi, l'amiral Lainé voulut lui porter ses compliments en personne. Il se fit débarquer à Montevideo et se rendit dans la rue du Portone, où habitait Garibaldi. Ce logement, aussi pauvre que celui du dernier légionnaire, ne fermait point et était, jour et nuit, ouvert à tout le monde, *particulièrement au vent et à la pluie*, comme me le disait Garibaldi en me racontant cette anecdote.

Or, il était nuit; l'amiral Lainé poussa la porte et, comme la maison n'était pas éclairée, il se heurta contre une chaise.

— Holà! dit-il, faut-il absolument que l'on se casse le cou lorsqu'on vient voir Garibaldi?

— Hé! femme, cria Garibaldi à son tour, sans reconnaître la voix de l'amiral, n'entends-tu pas qu'il y a quelqu'un dans *l'antichambre? Éclaire.*

— Et avec quoi veux-tu que j'éclaire! répondit Anita, ne sais-tu pas qu'il n'y a pas deux sous à la maison pour acheter une chandelle?

— C'est vrai, répondit philosophiquement Garibaldi.

Et il se leva; et, allant ouvrir la porte de la pièce où il était :

— Par ici, dit-il, par ici! — afin que sa voix, à défaut de lumière, guidât le visiteur.

L'amiral Lainé entra; l'obscurité était telle, qu'il fut obligé de se nommer pour que Garibaldi sût à qui il avait affaire.

— Amiral, dit-il, vous m'excuserez, mais, quand j'ai fait mon traité avec la république de Montevideo, j'ai oublié, parmi les rations qui nous sont dues, de spécifier une ration de chandelles. Or, comme vous l'a dit Anita, la maison, n'ayant pas eu deux sous pour acheter une chandelle, reste dans l'obscurité. Par bonheur, je présume que vous venez pour causer avec moi et non pour me voir.

L'amiral, en effet, causa avec Garibaldi, mais ne le vit pas.

En sortant, il se rendit chez le général Pacheco y Obes, ministre de la guerre, et lui raconta ce qui venait de lui arriver.

Le ministre de la guerre, qui venait de rendre le décret qu'on va lire, prit aussitôt cent patagons (cinq cents francs) et les envoya à Garibaldi.

Garibaldi ne voulut pas blesser son ami Pacheco en les refusant; mais, le lendemain, au point du jour, prenant les cent patagons, il alla les distribuer aux veuves et aux enfants des soldats tués au Salto San-Antonio, ne conservant pour lui que ce qu'il en fallait pour acheter une livre de chandelles, qu'il invita sa femme à économiser, pour le cas où l'amiral Lainé viendrait lui faire une seconde visite.

Voici le décret que rédigeait Pacheco y Obes, lorsque l'amiral Lainé était venu faire un appel à sa munificence :

ORDRE GÉNÉRAL

« Pour donner à nos preux compagnons d'armes qui se sont immortalisés dans les champs de San-Antonio, une haute preuve de l'estime dans laquelle les tient l'armée qu'ils ont illustrée comme eux dans ce mémorable combat;

» Le ministre de la guerre décide :

» 1° Le 15 courant, jour désigné par l'autorité pour remettre à la légion italienne copie du décret suivant, il y aura une grande parade de la garnison, qui se réunira dans la rue du Marché, appuyant sa

droite à la petite place du même nom et dans l'ordre qu'indiquera l'état-major.

» 2° La légion italienne se réunira sur la place de la Constitution, tournant le dos à la cathédrale, et, là, elle recevra la susdite copie, qui lui sera remise par une députation présidée par le colonel Francesco Tages, et composée d'un chef, d'un officier, d'un sergent et d'un soldat de chaque corps.

» 3° La députation, rentrée dans ses corps respectifs, se dirigera avec eux vers la place indiquée en défilant en colonne d'honneur devant la légion italienne, et cela tandis que les chefs de corps salueront du cri de *Vive la Patrie! vivent le général Garibaldi et ses braves compagnons!*

» 4° Les régiments devront être en ligne à dix heures du matin.

» 5° Il sera donné copie authentique de cet ordre du jour à la légion italienne et au général Garibaldi.

» Pacheco y Obes. »

Le décret portait :

1° Que les mots suivants seraient inscrits en lettres d'or sur la bannière de la légion italienne :

Action du 8 *février* 1846 *de la légion italienne aux ordres de Garibaldi.*

2° Que la légion italienne aurait la préséance dans toutes les parades;

3° Que les noms des morts tombés dans cette rencontre seraient inscrits sur un tableau placé dans la salle du gouvernement;

4° Que tous les légionnaires porteraient pour marque distinctive, au bras gauche, un écu sur lequel une couronne entourerait l'inscription suivante :

Invincibili combatterono, 8 *febraio* 1846.

En outre, Garibaldi, voulant donner une suprême attestation de sa sympathie et de sa reconnaissance aux légionnaires qui étaient tombés en combattant à ses côtés, dans la journée du 8 février, fit élever sur le champ de bataille une grande croix qui portait sur une de ses faces cette inscription :

Aux XXXVI Italiens morts le 8 *février MDCCCXLVI.*

Et de l'autre côté :

CLXXXIV Italiens dans le champ San-Antonio.

*
* *

Si pauvre que fût Garibaldi, il trouva cependant, un jour, un légionnaire plus pauvre que lui.

Ce légionnaire n'avait pas de chemise.

Garibaldi l'emmena dans un coin, ôta sa chemise et la lui donna.

En rentrant chez lui, il en demanda une autre à Anita.

Mais Anita, secouant la tête :

— Tu sais bien, dit-elle, que tu n'en avais qu'une; tu l'as donnée, tant pis pour toi!

Et ce fut Garibaldi qui resta à son tour sans chemise, jusqu'à ce qu'Anzani lui en eût donné une.

Mais c'est qu'aussi Garibaldi était incorrigible.

Un jour, ayant capturé un navire ennemi, il partagea le butin avec ses compagnons.

Les parts faites, il appela à lui ses hommes, les uns après les autres, et les interrogea sur l'état de leur famille.

Aux plus besoigneux il faisait une part sur la sienne, disant :

— Prenez ceci, c'est pour vos enfants.

Il y avait, en outre, une forte somme d'argent à

bord; mais Garibaldi l'envoya au trésor de Montevideo, n'en voulant pas toucher un centime.

Quelque temps après, la part de prise était si bien partie, qu'il ne restait plus que trois sous à la maison.

Ces trois sous sont l'objet d'une anecdote que m'a racontée Garibaldi lui-même.

Un jour, il entendit sa petite fille Teresita pousser de grands cris.

Il adorait l'enfant; il courut voir ce dont il s'agissait.

L'enfant avait roulé du haut en bas de l'escalier; elle avait la figure en sang.

Garibaldi, ne sachant comment la consoler, avisa trois sous qui formaient toute la fortune de la maison et que l'on réservait pour les grandes circonstances.

Il prit ces trois sous, et sortit pour acheter quelque jouet qui pût consoler l'enfant.

A la porte, il rencontra un émissaire du président Joaquin Souarez, qui le cherchait de la part de son maître pour une communication importante.

Garibaldi se rendit aussitôt chez le président, oubliant le motif qui l'avait fait sortir et tenant machinalement les trois sous dans sa main.

La conférence dura deux heures; il s'agissait, en effet, de choses importantes.

Garibaldi, au bout de ces deux heures, rentra chez lui ; l'enfant était calmée, mais Anita était fort inquiète.

— On a volé la bourse ! lui dit-elle dès qu'elle le vit.

Garibaldi pensa alors aux trois sous qu'il avait toujours dans la main.

C'était lui le voleur.

XII

CAMPAGNE DE LOMBARDIE

Maintenant, nous allons, avec l'aide d'un ami de Garibaldi, du brave colonel Medici, que l'on jugera, d'ailleurs, par la simplicité de ses paroles, reprendre notre récit où Garibaldi l'a interrompu.

Son départ pour la Sicile nous forcerait d'arrêter ici ses Mémoires, si Medici ne se chargeait de les continuer.

Et, nous l'avouons, cette manière de parler de Garibaldi nous plaît mieux que de le laisser parler lui-même de lui-même.

En effet, lorsque Garibaldi raconte, il oublie sans cesse la part qu'il a prise aux actions qu'il narre pour exalter celle qu'y ont prise ses compagnons. Or, puisque c'est spécialement de lui que nous nous

occupons, mieux vaut, pour le voir dans son véritable jour, qu'il y soit placé par un autre que lui-même.

Nous allons donc laisser le colonel Medici raconter la campagne de Lombardie en 1848.

***

Je partis de Londres pour Montevideo vers la moitié de l'année 1846.

Aucun motif politique ni commercial ne m'appelait dans l'Amérique du Sud : j'y allais pour ma santé.

Les médecins me croyaient atteint de phthisie pulmonaire; mes opinions libérales m'avaient fait exiler de l'Italie; je me décidai à traverser la mer.

J'arrivai à Montevideo sept ou huit mois après l'affaire du Salto San-Antonio. La réputation de la légion italienne était dans toute son efflorescence. Garibaldi était alors le héros du moment. Je fis connaissance avec lui, je le priai de me recevoir dans sa légion : il y consentit.

Le lendemain, j'avais revêtu la blouse rouge aux parements verts, et je me disais avec orgueil :

— Je suis soldat de Garibaldi!

Bientôt je me liai plus intimement avec lui. Il me prit en amitié, puis en confiance, et, lorsque tout fut décidé pour son départ, un mois avant qu'il quittât Montevideo, je partis sur un paquebot faisant voile pour le Havre.

J'avais ses instructions, instructions claires et précises, comme toutes celles que donne Garibaldi.

J'étais chargé d'aller en Piémont et en Toscane et d'y voir plusieurs hommes éminents, et, entre autres, Fanti, Guerazzi et Beluomini, le fils du général.

J'avais l'adresse de Guerazzi, caché près de Pistoia.

Aidé de ces puissants auxiliaires, je devais organiser l'insurrection; Garibaldi, en débarquant à Via-Reggio, la trouverait prête; nous nous emparerions de Lucques et nous marcherions où serait l'espérance.

Je traversai Paris lors de l'émeute du 15 mai; je passai en Italie, et, au bout d'un mois, j'avais trois cents hommes prêts à marcher où je les conduirais, fût-ce en enfer.

Ce fut alors que j'appris que Garibaldi était débarqué à Nice.

Mon premier sentiment fut d'être vivement blessé

qu'il eût ainsi oublié ce qui était convenu entre nous.

J'appris bientôt que Garibaldi avait quitté Nice et y avait laissé Anzani mourant.

J'aimais beaucoup Anzani; tout le monde l'aimait.

Je courus à Nice; Anzani était encore vivant.

Je le fis transporter à Gênes, où il reçut l'hospitalité de l'agonie au palais du marquis Gavotto, dans l'appartement qu'y occupait le peintre Gallino.

Je m'établis à son chevet et ne le quittai plus.

Il était préoccupé, plus que cela n'en valait la peine, de ma bouderie contre Garibaldi. Souvent il m'en parlait; un jour, il me prit la main et, avec un accent prophétique qui avait l'air d'avoir son inspiration dans un autre monde :

— Medici, me dit-il, ne sois pas sévère pour Garibaldi; c'est un homme qui a reçu du ciel une telle fortune, qu'il est bien de l'appuyer et de la suivre. L'avenir de l'Italie est en lui; c'est un prédestiné. Je me suis plus d'une fois brouillé avec lui; mais, convaincu de sa mission, je suis toujours revenu à lui le premier.

Ces mots me frappèrent comme nous frappent les dernières paroles d'un mourant, et bien sou-

vent, depuis, je les ai entendus bruire à mon oreille.

Anzani était philosophe et pratiquait peu les devoirs matériels de la religion. Cependant, au moment de mourir, et comme on lui demandait s'il ne voulait pas voir un prêtre :

— Oui, répondit-il, faites-en venir un.

Et, comme je m'étonnais de cet acte, que j'appelais une faiblesse :

— Mon ami, me dit-il, l'Italie attend beaucoup en ce moment de deux hommes, de Pie IX et de Garibaldi. Eh bien, il ne faut pas que l'on accuse les hommes revenus avec Garibaldi d'être des hérétiques.

Sur quoi, il reçut les sacrements.

La même nuit, vers trois heures du matin, il mourut entre mes bras sans avoir perdu un instant sa connaissance, sans avoir eu une minute de délire.

Ses derniers mots furent :

— N'oublie pas ma recommandation à propos de Garibaldi.

Et il rendit le dernier soupir.

Le corps et les papiers d'Anzani furent remis à son frère, homme entièrement dévoué au parti autrichien.

Le corps fut ramené à Alzate, patrie d'Anzani, et le cadavre de cet homme qui, six mois auparavant, n'eût pas trouvé, dans toute l'Italie, une pierre où poser sa tête, eut une marche triomphale.

Lorsqu'on apprit sa mort à Montevideo, ce fut un deuil général dans la légion; on lui chanta un *Requiem*, et le docteur Bartolomeo Udicine, médecin et chirurgien de la légion, prononça une oraison funèbre.

Quant à Garibaldi, pour faire autant que possible revivre son souvenir lors de l'organisation des bataillons de volontaires lombards, il nomma le premier bataillon : bataillon Anzani.

Après la mort d'Anzani, j'étais parti pour Turin.

Un jour, le hasard fit qu'en me promenant sous les arcades, je me trouvai face à face avec Garibaldi.

A sa vue, la recommandation d'Anzani me revint à la mémoire; il est vrai qu'elle était secondée par la profonde et respectueuse tendresse que je portais à Garibaldi.

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Puis, après nous être tendrement embrassés, le souvenir de la patrie nous revint à tous deux en même temps.

— Eh bien, qu'allons-nous faire? nous demandâmes-nous.

— Mais, vous, lui demandai-je, ne venez-vous point de Roverbella? n'avez-vous point été offrir votre épée à Charles-Albert?

Sa lèvre se plissa dédaigneusement.

— Ces gens-là, me dit-il, ne sont pas dignes que des cœurs comme les nôtres leur fassent soumission. Pas d'hommes, mon cher Medici : la patrie toujours, rien que la patrie !

Comme il ne paraissait pas disposé à me donner les détails de son entrevue avec Charles-Albert, je cessai de l'interroger.

Plus tard, j'appris que le roi Charles-Albert l'avait reçu plus que froidement, le renvoyant à Turin pour *qu'il y attendît les ordres* de son ministre de la guerre, M. Ricci.

M. Ricci avait daigné se souvenir que Garibaldi attendait ses ordres, l'avait fait venir et lui avait dit :

— Je vous conseille fortement de partir pour Venise; là, vous prendrez le commandement de quelques petites barques, et vous pourrez, comme corsaire, être très-utile aux Vénitiens. Je crois que votre place est là et non ailleurs.

Garibaldi ne répondit point à M. Ricci; seu-

lement, au lieu de s'en aller à Venise, il resta à Turin.

Voilà pourquoi je le rencontrai sous les arcades.

— Eh bien, qu'allons-nous faire? nous demandâmes-nous derechef.

Avec les hommes de la trempe de Garibaldi, les résolutions sont bientôt prises.

Nous résolûmes d'aller à Milan, et nous partîmes le même soir.

Le moment était bon; on venait d'y recevoir la nouvelle des premiers revers de l'armée piémontaise.

Le gouvernement provisoire donna à Garibaldi le titre de général, et l'autorisa à organiser des bataillons de volontaires lombards.

Garibaldi et moi (sous ses ordres), nous nous mîmes à l'instant même à la besogne.

Nous fûmes tout d'abord rejoints par un bataillon de volontaires de Vicence, qui nous arrivait tout organisé de Pavie.

C'était un noyau.

Garibaldi créait le bataillon Anzani, qu'il eut bientôt porté au complet.

Moi, j'avais charge de discipliner toute cette jeunesse des barricades qui, pendant les cinq jours,

avec trois cents fusils et quatre ou cinq cents hommes, avait chassé de Milan Radetzki et ses vingt mille soldats.

Mais nous éprouvions les mêmes difficultés que aribaldi éprouva en 1859.

Ces corps de volontaires, qui représentent l'esprit de la Révolution, inquiètent toujours les gouvernements.

Un seul mot donnera une idée de l'esprit du nôtre.

C'était Mazzini qui en était le porte-drapeau, et une de ses compagnies s'appelait la compagnie Medici.

Aussi commença-t-on par nous refuser des armes: un homme à lunettes, occupant une place importante au ministère, dit tout haut que c'étaient des armes perdues et que Garibaldi était un sabreur, et pas autre chose.

Nous répondîmes que c'était bien; que, quant aux armes, nous nous en procurerions, mais qu'on voulût bien nous donner, au moins, des uniformes.

On nous répondit qu'il n'y avait pas d'uniformes; mais on nous ouvrit les magasins où se trouvaient des habits autrichiens, hongrois et croates.

C'était une assez bonne plaisanterie à l'endroit

de gens qui demandaient à se faire tuer en allant combattre les Croates, les Hongrois et les Autrichiens.

Tous ces jeunes gens, qui appartenaient aux premières familles de Milan, dont quelques-unes étaient millionnaires, refusèrent avec indignation.

Cependant il fallut se décider; on ne pouvait pas combattre, les uns en frac, les autres en redingote; nous prîmes les habits de toile des soldats autrichiens, ceux qu'on appelle *ritters*, et nous en fîmes des espèces de blouses.

C'était à mourir de rire: nous avions l'air d'un régiment de cuisiniers. Il eût fallu avoir l'œil bien exercé pour reconnaître, sous cette toile grossière, la jeunesse dorée de Milan.

Pendant qu'on retaillait les habits à la mesure de chacun, on se procurait des fusils et des munitions par tous les moyens possibles.

Enfin, une fois armés et habillés, nous nous mîmes en marche sur Bergame, en chantant des hymnes patriotiques.

Quant à moi, j'avais sous mes ordres environ cent quatre-vingts jeunes gens, presque tous, je l'ai dit, des premières familles de Milan.

Nous arrivâmes à Bergame, où nous fûmes rejoints par Mazzini, qui venait prendre sa place

dans nos rangs et qui y fut reçu avec acclamation.

Là, un régiment de Bergamasques, conscrits réguliers de l'armée piémontaise, se joignit à nous, traînant à sa suite deux canons appartenant à la garde nationale.

A peine étions-nous arrivés, qu'un ordre du comité de Milan nous rappela; le comité se composait de Fanti, de Maestri et de Restelli.

L'ordre portait que nous eussions à revenir à marche forcée.

Nous obéîmes, et commençâmes notre retour sur Milan.

Mais, arrivés à Monza, nous apprîmes, à la fois, que Milan avait capitulé et qu'un corps de cavaliers autrichiens était détaché à notre poursuite.

Garibaldi ordonna aussitôt la retraite sur Como; notre jeu était de nous rapprocher autant que possible des frontières suisses.

Garibaldi me plaça à l'arrière-garde pour soutenir la retraite.

Nous étions très-fatigués de la marche forcée que nous venions de faire. Nous n'avions pas eu le temps de manger à Monza, nous tombions de faim et de lassitude; nos hommes se retirèrent en désordre et complétement démoralisés.

Le résultat de cette démoralisation fut que, arrivés à Como, la désertion se mit parmi nous.

Sur cinq mille hommes qu'avait Garibaldi, quatre mille deux cents passèrent en Suisse; nous restâmes avec huit cents.

Garibaldi, comme s'il avait toujours ses cinq mille hommes, prit, avec son calme habituel, position à la Camerlata, point de jonction de plusieurs routes en avant de Como.

Là, il met en batterie ses deux pièces de canon et expédie des courriers à Manara, à Griffini, à Durando, à d'Apice, enfin à tous les chefs de corps volontaires de la haute Lombardie, les invitant à se mettre d'accord avec lui dans les fortes positions qu'ils occupaient, positions d'autant plus sûres, et tenables jusqu'au dernier moment, qu'elles étaient appuyées à la Suisse.

L'invitation demeura sans résultat.

Alors Garibaldi se retira de Camerlata sur ce même San-Fermo où, en 1859, nous battîmes si complétement les Autrichiens.

Mais, avant de prendre position sur la place de San-Fermo, il nous réunit et nous harangua. — Les harangues de Garibaldi, vives, pittoresques, entraînantes, ont la véritable éloquence du soldat. Il nous dit qu'il fallait continuer la guerre en par-

tisans, par bandes, que cette guerre était la plus sûre et la moins dangereuse, qu'il s'agissait seulement d'avoir confiance dans le chef et de s'appuyer sur ses compagnons.

Malgré cette chaleureuse allocution, de nouvelles désertions eurent lieu pendant la nuit, et, le lendemain, notre troupe se trouvait réduite à quatre ou cinq cents hommes.

Garibaldi, à son grand regret, se décide à rentrer en Piémont; mais, au moment de traverser la frontière, une honte le prend. Cette retraite sans combat répugne à son courage; il s'arrête à Castelletto sur le Tessin, m'ordonne de parcourir les environs et de lui ramener le plus de déserteurs possible. Je vais jusqu'à Lugano, je ramène trois cents hommes; nous nous comptons, nous sommes sept cent cinquante. Garibaldi trouve le nombre suffisant pour marcher contre les Autrichiens.

Le 12 août, il fait sa fameuse proclamation, dans laquelle il déclare que Charles-Albert est un traître, que les Italiens ne peuvent plus et ne doivent plus se fier à lui, et que tout patriote doit regarder comme un devoir de faire la guerre pour son ompte.

Cette proclamation faite, au moment où, de tous côtés, on bat en retraite, nous seuls marchons en

avant, et Garibaldi, avec sept cent cinquante hommes, fait un mouvement offensif contre l'armée autrichienne.

Nous marchons sur Arona; nous nous emparons de deux bateaux à vapeur et de quelques petites embarcations.

Nous commençons l'embarquement; il dure jusqu'au soir, et, le lendemain, au point du jour, nous arrivons à Luino.

Garibaldi était malade; il avait une fièvre intermittente contre les accès de laquelle il essayait vainement de lutter.

Pris par un de ces accès, il entra à l'auberge de *la Bécasse*, maison isolée en avant de Luino, et séparée du village par une petite rivière sur laquelle est jeté un pont; puis il me fit appeler.

— Medici, me dit-il, j'ai absolument besoin de deux heures de repos; remplace-moi et veille sur nous.

L'auberge de *la Bécasse* était mal choisie pour un fiévreux qui voulait dormir tranquille. C'était la sentinelle avancée de Luino, la première maison qui dût être attaquée par l'ennemi, en supposant l'ennemi dans les environs.

Nous n'avions aucune nouvelle des mouvements des Autrichiens, nous ne savions pas si nous étions

à dix lieues d'eux ou à un kilomètre. Je n'en dis pas moins à Garibaldi de dormir tranquille, l'assurant que j'allais prendre mes précautions pour que son sommeil ne fût pas troublé. Cette promesse faite, je sortis; les fusils étaient en faisceaux de l'autre côté du pont, nos hommes campés entre le pont et Luino.

Je plaçai des sentinelles en avant de l'auberge de *la Bécasse*, et j'envoyai des paysans explorer les environs.

Au bout d'une demi-heure, mes batteurs d'estrade revinrent tout effarés, en criant :

— Les Autrichiens! les Autrichiens!

Je me précipitai dans la chambre de Garibaldi en poussant le même cri :

— Les Autrichiens!

Garibaldi était en plein accès de fièvre; il sauta à bas de son lit, en m'ordonnant de faire battre le rappel et de réunir nos hommes; de sa fenêtre, il découvrait la campagne et nous rejoindrait quand il serait temps.

En effet, dix minutes après, il était au milieu de nous.

Il divisa notre petite troupe en deux colonnes; l'une, barrant la route, fut destinée à faire face aux Autrichiens; l'autre, prenant une position de flanc,

empêchait que nous ne fussions tournés, et même pouvait attaquer.

Les Autrichiens parurent bientôt sur la grande route; nous évaluâmes qu'ils pouvaient être mille à douze cents; ils s'emparèrent immédiatement de *la Bécasse*.

Garibaldi donna aussitôt à la colonne qui fermait la grande route l'ordre de l'attaque; cette colonne, qui se composait de quatre cents hommes, en attaqua résolûment douze cents.

C'est l'habitude de Garibaldi de ne jamais compter ni les ennemis ni ses propres hommes; on est en face de l'ennemi : donc, on doit attaquer l'ennemi.

Il faut avouer que, presque toujours, cette tactique lui réussit.

Cependant, les Autrichiens tenant bon, Garibaldi jugea qu'il devenait nécessaire d'engager toutes ses forces; il appela la colonne de flanc et renouvela l'attaque.

J'avais devant moi un mur, que j'escaladai avec ma compagnie; je me trouvai dans le jardin; les Autrichiens faisaient feu par toutes les ouvertures de l'auberge.

Mais nous nous ruâmes au milieu des balles, nous attaquâmes à la baïonnette, et, par toutes ces ou-

vertures, qui, un instant auparavant, vomissaient le feu, nous entrâmes.

Les Autrichiens se retirèrent en pleine déroute.

Garibaldi avait dirigé l'attaque à cheval, en avant du pont, à cinquante pas de l'auberge, au milieu du feu; c'était un miracle, qu'exposé comme une cible au feu de l'ennemi, aucune balle ne l'eût atteint.

Dès qu'il vit les Autrichiens en fuite, il me cria de les poursuivre avec ma compagnie.

La désertion l'avait réduite à une centaine d'hommes, à peu près, et, avec mes cent hommes, je me mis à la poursuite de onze cents.

Il n'y avait pas grand mérite : les Autrichiens semblaient pris d'une véritable panique; ils se sauvaient, jetant fusils, sacs et gibernes; ils coururent jusqu'à Varèse.

Ils laissaient dans *la Bécasse* une centaine de morts et de blessés, et dans nos mains quatre-vingts prisonniers.

J'entendis dire qu'ils s'étaient arrêtés à Germiniada; je revins sur Germiniada, ils en étaient déjà partis. Je me mis sur leurs traces; mais, si bien que je courusse, je ne pus les rejoindre.

Pendant la nuit, la nouvelle arriva qu'un second

corps autrichien, plus considérable que le premier, marchait sur nous. Garibaldi m'ordonna de tenir à Germiniada; je fis, à l'instant même, faire des barricades et créneler les maisons.

Nous avions une telle habitude de ces sortes de fortifications, qu'il ne nous fallait guère qu'une heure pour mettre la dernière bicoque en état de soutenir un siége.

La nouvelle était fausse.

Garibaldi envoya deux ou trois compagnies dans différentes directions; puis, à leur retour, réunissant tout son monde, il donna l'ordre de marcher sur Guerla et, de là, sur Varèse, où il fut reçu en triomphe.

Nous avancions droit sur Radetzki.

A Varèse, nous occupâmes la hauteur de Buimo-di-Sopra, qui domine Varèse et qui assurait notre retraite.

Là, Garibaldi fit fusiller un espion des Autrichiens.

Cet espion devait donner des renseignements sur nos forces à trois grosses colonnes autrichiennes dirigées contre nous.

L'une marchait sur Como, l'autre sur Varèse; la troisième se séparait des deux autres et se dirigeait sur Luino.

Il était évident que le plan des Autrichiens était de se placer entre Garibaldi et Lugano, et de lui couper toute retraite, soit sur le Piémont, soit sur la Suisse.

Nous partîmes alors de Buimo pour Arcisate.

D'Arcisate, Garibaldi me détacha avec ma compagnie, qui faisait toujours le service d'avant-garde, sur Viggia.

Arrivé là avec mes cent hommes, je reçus l'ordre de me porter immédiatement contre les Autrichiens.

La première colonne dont j'eus connaissance était la division d'Aspre, forte de cinq mille hommes.

Ce fut ce même général d'Aspre qui fit depuis les massacres de Livourne.

En conséquence de l'ordre reçu, je me préparai au combat, et, pour le livrer dans la meilleure situation possible, je m'emparai de trois petits villages formant triangle : Catzone, Ligurno et Rodero.

Ces trois villages gardaient toutes les routes venant de Como.

Derrière ces villages se trouvait une forte position, San-Maffeo, rocher inexpugnable, duquel je n'avais, en quelque sorte, qu'à me laisser rou-

ler pour descendre en Suisse, c'est-à-dire en pays neutre.

J'avais divisé mes cent hommes en trois détachements; chaque détachement occupait un village.

J'occupai Ligurno.

J'y étais arrivé pendant la nuit avec quarante hommes, et m'y étais fortifié du mieux que j'avais pu.

Au point du jour, les Autrichiens m'attaquèrent.

Ils s'étaient d'abord emparés de Rodero, qu'ils avaient trouvé abandonné; pendant la nuit, sa garnison s'était retirée en Suisse. Je restais avec soixante-huit hommes.

Je rappelai les trente hommes que j'avais à Catzone, et, au pas de course, je gagnai San-Maffeo; là, je pouvais tenir.

A peine y étais-je établi, que je fus attaqué; de Rodero, le canon autrichien nous envoyait des boulets et des fusées à la congrève.

Je jetai les yeux autour de nous : le pied de la montagne était complétement entouré par la cavalerie.

Nous ne résolûmes pas moins de nous défendre vigoureusement.

Les Autrichiens montèrent à l'assaut de la mon-

tagne ; la fusillade commença. Par malheur, chacun de nous n'avait qu'une vingtaine de cartouches, et nos fusils étaient plus que médiocres.

Au bruit de notre fusillade, les montagnes de la Suisse voisines de San-Maffeo se couvrirent de curieux. Cinq ou six Tessinois, armés de leurs carabines, n'y purent pas tenir; ils vinrent nous rejoindre et firent avec nous le coup de feu en amateurs.

Je gardai ma position et soutins le combat jusqu'à ce que mes hommes eussent brûlé leurs dernières cartouches.

J'espérais toujours que Garibaldi entendrait le canon des Autrichiens et viendrait au feu ; mais Garibaldi avait autre chose à faire que de nous secourir ; il venait d'apprendre que les Autrichiens s'avançaient sur Luino, et il marchait à leur rencontre.

Toutes mes cartouches brûlées, je pensai qu'il était temps de songer à la retraite. Guidés par nos Tessinois, nous prîmes, à travers les rochers, un chemin connu des seuls habitants du pays.

Une heure après, nous étions en Suisse.

Je me retirai avec mes hommes dans un petit bois ; les habitants nous prêtèrent des caisses où nous cachâmes nos fusils, afin de les y retrouver à la prochaine occasion.

Nous avions tenu plus de quatre heures, soixante-huit hommes contre cinq mille.

Le général d'Aspre fit mettre dans tous les journaux qu'il avait soutenu un combat acharné contre l'armée de Garibaldi, qu'il avait mise en complète déroute.

Il n'y a que les Autrichiens pour faire de ces sortes de plaisanteries!

XIII

SUITE DE LA CAMPAGNE DE LOMBARDIE

Garibaldi marchait, comme je l'ai dit, sur Luino; mais, avant d'y arriver, il reçut la nouvelle que Luino était déjà occupé par les Autrichiens, en même temps que la colonne d'Aspre, après sa grande victoire sur nous, s'emparait d'Arcisate.

La retraite de Garibaldi sur la Suisse devenait dès lors très-difficile. Il se décida donc à marcher droit à Morazzone, position très-forte et, par conséquent, très-avantageuse.

D'ailleurs, le bruit du canon qu'il avait entendu lui avait fait venir l'eau à la bouche.

A peine y fut-il campé, qu'il se vit complétement entouré par cinq mille Autrichiens.

Il avait cinq cents hommes avec lui.

Pendant toute une journée, avec ses cinq cents hommes, il soutint l'attaque des cinq mille Autrichiens. La nuit venue, il forma ses hommes en colonnes serrées, et s'élança sur l'ennemi à la baïonnette,

Favorisé par l'obscurité, il fit une sanglante trouée, et se retrouva en rase campagne.

A une lieue de Morazzone, il licencia ses hommes, leur donna rendez-vous à Lugano, et, à pied, avec un guide déguisé en paysan, il partit pour la Suisse.

Un matin, j'appris à Lugano que Garibaldi, que l'on disait tué, ou tout au moins pris à Morazzone, était arrivé dans un village voisin.

Alors les paroles prophétiques d'Anzani me revinrent à la mémoire.

Je courus à Garibaldi; je le trouvai dans son lit, brisé, moulu, parlant à peine. Il venait de faire une marche de seize heures, et n'avait échappé aux Autrichiens que par miracle.

Sa première question en me voyant fut :

— As-tu ta compagnie prête?

— Oui, lui répondis-je.

— Eh bien, laisse-moi dormir cette nuit; demain, nous rallierons nos hommes et nous recommencerons.

Je ne pus m'empêcher de rire; il était évident que, le lendemain, il serait courbaturé à ne pas remuer une jambe.

Le lendemain, à mon grand étonnement, Garibaldi était sur pied; l'âme et le corps sont de pair chez cet homme, tous deux sont de bronze.

Mais il n'y avait plus rien à faire; la campagne de Garibaldi en Lombardie était finie.

Alors Garibaldi rentra en Piémont, et revint à Gênes.

Là, il reçut les propositions que lui apportait une députation sicilienne.

Ces propositions étaient de s'embarquer pour la Sicile et d'y soutenir la cause de la Révolution.

Il les accepta d'abord et se rendit avec trois cents hommes à Livourne; mais, là, apprenant ce qui se passait à Rome, il abandonna l'idée de son expédition de Sicile, et partit pour Rome.

C'est là que nous le retrouverons bientôt.

Quant à moi, resté à Lugano avec ma compagnie, qui, ayant rallié quelques déserteurs, se trouvait être de quatre-vingts hommes, il me fut permis de me tenir avec eux dans un dépôt.

Nos armes étaient toujours cachées et à portée de notre main.

Pendant ce moment de repos, nous organisâmes, pour ne pas perdre notre temps, une insurrection en Lombardie.

Le gouvernement suisse en fut prévenu, et fit occuper le canton du Tessin par les contingents fédéraux.

On résolut alors de m'interner.

Je fus, avec deux cents hommes, la plupart ayant

servi sous Garibaldi, les autres ayant servi avec moi, envoyé à Bellinzona, où l'on nous garda dans une caserne, comme dangereux et pouvant violer la frontière.

Le projet ne continua pas moins de marcher.

Les généraux Ascioni et d'Apice devaient partir de Lugano, et se diriger sur Como par la vallée d'Intelvi.

Quant à moi, je devais partir de Bellinzona, traverser le passage du Jorio, un des plus élevés et des plus difficiles de la frontière, descendre sur le lac de Como et appeler les habitants aux armes. Après quoi, avec ma troupe, je me réunirais aux deux généraux.

Comme nous étions gardés à vue, la chose était assez difficile à exécuter.

Sur une hauteur dominant Bellinzona sont les ruines d'un vieux château ayant, autrefois, appartenu aux Visconti.

C'est là que j'avais fait déposer nos armes et les munitions que j'avais pu me procurer depuis.

J'avais en tout deux cent cinquante hommes. Je les divisai en huit ou dix bandes qui devaient, par plusieurs routes, et en évitant la surveillance des troupes, se réunir au château.

Contre toute attente, la chose réussit complétement.

Chacun se trouva au rendez-vous sans avoir rencontré aucun empêchement; j'armai tout mon monde et me trouvai prêt à partir pour la montagne, c'est-à-dire à traverser la frontière.

Tout à coup, j'entendis battre la générale; les troupes se disposaient à marcher à ma poursuite.

Mais alors les habitants, qui m'avaient pris en grande amitié, se soulevèrent en ma faveur et menacèrent, si le tambour ne se taisait pas, de sonner le tocsin et de faire des barricades.

Délivré de ce souci, je donnai à mes hommes l'ordre de se mettre en marche; nous étions à la fin d'octobre, la bise soufflait et nous promettait une nuit de tempête.

Nous marchâmes toute la nuit contre le vent, le visage fouetté par la neige. Le jour vint, et nous marchâmes tout le jour; il fallait traverser la cime couverte de neige du Jorio; l'hiver avait rendu les passages impraticables; nous les franchîmes cependant, avec la neige presque toujours jusqu'au-dessus des genoux, souvent jusqu'aux aisselles.

Après des peines infinies, nous arrivâmes enfin au sommet; mais, là, un ennemi plus terrible que tous ceux que nous avions vaincus jusqu'alors nous attendait : la tourmente.

En un instant, nous fûmes complétement aveu-

glés et nous ne vîmes plus à dix pas autour de nous.

Je dis alors à mes hommes de se serrer les uns contre les autres, de marcher sur une seule file et de me suivre en avançant le plus vite possible. Trois restent en arrière, tombent pour ne plus se relever, sont ensevelis sous la neige et dorment, ou veillent peut-être, au sommet du Jorio.

Je marchais le premier, sans suivre aucune route tracée, sans savoir où j'allais, me fiant à notre bonne fortune, quand tout à coup je m'arrête; le rocher manquait sous mes pieds; un pas de plus, je tombais dans le précipice !

Je fis faire halte, ordonnant que chacun restât à sa place jusqu'au jour.

Seul alors, avec un guide, je cherchai un chemin toute la nuit; à chaque instant, la terre, ou plutôt la neige, manquait sous nous, ou bien le pied nous glissait. C'est par miracle que ni l'un ni l'autre de nous deux ne fut enseveli — ou tué dans sa chute.

Enfin, au point du jour, nous arrivâmes près de quelques cabanes abandonnées. Cependant, comme elles offraient un abri, je voulus retourner vers mes hommes.

Mais alors les forces me manquèrent, et je tombai brisé par la fatigue et roidi par le froid.

Mon guide me porta dans une des cabanes, parvint à allumer du feu et me fit revenir à moi.

Pendant ce temps, le bonheur voulut que mes hommes suivissent le même chemin que j'avais suivi, de sorte que, deux heures après, ils m'avaient rejoint.

Nous nous remîmes en route et descendîmes à Gravedona, sur le lac de Como.

Arrivé là, je me mis, après une halte d'une demi-journée, en marche pour rejoindre les deux généraux avec lesquels j'avais rendez-vous, et qui, pendant mon passage, avaient dû faire un soulèvement.

Mais les deux généraux, au lieu de battre les Autrichiens, avaient été battus, et j'allai donner de la tête contre la division Wohlgemuth, qui occupait déjà le val d'Intelvi, et contre des bateaux à vapeur pleins d'Autrichiens.

Alors, je pris un chemin de traverse, j'entrai dans le val Menaggio et j'occupai, à son extrémité, Portezzo, sur le lac de Lugano, me réservant, pour ma retraite, le val Cavarnia, qui aboutissait à la frontière suisse.

La position était magnifique; j'étais en communication avec Lugano, d'où je pouvais recevoir des hommes et des munitions; mais personne ne vint me rejoindre, et j'y restai huit jours inutilement.

Au bout de ce temps, les Autrichiens concentrèrent leurs forces et marchèrent sur Portezzo. Je me retirai dans le val Cavarnia, et fis halte dans la montagne de San-Lucio, qui sépare la Lombardie de la Suisse. Je comptais, si l'on m'attaquait, en faire autant qu'à San-Maffeo.

Mais il n'y eut que quelques coups de fusil échangés.

Deux de mes hommes moururent de leurs blessures.

Il n'y avait rien à faire; tous les passages étaient couverts de neige; l'hiver devenait de plus en plus rigoureux; je rentrai en Suisse; je cachai mes fusils, et me cachai ensuite moi-même.

Par malheur, j'étais plus difficile à cacher qu'un fusil, et, comme j'étais fort compromis, il s'agissait pour moi, non plus d'un simple internement, mais de la prison; trop heureux si, une fois arrêté, les autorités suisses ne me livraient pas aux Autrichiens.

Je résolus donc de faire tout ce que je pourrais pour rentrer en Piémont.

On me prêta une voiture pour sortir de Lugano. Une fois sorti, j'eusse gagné Magadino; de Magadino, je passais à Gênes, et, de Gênes, Dieu sait où.

Je traversais donc Lugano en voiture, lorsqu'un chariot chargé de bois, qui obstruait la rue, m'arrêta. Il fallait attendre qu'il fût déchargé. J'attendis en rongeant mon frein; mais, en ce moment, le commandant du bataillon fédéral passa. Il me reconnut, appela la garde, et me fit arrêter.

On me conduisit en prison; c'était le moins que je devais attendre.

Cependant il m'arriva mieux encore. Comme les principaux habitants de Lugano étaient tous mes amis, ils obtinrent que, au lieu de rester en prison, je serais conduit aux frontières sardes.

Je ne fis que traverser le Piémont. La Toscane était en république; je m'embarquai à Gênes, et je partis pour Florence. A Livourne, une dépêche télégraphique nous apprit que le grand-duc, trompant Montanelli par une maladie, venait de s'enfuir de Sienne et s'était réfugié à Porto-Ferrajo.

Aussitôt Guerazzi ordonna à la garde nationale de Livourne de s'embarquer, de poursuivre le duc et de l'arrêter.

Comme il signait cet ordre, on lui dit que j'étais arrivé à Livourne.

— Offrez-lui le commandement de l'expédition dit Guerazzi, et tâchez qu'il accepte.

Comme on le comprend bien, il ne fallut pas me

prier fort ni longtemps; je me mis immédiatement aux ordres du gouvernement provisoire.

Nous nous embarquâmes à bord du *Giglio* et fîmes voile pour l'île d'Elbe.

A peine étions-nous en mer, qu'on signala une frégate à vapeur. Était-elle française, anglaise, autrichienne? Nous n'en savions rien; mais la prudence défendait d'en approcher de trop près.

Je fis donc faire un détour au *Giglio*, et, au lieu d'aborder directement à Livourne, j'abordai à Golfo-di-Campo; je traversai l'île d'une traite, et j'arrivai à Porto-Ferrajo.

On n'avait pas vu le grand-duc.

L'expédition était finie.

Alors je revins à Florence, et j'y réorganisai librement les débris de ma colonne, que je renforçai de nouveaux volontaires; car tout ce qui était réfugié à Florence voulait venir avec moi.

Pendant mon séjour à Florence, deux essais de réaction furent tentés, et je les comprimai.

Un matin, le bruit se répandit que les Autrichiens entraient par la frontière de Modène; j'y courus avec mes hommes.

Il n'y avait rien.

Une troisième tentative de réaction réussit; le gouvernement du grand-duc fut rétabli, et, moi qui

avais été chargé de l'arrêter, je fus naturellement contraint de partir.

Outre ma légion, il y avait à Florence une légion polonaise parfaitement organisée; je lui fis appel, elle me suivit.

Je traversai les Apennins, et descendis à Bologne.

J'y fus assez mal reçu par le gouvernement républicain, qui me traita de déserteur.

Le général Mezzacapo formait, à Bologne, une division destinée à marcher au secours de Rome. Il nous passe en revue, reconnaît que nous ne sommes pas des déserteurs, et fait de nous son avant-garde.

Nous suivions la route de Foligno, de Narni et de Civita-Castellana. Arrivés là, nous appuyâmes sur la Sabine pour éviter les Français.

Nous entrâmes à Rome par la porte San-Giovanni.

Disons où en était Rome.

XIV

ROME

Dans la matinée du 24 avril, l'avant-garde de la division française était arrivée devant le port de Civita-Vecchia, et un aide de camp du général Oudinot était descendu à terre pour parlementer avec le préfet de la république romaine, Manucci. Il lui dit que le but de l'intervention française était de sauvegarder les intérêts matériels et moraux de la population romaine ; que la France voulait, ennemie qu'elle était du despotisme et de l'anarchie, assurer à l'Italie une sage liberté ; qu'elle espérait trouver dans le peuple romain l'antique sympathie qui l'avait uni au peuple français, mais qu'en attendant, comme la flotte ne pouvait tenir la mer sans danger, un prompt permis de débarquement était nécessaire ; dans le cas où ce permis serait refusé, le général français, à son grand regret, serait contraint d'employer la force. En outre, il devait prévenir la ville de Civita-Vecchia que, dans le cas où un seul

coup de fusil serait tiré, elle serait imposée à un million.

Et, ce disant, sans attendre de réponse du gouvernement de Rome, auquel Manucci voulait en référer, le général Oudinot désarmait le bataillon Metara, occupait le fort, fermait l'imprimerie de la ville, mettait une sentinelle à la porte, et s'opposait au débarquement d'un corps de cinq cents Lombards.

Ces cinq cents Lombards étaient le bataillon de bersaglieri commandé par Manara, lequel, chassé de sa patrie, repoussé du Piémont, venait demander un tombeau à Rome.

Ce bataillon se composait de l'aristocratie lombarde, et venait se joindre aux défenseurs de la République.

Dandolo l'avoue lui-même, dans son livre *des Volontaires et des Bersaglieri :* ce n'était point par sympathie pour la cause des Romains, mais parce qu'il ne savait plus à quel autre lieu du monde demander un asile.

Les bersaglieri étaient arrivés deux jours après le général Oudinot ; c'était alors le général qui donnait les permis de débarquement dont il s'était passé.

Henri Dandolo, descendant du doge du même nom, portant comme l'historien, fils du célèbre

vainqueur de Constantinople, le prénom de Henri, descendit deux fois à terre pour demander au général cette permission; non-seulement elle lui fut refusée, mais l'ordre positif lui fut donné de retourner en arrière.

Il vint rapporter cette réponse à Manara, qui descendit à son tour pour voir s'il serait plus heureux que son lieutenant.

Mais Manara ne fut pas plus heureux que Henri Dandolo.

— Vous êtes Lombard? lui demanda le général.

— Sans doute, répondit Manara.

— Eh bien, répliqua Oudinot, d'où vient que, étant Lombard, vous vous mêlez des affaires de Rome?

— Vous vous en mêlez bien, vous qui êtes Français, répondit Manara.

Puis, tournant le dos au général, il revint à bord.

Mais, lorsqu'on sut à bord que le général français s'opposait à la descente, l'exaspération fut à son comble.

On avait beaucoup souffert de la mer mauvaise et de l'entassement, depuis le départ de Gênes; bersaglieri et volontaires voulaient sauter à l'eau et gagner la côte à la nage, au risque de ce qui pourrait arriver.

Lorsque Manara vit que ses hommes étaient bien

décidés à recourir à cette extrémité, il retourna une seconde fois près du général Oudinot, et, après une longue insistance, il obtint que le bataillon débarquerait à Porto-d'Anzio.

Le général français exigeait d'abord que Manara se tînt loin de Rome, et tout à fait neutre jusqu'au 4 mai, époque où, disait-il, tout serait fini.

Mais Manara refusa.

— Général, répondit-il, je ne suis qu'un major au service de la république romaine, subordonné moi-même au ministre et à mon général. Dépendant d'eux, je ne puis prendre un tel engagement.

M. Manucci crut alors, au nom du ministre de la guerre, devoir obtempérer aux conditions posées par le général Oudinot, et, moyennant cette promesse, les volontaires et les bersaglieri lombards purent le lendemain, 27 avril, au matin, débarquer à Porto-d'Anzio; ils partirent, le 28, pour Albano, et bivaquèrent dans la campagne de Rome.

Pendant la nuit, arriva un ordre du général Joseph Avezzana, ministre de la guerre, qui, soit qu'il ignorât l'engagement pris par M. Manucci au nom de Manara, soit qu'il n'en tînt pas compte, enjoignait aux bersaglieri de se mettre à l'instant même en marche pour Rome.

Pendant la matinée du 29, au milieu des applau-

dissements d'une foule innombrable, ils firent leur entrée à Rome.

A la nouvelle de l'arrivée des Français à Civita-Vecchia, l'assemblée romaine s'était déclarée en permanence.

Alors, cette grave question s'agita :

Ouvrira-t-on les portes aux Français, ou opposera-t-on la force à la force?

Le triumvir Armellini et beaucoup d'autres étaient d'avis que l'on reçût les Français en amis.

Mazzini, Cernuschi, Sterbini et la majorité voulaient qu'on se défendît énergiquement et jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallait, avant tout, sauver l'honneur, disaient-ils.

L'Assemblée n'hésita point : le 26 avril, à deux heures de l'après-midi, le décret suivant fut voté aux applaudissements de Rome tout entière :

« Au nom de Dieu et du peuple,

» L'Assemblée, d'après la communication reçue par le triumvirat, lui remet entre les mains l'honneur de la République et le charge de repousser la force par la force. »

La résistance décrétée, Cernuschi, qui avait fait

les barricades de Milan, fut nommé inspecteur des barricades de Rome : les points élevés furent garnis de canons, et le peuple s'agita, haletant, dans l'attente d'un grand événement.

C'est alors que l'homme providentiel apparut.

Tout à coup un grand cri retentit dans les rues de Rome :

— Garibaldi ! Garibaldi !

Puis une foule immense, le précédant, criait en jetant les chapeaux en l'air et en faisant voler les mouchoirs :

— Le voilà ! le voilà !

Il serait impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de la population à sa vue ; on eût dit que c'était le dieu sauveur de la République qui accourait à la défense de Rome ; le courage du peuple grandit alors de sa confiance, et il sembla que l'Assemblée avait non-seulement décrété la défense, mais encore la victoire.

Quelques lignes de l'*Histoire de la révolution romaine*, par Biagio Miraglia, donneront une idée de cet enthousiasme :

« Ce vainqueur mystérieux, environné d'une si brillante auréole de gloire, qui, étranger aux discussions de l'Assemblée, et les ignorant, entrait à

Rome la veille même du jour où la République allait être attaquée, était, dans l'esprit du peuple romain, le seul homme capable de soutenir le décret de résistance.

» Aussi, à l'instant même, les multitudes se réunirent-elles à l'homme qui personnifiait les besoins du moment et qui était l'espérance de tous. »

Ainsi le besoin public rendait à Garibaldi son titre de général, contesté dans la dernière guerre par ceux-là mêmes pour lesquels il se battait.

*
* *

Voici quelques détails qui, dans la nécessité où il était de partir promptement pour la Sicile, n'ont pu nous être donnés par Garibaldi lui-même; mais ils nous sont donnés par son ami, M. Vecchi, l'historien de la guerre de 1848, le membre de l'assemblée constituante romaine, le soldat du 30 avril, des 3 et 30 juin; celui, enfin, chez qui Garibaldi passa son dernier mois de séjour à Gênes, et de la maison duquel il partit pour s'embarquer.

Nous laissons parler M. Vecchi, ou plutôt nous donnons ses notes originales.

M. Vecchi parle aussi purement le français que l'italien.

***

La mort de Rossi et la fuite du pape trouvèrent Garibaldi à Ravenne, où il avait enrôlé une forte légion de volontaires.

Il résolut de se rendre seul à Rome pour s'entendre avec le gouvernement provisoire, dont Sterbini était le factotum; mais on lui fit comprendre que sa présence à Rome était aussi dangereuse que les cantonnements de ses légionnaires dans les légations; on lui ordonna de se caserner à Macerata, ville calme et tranquille, où on le fit précéder par une réputation de brigand.

Aussi, à peine installé, reçut-il l'ordre de passer avec sa légion à Rieti. La troupe s'achemina par Tolentino, Foligno et Spolète.

Lui vint à Ascoli, parce qu'il avait su que la police bourbonienne et papiste, par l'argent, l'intimidation et l'anathème, commençait à soulever la population des Apennins contre le gouvernement provisoire de Rome.

J'étais alors capitaine au 23e de ligne dans l'armée piémontaise, et je jouissais de ma permission de deux mois à Ascoli, lorsque mes concitoyens me nommèrent député à la constituante romaine.

Le 20 janvier, je reçus la visite de Garibaldi ; le lendemain, il voulut partir pour Rieti en traversant la montagne, foisonnant tout à la fois de neige et de brigands; les conseils de la prudence, l'opposition des patriotes, ne firent que surexciter son désir de touriste militaire; pendant plus d'une lieue, nous fûmes accompagnés par la foule, qui pleurait et se lamentait; beaucoup m'embrassèrent, croyant qu'ils ne me reverraient plus.

Le général était suivi de Nino Bixio, son officier d'ordonnance, du capitaine Sacchi, son compagnon de guerre dans le nouveau monde, et d'Aguyar, son nègre.

Le reste de sa suite se composait de moi et d'un petit chien, qui, blessé à la patte le jour du combat de San-Antonio, déserta le drapeau de Buenos-Ayres, sous lequel il avait marché jusque-là, pour s'enrôler sous la bannière de Garibaldi.

L'intelligente petite bête marchait toujours en clopinant entre les quatre jambes du cheval de Garibaldi.

Il s'appelait Guerillo.

La première nuit, nous logeâmes chez le gouverneur d'Arguata, Gaetano Rinaldi, chef de la réaction cléricale, qui surgissait derrière nous au fur et à mesure que nous avancions.

Nous restâmes dans une salle du rez-de-chaussée, non éclairée, jusqu'à dix heures du soir, avec des gens qui entraient, sortaient, chuchotaient. Je le fis remarquer au général, qui me répondit en français avec son calme habituel :

— Ils ordonnent le menu du dîner.

Il ne croyait pas si bien dire; nous sortîmes de table à minuit, et nous fûmes traités comme des cardinaux. En partant, nous reçûmes du gouverneur quatre livres de truffes pour notre voyage. A quatre heures du matin, nous montions à cheval, et le fils de M. Rinaldi nous accompagnait jusqu'au sommet de la montagne avec un drapeau tricolore en soie. A midi, nous dévorâmes un agneau que le général fit rôtir par quartiers devant des fagots allumés; le soir, nous logeâmes dans une auberge isolée, pleine de paysans armés. Peut-être avaient-ils reçu le mot d'ordre d'Arguata; les physionomies étaient sinistres; tout ce monde fut invité par nous à boire, et refusa.

Nous nous retirâmes pour dormir, et nous dormîmes le sabre au côté, le doigt sur la gâchette du pistolet.

Garibaldi se leva, le genou droit enflé et le coude gauche endolori par les rhumatismes attrapés en Amérique; il ne put chausser sa botte et mit son bras en écharpe.

Après une demi-heure de marche, nos chevaux refusèrent d'aller plus avant. Nous gravissions en effet une montée escarpée que la gelée de la nuit avait rendue glissante comme un miroir.

Pendant une lieue, nos bêtes marchèrent sur nos manteaux, que nous étendions devant elles; nous traversâmes ensuite une plaine couverte de neige, nous en avions jusqu'au poitrail de nos chevaux; pour me réchauffer, je mis pied à terre et j'allai m'informer de la santé du général, qui chevauchait devant moi, un pied chaussé seulement; l'autre n'était couvert que par un bas de coton.

— Eh bien, lui demandai-je, comment allons-nous, général?

Il me salua avec ce sourire caressant qui est habituel à sa nature forte et sereine, et me dit :

— Merci, je me porte à merveille.

Comme je marchais à ses côtés, sans doute pour se distraire des douleurs cuisantes qui mordaient sa chair, sans en atteindre la sensibilité, il me montra du geste l'aspect grandiose de cette nature sauvage. En effet, nous nous trouvions au milieu de montagnes bizarres dont les cimes rocheuses ressemblaient à des châteaux forts bâtis par des Titans.

Partout des blocs de rochers minés par les siècles et détachés des sommets, qui avaient roulé dans

des vallées étroites et escarpées et dans le lit d'un torrent qui écumait, terrible, bruyant et limoneux; çà et là, quelques rares maisons cachées dans des massifs de chênes, de hêtres, de châtaigniers, de sapins, se révélant par les fumées blanchâtres qui sortaient de leurs cheminées.

Ce paysage à la Salvator Rosa, assombri par la tourmente et rendu plus menaçant encore par le sifflement du vent, exalta l'âme de Garibaldi.

— C'est ici, dit-il, que je voudrais rencontrer l'armée tout entière de Radetzki; nos braves légionnaires ne laisseraient pas retourner un de ses soldats à Vienne; ici, nous vengerions Varus et nos frères morts dans la forêt de Teutberg.

Vers cinq heures, nous étions près de Cascia, petite réunion de maisons groupées sur le sommet d'une colline verdoyante; le vent avait chassé les nuages, le soleil brillait sur les sommets neigeux et en faisait des montagnes d'argent se détachant sur un fond d'azur qui tournait au rose vif vers le couchant.

Nous nous reposions près d'une hutte de paille, lorsque quatre jeunes gens vinrent nous demander qui nous étions. Au nom de Garibaldi, ils partirent en courant, et, un quart d'heure après, le gonfalonier, les notabilités, la garde nationale, la foule,

musique en tête, accoururent à notre rencontre pour inviter le général à venir jusqu'au village.

On dressa, comme avec une baguette de fée, un arc de triomphe de feuillage; le théâtre fut illuminé; il y eut dîner et bal dans la maison du gouverneur, qui, cependant, était un fier clérical.

Je me rappelle que, là, on présenta à Garibaldi un paysan poëte qui avait dicté — il ne savait ni lire ni écrire — tout un poëme sur la vie pastorale.

Vers neuf heures, un voisin me souffla tout bas à l'oreille qu'un jeune garçon de quinze ans languissait dans la prison communale, abruti par les coups et les mauvais traitements de son père, qui, s'étant remarié, à l'âge de soixante ans, avec une jeune paysanne, avait, à l'instigation de celle-ci, accusé son fils de lui avoir manqué de respect.

Le gouverneur reçut une vingtaine d'écus et jeta l'enfant en prison.

Je constatai le fait et j'en parlai au général.

Le père fut mandé, ainsi que le malheureux enfant. Ce fut une scène comique et hideuse à la fois. Le père voulait bien que l'on fît sortir son fils de prison; mais il réclamait naïvement la somme qu'il avait donnée pour l'y faire entrer. L'enfant pleurait à chaudes larmes et embrassait Garibaldi; quant au gouverneur, il ne savait quelle contenance garder.

A la fin, il harangua le peuple du haut du balcon, et l'enfant fut porté en triomphe par tous les gamins du village.

Le lendemain, à cinq heures du matin, un détachement de la garde nationale partit avec nous, par une pluie fine et pénétrante.

Il nous accompagna jusqu'à Rieti, et escorta un employé des finances, emprisonné dans l'endroit où nous déjeunâmes, lequel était un espion payé par le général bourbonnien Landi, commandant la colonne mobile à la frontière des États romains.

La légion italienne, casernée à Rieti, se composait de trois bataillons (total quinze cents hommes), auxquels étaient joints quatre-vingt-dix lanciers habillés et montés aux frais de leur commandant, le comte Angelo Masina, de Bologne.

Ce fut avec eux que le comte marcha au secours de Rome.

Lors du débarquement des Français à Civita-Vecchia, la légion se trouvait à Anagni, berceau et tombe de Boniface VIII.

AUG. VECCHI.

*
* *

Mais à ce général, qui avait tout un peuple à sa suite, il fallait des soldats.

On lui improvisa une brigade d'éléments étrangers les uns aux autres, d'hommes qui ne se connaissaient pas entre eux, et qui devaient se réunir, se fondre, s'amalgamer par l'effet de l'enthousiasme qu'il inspirait.

Cette brigade se forma : de deux bataillons de sa propre légion, parmi lesquels une quarantaine d'hommes revenus avec lui de Montevideo, portant la blouse rouge à parements verts; de trois cents hommes de retour de Venise; de quatre cents jeunes gens de l'Université; de trois cents douaniers mobilisés; enfin, de trois cents émigrés; en tout, deux mille cinq cents hommes, qui furent chargés de la défense des murs depuis la porte Portese jusqu'aux portes San-Pancracio et Cavallegieri, et occupant tous les points élevés en dehors des murailles de la villa Corsini, connus sous le nom des *Quatre-Vents*, jusqu'à la villa Pamphili.

C'était, selon toute probabilité, sur ce point que se porterait l'effort des Français, qui voulaient conserver Civita-Vecchia pour base de leurs opérations.

Le 28 avril, l'avant-garde française était à Palo, où, dès la veille, était arrivé, éclairant le chemin, un bataillon de chasseurs.

Le 29, elle était à Castel-di-Guido, c'est-à-dire à cinq lieues de Rome.

Alors le général en chef envoya en reconnaissance son frère, le capitaine Oudinot, et un officier d'ordonnance, avec quinze chevau-légers.

Cette reconnaissance s'avança vers le point où se divisent les deux routes Auréliennes, ancienne et nouvelle, et, à une lieue de Rome, rencontra les avant-postes romains.

L'officier qui commandait les avant-postes s'avança alors, et, s'adressant aux Français :

— Que voulez-vous? leur demanda-t-il.

— Aller à Rome, répondirent les Français.

— Cela ne se peut pas, dit l'officier italien.

— Nous parlons au nom de la république française.

— Et nous, au nom de la république romaine; ainsi donc, en arrière, messieurs!

— Et si nous ne voulons pas retourner en arrière?

— Nous tâcherons de vous y faire aller malgré vous.

— Par quel moyen?

— Par la force.

— Alors, dit l'officier français se tournant vers les siens, s'il en est ainsi, faites feu.

Et, en même temps, lui-même déchargea un pistolet qu'il tira de ses fontes.

— Feu! répondit l'officier qui commandait les avant-postes romains.

La reconnaissance, trop faible pour résister, se retira au galop, laissant entre nos mains un chasseur français engagé sous son cheval mort.

Il fut pris et emmené à Rome.

Le bulletin français dit que ce fut nous qui prîmes la fuite et qui fûmes poursuivis; mais, si cela était vrai, comment eût-il été possible que nous eussions fait et ramené à Rome un prisonnier, nous qui étions à pied, tandis que les Français étaient à cheval?

Au reste, nous aurons à relever plus d'une erreur de ce genre.

La reconnaissance alla donc reporter au général la nouvelle que Rome était prête à se défendre, et qu'il ne fallait point compter qu'il y entrât, comme il s'y attendait, sans coup férir et au milieu des acclamations du peuple.

Le général en chef français n'en continua pas moins sa marche.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 30 avril, laissant à la Maglianilla les sacs de ses soldats, il s'avança au pas de course.

Relevons une nouvelle erreur relative au 30 avril, comme nous avons relevé celle relative au 29.

Certains écrivains français ont dit que, victimes d'une basse intrigue, les soldats avaient été attirés dans la ville à la suite d'une simple reconnaissance et étaient tombés dans un piége.

L'affaire du 30 ne fut pas une reconnaissance, et les Français ne furent pas attirés dans un piége.

L'affaire du 30 fut un combat auquel s'attendait parfaitement le général français, et la preuve, c'est que voici le plan de la bataille trouvé sur un officier français mort, et transmis, par le colonel Masi, au général ministre de la guerre [1] :

« On devra diriger une double attaque par les portes Angelica et Cavallegieri, afin de partager l'attention de l'ennemi.

» Par la première, on forcera les troupes ennemies qui campent sur le Monte-Mario, et ensuite on pourra occuper la porte Angelica.

» Lorsque nos troupes auront occupé ces deux points, nous pousserons l'ennemi avec toute la force

1. Je ne fais point ici un roman, je publie des *Mémoires*. Je suis donc forcé de traduire textuellement. Je ne démens ni n'affirme : j'instruis un procès devant ce grand et dernier juge qu'on appelle la Vérité. A. D.

possible, en tout sens, et le point général de ralliement sera la place Saint-Pierre.

» On recommande surtout d'épargner le sang français. »

L'idée du général français non-seulement était mauvaise, mais encore fut mal exécutée; nous allons essayer de le prouver.

La route qui mène de Civita-Vecchia à Rome se sépare en deux, à quinze cents mètres, à peu près, des murailles; à droite, elle mène à la porte San-Pancracio; à gauche, à la porte Cavallegieri, voisine de l'angle saillant du Vatican.

Voulant suivre le plan arrêté et prendre par derrière le Monte-Mario, puis assiéger la porte Angelica, l'armée française, arrivée à la bifurcation, devait tourner, avec une brigade, à gauche dans la direction de l'aqueduc Paolo, et, avec l'autre, prendre à droite, vers le casale de San-Pio, et tenter de s'emparer de la porte Cavallegieri.

Là fut l'erreur grave que commirent les Français. Ils lancèrent sur la droite les voltigeurs du 20e de ligne, qui trouvèrent un terrain âpre, coupé de bois et d'un accès difficile, et, sur les hauteurs de gauche, les chasseurs de Vincennes; à cent cinquante mètres environ des murs, ces braves en-

fants perdus de l'armée ennemie furent foudroyés par la grêle de mitraille que vomissait la batterie du bastion San-Mario.

Cependant le mal fut moins grand pour eux qu'il aurait pu l'être, à cause de cette habileté, conquise dans la guerre contre les Arabes, de se faire des remparts de tous les accidents de terrain.

De leur côté, leur feu, admirablement dirigé, nous causait de grandes pertes. C'est là que furent tués : le lieutenant Marducci, jeune homme de la plus grande espérance, dont la mère, depuis la rentrée du pape Pie IX, fut condamnée à huit jours de prison pour avoir déposé des fleurs sur la tombe de son fils; l'adjudant-major Enrico Pallini, le brigadier della Ridova, le capitaine Pifferi, le lieutenant Belli et quelques autres, obscurs pour le monde mais chers à nous, tels que de Stephanis, Ludovic et le capitaine Leduc, brave Belge qui avait combattu pour nous dans la guerre de l'indépendance.

Mais les vivants ne manquaient pas pour succéder aux morts.

Dès le matin, le roulement des tambours annonça aux Romains l'approche des Français, et, en un instant, les murs et les bastions furent couverts d'hommes.

Pendant que le feu des voltigeurs du 20e de ligne et celui des chasseurs de Vincennes répondaient au nôtre, le gros de la colonne française continuait de s'avancer.

Au moment où elle apparut, une batterie de quatre pièces, placée sur un bastion, commença de la mitrailler.

Le général français établit aussitôt sur les aqueducs une batterie, chargée de répondre à notre feu, et fit monter, sur une colline, deux autres pièces qui firent face aux jardins du Vatican, où se trouvaient peu de soldats, mais une immense quantité de peuple en armes.

Notre feu s'étant ralenti un instant à cause de la justesse de tir des chasseurs de Vincennes, le général français lança la brigade Molière, qui s'avança bravement jusqu'au pied des murailles; mais, comme je l'ai dit, les morts avaient été rapidement remplacés, et le feu se ranima plus ardent, écrasant les têtes des colonnes Marulaz et Bouat; force leur fut donc de battre en retraite et de chercher un abri dans les plis du terrain.

Garibaldi suivait tous ces mouvements des jardins de la villa Pamphili. Il jugea que le moment de donner à son tour était arrivé, et il glissa plusieurs petits détachements à travers les vignes; mais cette

manœuvre fut découverte, et, du 20e de ligne, on envoya un renfort pour empêcher que les chasseurs de Vincennes ne fussent surpris, et pour les protéger.

Garibaldi fit dire alors que, si on lui envoyait un renfort de mille hommes, il répondait du succès de la journée.

On lui envoya aussitôt le bataillon du colonel Galleti et le premier bataillon de la légion romaine, commandé par le colonel Morelli. Il disposa plusieurs compagnies pour défendre les passages menacés; d'autres furent chargés de protéger les flancs et les derrières de la sortie, et, à la tête de tout ce qui lui restait d'hommes, il s'élança sur les Français.

Par malheur, du haut des remparts, les nôtres prirent les hommes de Garibaldi pour des soldats du général Oudinot, et firent feu sur eux. Garibaldi s'arrêta jusqu'à ce que l'erreur fût reconnue, et alors, à la baïonnette, il s'élança à ciel ouvert sur le centre de l'armée française.

Là s'engagea un combat terrible entre les tigres de Montevideo, comme on les appelait, et les lions d'Afrique. Français et Romains se battaient corps à corps, se poignardaient à la baïonnette, luttaient, se renversaient, se relevaient.

Garibaldi avait enfin trouvé des ennemis dignes de lui.

Là furent tués, parmi nous, le capitaine Montaldi, les lieutenants Rigli et Zamboni; là furent blessés le major Marochetti, le chirurgien Schienda, l'officier Ghiglioni, le chapelain Ugo Bassi, qui, sans armes, au milieu des combattants, affrontait les blessures et la mort, pour secourir les blessés et consoler les mourants; cœur pieux, âme miséricordieuse, dont les prêtres firent un martyr; enfin, les lieutenants d'All'Oro, Tressoldi, Rolla et le jeune Stadella, fils du général napolitain.

Après une lutte d'une heure, les Français furent obligés de céder; une partie se débanda dans la campagne, une autre partie se mit en retraite sur le corps principal.

Deux cent soixante restèrent nos prisonniers.

Ce fut en ce moment que le capitaine d'artillerie Faby, officier d'ordonnance du général en chef, voyant le mauvais succès de l'attaque si mal combinée du général, crut y apporter remède en proposant à son chef de guider une nouvelle attaque par un chemin qui lui était connu, disait-il, et qui le conduirait, inaperçu, jusque sous les murs de Rome, en face des jardins du Vatican.

Ce chemin était flanqué de quatre ou cinq mai-

sons où l'on pourrait laisser des détachements, et qui étaient cachées au milieu des vignes.

Le général en chef accepta, lui donna une brigade du corps Levaillant, et le capitaine Faby partit.

L'entreprise fut facile à son début, et la marche de la colonne resta, en effet, ignorée des défenseurs de Rome jusqu'à la route consulaire de la porte Angelica; mais, là, au premier éclair que le soleil tira des armes françaises, un feu terrible, parti de toute l'enceinte des jardins pontificaux, accueillit la colonne, et une des premières balles frappa le capitaine Faby qui la conduisait.

Quoique privée de son guide, la colonne se défendit vaillamment et, pendant quelque temps, répondit au feu des murailles; mais, décimés, écrasés, foudroyés, ayant, sur leurs derrières, nos troupes du Monte-Mario, devant eux le feu du château Saint-Ange, qui leur fermait le chemin de la porte Angelica, exposés à découvert à la grêle de balles et de mitraille qui pleuvait des jardins du Vatican et qui ne leur permettait pas de reprendre leurs anciennes positions, les Français furent obligés de se réfugier dans les petites cassines éparses dans les vignes et disséminées le long de la route, où notre artillerie continua de les foudroyer.

Ainsi, une brigade entière, qui était l'aile gauche

du corps d'armée français, se trouva séparée de son centre et en danger d'être faite prisonnière.

Par bonheur pour le général Levaillant, nos troupes du Monte-Mario ne descendirent point, et deux mille hommes, massés derrière la porte Angelica, ne bougèrent pas.

Le général en chef n'était pas plus heureux sur sa droite, c'est-à-dire sur le point où avait combattu Garibaldi; un instant le feu et la lutte avaient cessé par la retraite des Français; mais, en voyant ses hommes repoussés, le général Oudinot, craignant d'être coupé dans ses communications avec Civita-Vecchia, avait poussé en avant les restes de la brigade Molière, et le combat, refroidi un instant, avait repris une nouvelle ardeur. Mais la science de la guerre, la discipline, le courage, l'attaque impétueuse, tout échoua devant nos soldats, tout jeunes, tout inexpérimentés qu'ils étaient.

C'est que Garibaldi était là, debout à cheval, les cheveux au vent, pareil à la statue d'airain du dieu des batailles.

A la vue de l'invulnérable, chacun se rappela les exploits des immortels ancêtres et de ces conquérants du monde, dont il foulait les tombeaux; on eût dit que tous savaient que l'ombre des Camille, des Cincinnatus et des César les regardait du haut du Ca-

pitole. A la violence, à la furie française, ils opposèrent le calme romain, la suprême volonté du désespoir.

Après quatre heures d'un combat obstiné, le chef d'un bataillon du 20e de ligne, aujourd'hui le général Picard, grâce à des efforts inouïs, à un courage prodigieux, s'empara, avec trois cents hommes, d'une bonne position qu'il força les jeunes gens de l'Université de lui abandonner; mais, presque aussitôt, Garibaldi, ayant reçu un bataillon d'exilés commandé par Arcioni, un détachement de la légion romaine, avec deux compagnies de la même légion, se jeta en avant, tête basse, baïonnette croisée, reprit à son tour l'offensive, et, avec une fougue irrésistible, renversant tout obstacle, enveloppa, dans la maison dont il s'était fait une forteresse, le chef de bataillon Picard, qui, attaqué de tous côtés par nos hommes, et de face par Nino Bixio, qui lutta corps à corps avec lui, fut enfin forcé de se rendre avec ses trois cents hommes.

Cette lutte gigantesque décida de la journée, et changea complétement la face des choses. Il n'était plus question de savoir si Oudinot entrerait dans Rome, mais s'il pourrait retourner à Civita-Vecchia.

Garibaldi, en effet, maître de la villa Pamphili et de la position des aqueducs, dominait la voie Auré-

lienne, et, par un mouvement rapide, pouvait précéder les Français à Castel-di-Guido et leur fermer la route.

Le résultat de ce mouvement était certain ; l'aile gauche des Français, écrasée sous les jardins du Vatican et abritée, comme nous l'avons dit, dans les cassines éparses, ne pouvait battre en retraite sans s'exposer au feu exterminateur de l'artillerie et de la fusillade des murs.

L'aile droite, battue et dispersée à ciel ouvert par Garibaldi, se trouvait dans ce moment de découragement fatal qui suit une défaite inattendue, et ne pouvait opposer qu'une faible résistance. De plus, les Français étaient exténués par un combat de dix heures, et sans cavalerie aucune pour protéger leur retraite.

Nous avions deux régiments de ligne en réserve, deux régiments de dragons à cheval, deux escadrons de carabiniers, le bataillon de Lombards, commandé par Manara, enchaîné, il est vrai, par la parole de Manucci, et, derrière eux, un peuple tout entier.

Garibaldi avait jugé la situation, car, du champ de bataille, il écrivait au ministre de la guerre Avezzana :

« Envoyez-moi des troupes fraîches, et, de même

que je vous avais promis de battre les Français, parole que j'ai tenue, je vous promets d'empêcher que pas un ne rejoigne leurs vaisseaux. »

Mais alors, dit-on, le triumvir Mazzini opposa sa parole puissante à ce projet.

— Ne nous faisons pas, dit-il, un ennemi mortel de la France, par une défaite complète, et n'exposons pas nos jeunes soldats de réserve, en rase campagne, contre un ennemi battu, mais valeureux.

Cette grave erreur de Mazzini enleva à Garibaldi la gloire d'une journée à la Napoléon, et rendit infructueuse la victoire du 30; erreur fatale, et cependant excusable chez un homme qui avait mis toutes ses espérances dans le parti démocratique français dont Ledru-Rollin était le chef, erreur qui eut pour l'Italie d'incalculables conséquences.

Le plan de Garibaldi, s'il eût été adopté, pouvait changer les destins de l'Italie.

En effet, la position était des plus simples, et j'en appellerai, aujourd'hui que les haines sont éteintes et qu'un nouveau jour se lève pour l'Italie, à la loyauté de nos adversaires eux-mêmes.

Oudinot avait attaqué Rome avec deux brigades, une sous les ordres du général Levaillant, l'autre sous les ordres du général Molière; un bataillon de

chasseurs à pied, douze canons de campagne et cinquante chevaux, complétaient la division; nous avons vu à quel fâcheux état était réduit, dans la soirée du 30 avril, ce corps d'armée, dont l'aile gauche avait été maladroitement allongée et l'aile droite rejetée sur son centre par Garibaldi, maître de la villa Pamphili, des aqueducs et de la vieille voie Aurélienne; il fallait, sans perdre un instant et avec toutes les troupes disponibles, se porter en avant, forcer les Français, ou à une fuite rapide, nécessaire s'ils voulaient regagner Civita-Vecchia, ou à un nouveau combat, qui se fût terminé par leur complète destruction dans la position défavorable où ils se trouvaient.

Ou l'armée française eût été anéantie, ou elle eût été forcée de déposer les armes.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, pendant toute cette journée, les musiques militaires romaines jouèrent *la Marseillaise*, en combattant ceux qui, animés par ce chant, avaient vaincu l'Europe.

Il est vrai qu'ils ne le chantaient plus.

Outre les morts et les blessés qu'ils nous firent, les balles et les boulets causèrent, dans cette journée, de grands dommages à nos monuments, et nous ne pûmes nous empêcher de sourire tristement, lorsque nous lûmes, dans les journaux fran-

çais, que le siége traînerait probablement en longueur, par le soin qu'avaient les ingénieurs de sauvegarder les monuments artistiques.

Les balles et les boulets frappaient, en effet, et crépitaient comme grêle sur la coupole de Saint-Pierre et sur le Vatican.

Dans la chapelle Paulina, riche des fresques de Michel-Ange, de Zuccari et de Lorenzo Sabati, une des peintures fut atteinte diagonalement par un projectile.

Dans la Sixtine, un autre endommagea un caisson peint par Buonarotti.

En somme, les Français perdirent dans cette journée, blessés et prisonniers, treize cents hommes. De notre côté, nous eûmes une centaine d'hommes tués ou hors de combat, et un prisonnier.

Ce prisonnier était notre chapelain Ugo Bassi, qui, dans un de nos mouvements en arrière, ayant posé sur ses genoux la tête d'un mourant près duquel il s'était assis pour le consoler, ne voulut abandonner le blessé que lorsque celui-ci eut rendu le dernier soupir.

On devine facilement la joie qui s'empara de Rome dans la soirée et dans la nuit qui suivit ce premier combat. De quelque manière que tournassent désormais les choses, l'histoire, on le croyait

ainsi du moins, ne nierait pas que, non-seulement nous n'eussions tenu tête tout un jour aux premiers soldats du monde, mais encore que nous ne les eussions forcés de reculer.

La ville tout entière fut illuminée et présenta l'aspect d'une fête nationale ; de tous côtés, on entendait des chants et des orchestres. En sortant du quartier général, ces chants et cette musique serrèrent le cœur des soldats et des officiers prisonniers.

Le capitaine Faby se tourna vers un officier romain, c'était l'historien Vecchi, et lui demanda :

— Cette joie et ces chants sont-ils pour nous insulter?

— Non, lui répondit Vecchi, ne croyez pas cela ; notre peuple est généreux et n'insulte pas au malheur ; mais il fête son baptême de sang et de feu. Nous avons vaincu aujourd'hui les premiers soldats du monde ; voulez-vous l'empêcher d'applaudir à la mémoire des morts et à la résurrection de notre vieille Rome?

Alors, le capitaine Faby se montra vivement touché de cette réponse, qui lui était faite en excellent français, si touché que, les larmes aux yeux, il s'écria :

— Eh bien, à ce point de vue, vive Rome! vive l'Italie!

Aucun soldat prisonnier ne fut envoyé au quartier qui lui était destiné, sans qu'il eût reçu des vivres et qu'il fût pourvu de tout ce dont il avait besoin.

Quant aux officiers qui avaient perdu leur épée, il leur en fut, à l'instant même, rendu une autre.

Le lendemain, 1er mai, au point du jour, l'infatigable Garibaldi, ayant reçu du ministre de la guerre l'autorisation d'attaquer les Français avec sa légion, c'est-à-dire avec douze cents hommes, divisa cette légion en deux colonnes, dont une partie sortit avec Masina par la porte Cavallegieri, l'autre, sous ses ordres, par la porte San-Pancracio. Le peu de cavalerie qu'il avait fut augmentée d'un escadron de dragons.

Le but de Garibaldi était de surprendre les Français dans leur camp et de leur livrer bataille, quoique six fois moins nombreux qu'eux; il espérait, au reste, qu'au bruit de la fusillade et du canon, le peuple tout entier accourrait à son secours.

Mais, arrivé au camp, il apprit que les Français étaient partis pendant la nuit, se retirant vers Castel-di-Guido, et que Masina, qui avait pris le plus court, avait rejoint leur arrière-garde et bataillait avec elle.

Garibaldi alors doubla sa marche, et rejoignit Masina près de l'hôtellerie de Malagrotta, où les Français se massaient et paraissaient s'apprêter à la

bataille. Il prit aussitôt, en flanc de l'armée française, sur une hauteur, une avantageuse position; mais, au moment où les nôtres allaient charger, un officier se détacha du corps d'armée, s'avança sur la grande route et demanda à parlementer avec Garibaldi.

Garibaldi ordonna qu'il lui fût amené.

Le parlementaire dit qu'il était envoyé par le général en chef de l'armée française pour traiter d'un armistice et s'assurer si, bien réellement, le peuple de Rome acceptait le gouvernement républicain et voulait défendre ses droits. Comme preuve des loyales intentions du général, celui-ci proposait de nous rendre le père Ugo Bassi, fait, comme nous l'avons raconté, prisonnier la veille.

Pendant cet entretien, un ordre du ministre arrivait, enjoignant à Garibaldi de rentrer dans Rome.

La légion y rentra vers quatre heures après midi, conduisant avec elle le parlementaire.

L'armistice que demandait le général Oudinot lui fut accordé.

XV

EXPÉDITION CONTRE L'ARMÉE NAPOLITAINE

Tandis que s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter, l'armée napolitaine, forte de près de vingt mille hommes, ayant le roi à sa tête, traînant après elle trente-six bouches à feu, flanquée d'une magnifique cavalerie, fière de ses récents triomphes en Calabre et en Sicile, s'avançait pour investir la ville par la rive gauche du Tibre. Elle avait occupé militairement Velletri, puis Albano et Frascati, protégée sur sa droite par les Apennins, sur sa gauche par la mer, et étendant ses avant-postes à quelques lieues de nos murs.

Voyant cela, Garibaldi, que l'armistice laissait inoccupé, demanda à employer ses loisirs à faire la guerre au roi de Naples.

La permission lui fut accordée.

Le soir de la nuit du 4 mai, Garibaldi sortit avec sa légion, forte de deux mille cinq cents hommes.

Parmi ces deux mille cinq cents hommes se trouvaient le bataillon de bersaglieri de Manara, rentré dans le plein exercice de ses droits (qui, du reste, n'avaient pas été aliénés à l'endroit du roi de Naples), les douaniers, la légion universitaire, deux compagnies de la garde nationale mobile et quelques autres corps de volontaires.

Le rendez-vous avait été donné sur la place du Peuple. A six heures, Garibaldi était arrivé.

Un jeune Suisse, de la Suisse allemande, qui a écrit une excellente histoire du siége de Rome, Gustave de Hoffstetter, exprime ainsi l'effet que lui produisit la vue de Garibaldi.

« Au moment où six heures sonnaient, le général parut avec son état-major et fut reçu par un tonnerre de vivat; je le voyais pour la première fois : c'est un homme de taille moyenne, au visage brûlé par le soleil, mais avec des lignes d'une pureté antique; il est assis sur son cheval, aussi calme et aussi ferme que s'il y était né; de dessous son chapeau, à larges bords, à ganse étroite, orné d'une plume noire d'autruche, se répand une forêt de cheveux; une barbe rousse lui couvre tout le bas du visage; sur sa chemise rouge était jeté un puncho américain blanc et doublé de rouge comme sa che-

mise. Son état-major portait la blouse rouge, et, plus tard, toute la légion italienne adopta cette couleur.

» Derrière lui galopait son palefrenier, nègre vigoureux qui l'avait suivi d'Amérique; il était vêtu d'un manteau noir et était armé d'une lance à flamme rouge.

» Tous ceux qui étaient venus avec lui d'Amérique portaient à la ceinture des pistolets et des poignards d'un beau travail; chacun avait à la main le fouet de peau de buffle. »

Continuons la description : cette fois, c'est Émile Dandolo qui parle; lui aussi, — pauvre jeune homme, blessé au siége de Rome, où son frère fut tué, mort depuis, à Milan, de la poitrine, — il a laissé un récit des événements auxquels il a pris part.

« Suivis de leurs ordonnances, tous ces officiers venus d'Amérique se débandent, se réunissent, courent en désordre, vont de çà et de là, actifs, surveillants, infatigables; quand la troupe s'arrête pour camper et prendre quelque repos, pendant que les soldats mettent leurs armes en faisceaux, c'est un curieux spectacle que de les voir sauter à bas de leurs chevaux, et pourvoir chacun en per-

sonne, le général compris, aux besoins de leurs montures.

» L'opération finie, les cavaliers songent à eux, et si, des localités voisines, ils ne peuvent avoir des vivres, trois ou quatre colonels ou majors sautent sur leurs chevaux, et, armés de lassos, s'aventurent par la campagne sur la trace des moutons ou des bœufs. Quand ils en ont réuni ce qu'ils en veulent, ils reviennent, poussant le troupeau devant eux; ils en distribuent un nombre donné par compagnie, et tous, tant qu'ils sont, soldats et officiers, se mettent à égorger, à couper par quartiers et à faire rôtir, devant d'immenses feux, d'énormes morceaux de mouton, de bœuf ou de porc, sans compter les menus animaux, comme dindons, poulets, canards, etc.

» Pendant ce temps, si le péril est éloigné, Garibaldi reste couché sous sa tente; si, au contraire, l'ennemi est voisin, il ne descend pas de cheval, donne ses ordres et visite les avant-postes; souvent, il jette bas son singulier uniforme, s'habille en paysan, et se livre lui-même aux plus dangereuses explorations; la plupart du temps, assis sur quelque cime élevée et qui domine les environs, il passe des heures à sonder les profondeurs de l'horizon avec sa lunette; lorsque la trompette du gé-

néral donne le signal du départ, les mêmes lassos servent à prendre et à ramener les chevaux qui paissent épars dans la prairie; l'ordre de marche est arrêté comme la veille, et le corps se met en route sans que personne sache ou s'inquiète où l'on va.

» La légion personnelle de Garibaldi est forte de mille hommes, à peu près; elle se compose du plus désordonné assortiment d'hommes qui se puisse voir, gens de tout rang, de tout âge, enfants de douze à quatorze ans, appelés à cette vie d'indépendance soit par un noble enthousiasme, soit par une inquiétude naturelle, vieux soldats réunis par le nom et par la renommée de l'illustre condottiere du nouveau monde, et, au milieu de tout cela, beaucoup qui ne peuvent se vanter d'avoir que la moitié de la devise de Bayard, sans peur, et qui cherchent, dans la confusion de la guerre, la licence et l'impunité.

» Les officiers sont choisis parmi les plus courageux et élevés aux grades supérieurs, sans qu'il soit tenu compte de l'ancienneté ni des règles ordinaires de l'avancement. Aujourd'hui, l'on en voit un, le sabre au côté, c'est un capitaine; demain, par amour de la variété, il prendra le mousquet, se mettra dans les rangs, et le voilà redevenu soldat.

La paye ne manque pas : elle est fournie par le papier des triumvirs, qui ne coûte que la peine de le faire imprimer : proportionnellement, le nombre des officiers est plus grand que celui des soldats.

» Le vaguemestre, c'est-à-dire l'homme chargé des bagages, était capitaine; le cuisinier du général était lieutenant; l'ordonnance avait le même grade; l'état-major est composé de majors et de colonels.

» D'une simplicité patriarcale, qui est si grande, qu'on la dirait feinte, Garibaldi ressemble plutôt au chef d'une tribu indienne qu'à un général; mais, quand le péril s'approche ou se déclare, alors il est véritablement admirable de courage et de coup d'œil ; ce qui pourrait lui manquer de science stratégique, pour un général selon les règles de l'art militaire, est remplacé chez lui par une étourdissante activité. »

Vous le voyez, sur tous les esprits, sur tous les tempéraments, cet homme extraordinaire fait une égale impression.

Revenons à l'expédition contre les Napolitains.

La troupe se mit en marche à la chute du jour, vers les huit heures du soir. Où allait-on? Personne n'en savait rien. On appuya à droite jusqu'à ce

que, après avoir décrit un immense cercle, on se trouvât sur la route de Palestrina.

La nuit était limpide et fraîche; on marchait en silence et au pas redoublé. L'état-major pourvoyait lui-même au service de sûreté. Les officiers, accompagnés de quelques hommes à cheval, faisaient de grands tours dans la campagne; quand le sol était trop accidenté, la colonne s'arrêtait et les adjudants, sondant le terrain qui s'étendait devant elle, revenaient donner des nouvelles qui rendaient le mouvement à l'expédition.

Ces haltes avaient, outre l'avantage de la sécurité, celui de faire reposer les troupes, dont la marche continua ainsi sans trop de fatigue jusqu'à huit heures du matin. A une lieue de Tivoli, on s'arrêta; depuis quelque temps, on avait quitté le chemin de Preneste qui conduit à celui de Palestrina, et l'on s'était dirigé vers Tivoli en suivant une vieille voie romaine.

Par cette marche nocturne, faite avec rapidité, le général avait gagné un triple avantage :

1° Il avait mis dans l'erreur les espions, qui, le voyant sortir par la porte du Peuple, durent croire que l'expédition était dirigée contre les Français lesquels, arrêtés alors à Palo, avaient entamé une espèce de congrès avec le triumvirat.

2° Garibaldi se trouvait, à Tivoli, sur le flanc droit de la ligne d'opérations des Napolitains, qui campaient à Velletri et qui envoyaient leurs éclaireurs dans la direction de Rome jusqu'aux hauteurs de Tivoli.

3° La marche nocturne par une lande déserte, privée d'ombre et d'eau, était, grâce à la fraîcheur des ténèbres, un vrai bienfait pour les troupes.

A cinq heures du soir, les hommes reprirent leurs rangs, et l'on marcha vers les ruines de la villa Adriana, distante d'une lieue, à peu près, de l'endroit où l'on avait fait halte, et qui gît au pied de la montagne où s'élève Tivoli.

Le général avait eu tout d'abord l'intention d'y camper; mais il changea d'avis, et fit faire, auparavant, une complète exploration des lieux. Il ne mit pas de troupes à Tivoli, parce que ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'il voulait entrer dans les villes.

Au milieu des ruines de la villa Adriana, qui forment une forteresse, la brigade entière planta son camp, hommes et chevaux; les chambres souterraines de cet immense édifice étant assez bien conservées pour qu'on s'y logeât.

Cette villa fut élevée par Adrien lui-même; elle est longue de deux milles, large d'un mille. Une petite

forêt d'orangers et de figuiers a poussé sur l'emplacement de l'ancien palais.

Le 6 mai, on partit à huit heures du matin, les bersaglieri en tête; pour joindre la grande route de Palestrina, on fut forcé de passer par la gorge de San-Veterino. On mit une heure à franchir ce défilé; à midi, on campa dans une autre vallée où l'on trouva de l'eau fraîche et de l'ombre. On n'apercevait pas une maison, mais on nageait dans la verdure.

A cinq heures et demie, l'on se remit en marche et l'on gravit la montagne. Les soldats avaient devant eux les bêtes de somme qui portaient les munitions de guerre.

Quant aux soldats eux-mêmes, chacun d'eux portait son pain; de la viande, on ne s'en inquiétait pas, on en trouvait à toutes les haltes; les seuls bersaglieri avaient des marmites.

Arrivée au sommet de la montagne, l'expédition trouva une ancienne voie romaine parfaitement conservée, laquelle conduisait à Palestrina, où l'on arriva à une heure du matin.

Ce fut une bénédiction que de rencontrer cette voie romaine, si bien conservée, que pas une bête de somme n'y fit un faux pas et que le vent n'en souleva point un grain de poussière.

Cependant de fréquentes haltes furent faites pour donner du repos au soldat. On avait besoin, vu la besogne qu'on lui réservait, qu'il n'arrivât point trop fatigué.

Le général envoya des patrouilles de tous côtés.

Une de ces patrouilles, forte de soixante hommes et commandée par le lieutenant Bronzelli, le même qui, dix ans plus tard, fut frappé à mort sur le champ de bataille de Treponti, obtint les plus heureux résultats; elle attaqua un village occupé par les Napolitains, les mit en fuite et leur fit quelques prisonniers.

Deux des nôtres, qui ne voulaient pas se rendre, furent tués et mis en morceaux.

Le 9, on eut avis qu'un corps considérable de Napolitains s'avançait vers Palestrina; et, en effet, vers deux heures de l'après-midi, du haut de la montagne Saint-Pierre, qui domine la ville et qui était occupée par notre seconde compagnie, on vit s'avancer en bon ordre, par les deux routes qui se réunissent à la porte del Sole, la colonne ennemie. C'étaient deux régiments de l'infanterie de la garde royale et une division de cavalerie.

Garibaldi envoya au-devant d'eux, en tirailleurs, deux compagnies de sa légion, une de la garde na-

tionale mobile et la quatrième compagnie de bersaglieri.

Celle-ci occupait l'aile gauche de la longue chaîne de montagnes qui vient mourir dans la vallée.

Manara, de la plate-forme de la porte, dominait à cheval cette scène magnifique et, par l'entremise d'un trompette, indiquait les mouvements qu'il fallait exécuter.

On eût cru être à une revue, tant les choses se passaient tranquillement, et tant les mouvements répondaient aux signaux de la trompette.

Lorsque nous fûmes près des Napolitains, un feu très-vif commença, et les autres corps de l'expédition, serrés en colonne, se présentèrent hors de la porte.

Le chef ennemi voulut alors étendre en tirailleurs ses premiers pelotons ; mais on voyait les soldats, effrayés, refuser de s'éloigner les uns des autres. Quant à nous, nous avancions toujours en continuant le feu. Alors notre extrême droite, commandée par le capitaine Rozat, tourna un mur qui l'empêchait d'avancer, et courut vivement s'éparpiller sur les flancs de l'ennemi.

Les Napolitains oscillèrent un instant; puis, rompant leurs rangs tout à coup, ils prirent la fuite sans presque décharger leurs fusils. Alors quelques

hommes du bataillon de Manara pénétrèrent jusqu'au milieu de leurs rangs et en sortirent ramenant cinq ou six prisonniers.

A l'aide droite, quoique marchant plus lentement, les choses procédèrent de la même façon; la première compagnie de bersaglieri laissa approcher les Napolitains à portée de pistolet et, avec une charge vive et inattendue, avec un vigoureux choc à la baïonnette, elle les mit facilement en fuite, les chassant successivement de trois maisons qu'ils occupaient et soutenant, avec le plus grand calme, une charge de cavalerie qui coûta la vie à bon nombre de cavaliers napolitains.

C'était le moment qu'attendait Garibaldi; il envoya un bataillon de renfort à Manara, en ordonnant de charger sur toute la ligne à la baïonnette.

Foudroyés sur leur flanc par les Lombards, repoussés de front par les légions et par les exilés, les royaux prirent la fuite rapidement et complétement, laissant trois pièces de canon sur le champ de bataille.

Le combat dura trois heures, et fut conduit à bonne fin sans grand'peine. Les ennemis opposèrent une si faible résistance, que nous en fûmes émerveillés.

Si nous avions eu de la cavalerie pour la lancer

à la poursuite des fuyards, leur perte eût été considérable.

Mais, quand Garibaldi vit l'ennemi se retirer si précipitamment et les nôtres le poursuivre en désordre, il craignit une embuscade et fit sonner la retraite.

Nous eûmes une douzaine de morts et vingt blessés, parmi lesquels le brave capitaine Ferrari, qui reçut un coup de baïonnette dans le pied.

La perte des Napolitains fut d'une centaine d'hommes.

Le résultat matériel, comme on le voit, était peu de chose, mais l'effet moral était grand.

Deux mille cinq cents soldats de Garibaldi avaient mis en complète déroute six mille Napolitains.

Environ vingt pauvres diables de prisonniers, presque tous de la réserve et, par conséquent, arrachés à leurs familles et forcés de combattre pour une cause qui n'était pas la leur, furent conduits devant Garibaldi. Tremblants et les mains jointes, ils lui demandèrent la vie. C'étaient de beaux hommes, bien vêtus, mais détestablement armés de pesants fusils à pierre, avec des sacs pleins d'images de saints et de madones, de reliques et d'amulettes.

Ils en avaient au cou, ils en avaient dans leurs poches, ils en avaient partout. Ils dirent que le roi

était à Albano avec deux régiments suisses, trois de cavalerie et quatre batteries; on attendait d'autres renforts de Naples.

Eux, sous les ordres du général Zucchi, avaient été envoyés pour prendre Palestrina et s'emparer de Garibaldi, qui leur inspirait une terreur qu'on ne saurait imaginer.

Nous campâmes la nuit hors de Palestrina.

Le jour suivant, nous nous avançâmes, pour occuper des avant-postes, deux milles plus loin; nos patrouilles s'aventurèrent jusque dans les lignes ennemies, qui avaient leurs piquets à quatre milles de distance.

Pour ne pas rester à ne rien faire, nous faisions manœuvrer nos soldats, qui, depuis Solaro, n'avaient pas une seule fois fait l'exercice. C'était un beau et encourageant spectacle pour notre cause républicaine que de voir ces hommes qui, à un quart de lieue de l'ennemi, apprenaient le maniement des armes dont ils allaient se servir contre lui, et qui, au son de la trompette et du tambour, étudiaient l'école de peloton et le feu des tirailleurs.

Nous revînmes le soir à la ville; mais ce fut pour livrer un nouvel assaut.

Le 7 mai, nous étions arrivés à minuit, sous des torrents de pluie. Le bataillon Manara avait reçu

pour logement un couvent d'augustins; mais les moines n'avaient pas voulu lui ouvrir; et, fatigués et ruisselants, les républicains frappèrent vainement à la porte, pendant une heure et par un vent glacial. Enfin, la patience des bersaglieri, si grande qu'elle fût, se lassa; on fit venir les sapeurs, et la porte du couvent fut enfoncée.

Quoique, ce soir-là, les soldats, horriblement las, fussent furieux d'un semblable accueil, quoique le général dît parfaitement et ne laissât point ignorer à ses hommes qu'il faisait aussi bien la guerre aux moines hostiles à la république qu'aux Napolitains, les exhortations de Manara et de ses officiers parvinrent à calmer nos soldats et à empêcher tous les désordres auxquels on pouvait s'attendre en pareille occasion. On se coucha tranquillement sur le pavé des corridors, et l'on chercha, dans un court repos, la force de supporter de nouvelles fatigues.

Par bonheur, la fatigue que nous donnèrent les Napolitains ne fut pas grande.

Or, le soir de la bataille, les bersaglieri regagnèrent leur couvent et le trouvèrent de nouveau fermé. Il fallut de nouveau recourir, pour entrer, à la hache des sapeurs.

Les frères s'étaient enfuis, cette fois. Ils n'avaient pas pu croire que des républicains fussent si peu

rancuniers, et ils craignaient que la douceur dont nous avions fait montre ne fût un piége et ne cachât quelque sinistre retour.

Aussi, en fuyant, les frères avaient-ils emporté avec eux les clefs de leurs cellules. Pour avoir les couvertures et les objets nécessaires à un campement, si modeste qu'il fût, on dut enfoncer quelques portes. Par bonheur, les sapeurs n'étaient pas loin. Ces portes enfoncées, l'exemple fut contagieux; au lieu de se contenter, comme la première fois, du pavé des corridors, les soldats voulurent avoir, ceux-ci des matelas, ceux-là des couchettes; les chefs, lassés de faire de la morale, suivirent le mauvais exemple et prirent les cellules. En moins d'une demi-heure, le couvent fut sens dessus dessous; à peine eut-on le temps de poser des sentinelles à l'église, à la cave et à la bibliothèque.

Au reste, il n'y avait rien à prendre; les frères n'avaient laissé que les gros meubles, dont aucun ne pouvait se mettre dans un sac; mais bon nombre de paysans, qui avaient excité nos soldats à ce bouleversement, profitaient du désordre, et, comme les fourmis, se mettaient à trois ou quatre, afin d'emporter les morceaux trop gros pour un seul.

Beaucoup des nôtres, peu religieux, couraient par tout le couvent, heureux, une fois pour toutes,

d'avoir affaire à des moines. L'un sortait d'une cellule avec un large chapeau de dominicain sur la tête, l'autre se promenait gravement dans les corridors avec une longue robe blanche sur son uniforme. Tous parurent à l'appel avec un énorme cierge allumé à la main, et, pendant toute la nuit du 9 au 10, en l'honneur de notre victoire sur les Napolitains, le couvent fut splendidement illuminé.

La correspondance des pauvres frères ne fut pas plus respectée que le reste, et plus d'une lettre fut apportée en triomphe et lue à haute voix par les soldats, qui eût fait rougir jusqu'aux oreilles les chastes fondateurs de l'ordre [1].

Le 10, nous nous arrêtâmes à Palestrina, et nous campâmes dans les prés. Les Napolitains paraissaient avoir perdu le goût de nous attaquer, et couronnaient les collines d'Albano et de Frascati, se rapprochant peu à peu de Rome.

Garibaldi, qui craignait un assaut combiné des Napolitains et des Français, se mit le même soir en marche pour revenir sur Rome; nous passâmes en silence, et dans un ordre parfait, à deux milles du camp ennemi, par des sentiers presque impraticables.

1. Comme Medici n'assistait pas à l'expédition de Palestrina, la plupart de ces détails sont empruntés à Émile Dandolo.

cables, sans qu'aucun accident troublât la tranquillité d'une marche magnifique.

Enfin, dans la matinée du 12, nous arrivâmes à Rome, ayant fait pendant la nuit, vingt-huit milles sans nous arrêter un instant; nous avions le plus grand besoin de repos; beaucoup d'entre nous, croyant partir pour une campagne de quelques heures seulement, n'avaient pris, pour être plus légers, ni marmite, ni sac, ni linge.

Mais, la nuit venue, au lieu de nous reposer, nous fûmes forcés de reprendre nos fusils; une alarme fut donnée à la ville : le bruit courut que les Français attaquaient le Monte-Mario; nous sortîmes précipitamment par la porte Angelica, nous échangeâmes quelques coups de fusil avec les Français, et nous dormîmes au bord d'un fossé, la main sur nos armes.

G. Medici.

XVI

COMBAT DE VELLETRI

A partir de ce moment, les notes laissées pour nous par Garibaldi, au moment où il partait pour la Sicile, nous permettent de lui rendre la parole et de lui remettre la plume à la main.

*
* *

Le 12 mai, l'Assemblée constituante romaine, à la nouvelle de l'héroïque défense de Bologne, rendait ce décret :

« Rome, 12 mai 1849.

» *L'Assemblée constituante, au nom de Dieu et du peuple*,

» Décrète :

» ARTICLE UNIQUE.

» L'héroïque peuple de Bologne est déclaré avoir bien mérité de la patrie, de la République, et être le digne émule de son frère, le peuple romain. »

Le même jour où tombait Bologne, l'ambassadeur extraordinaire de la république française, Ferdinand de Lesseps, entrait à Rome avec Michel Accursi, envoyé de la république romaine à Paris.

Grâce aux bons offices de l'ambassadeur français, l'armistice dont il était question depuis quinze jours, et contre lequel je m'étais si fort élevé dans la journée du 1er mai, était conclu.

Le gouvernement romain résolut de profiter de cette trêve pour se débarrasser de l'armée napolitaine; sans qu'elle fût positivement à craindre, il est toujours gênant d'avoir vingt mille hommes et trente-six pièces de canon sur ses épaules.

Je me trompe, elle n'en avait plus que trente-trois, puisque nous en avions ramené trois de Palestrina.

A cette occasion, le gouvernement jugea à propos de faire deux généraux de division, l'un, d'un colonel, l'autre, d'un général de brigade; le premier fut Roselli, le second, moi.

Il nomma Roselli général de l'expédition.

Quelques amis me poussaient à ne pas accepter cette position secondaire sous un homme qui, la veille encore, était mon inférieur.

Mais j'avoue que j'ai toujours été inaccessible à ces questions d'amour-propre; qu'on m'eût donné,

fût-ce comme simple soldat, l'occasion de tirer l'épée contre l'ennemi de mon pays, j'eusse servi comme bersagliere. J'acceptai donc, avec reconnaissance, de servir comme général de division.

Le 16 mai, au soir, toute l'armée de la République, c'est-à-dire dix mille hommes et douze pièces de canon, sortit des murs de Rome par la porte San-Giovanni.

Parmi ces dix mille hommes, il y en avait mille de cavalerie.

En route, on s'aperçut que le corps de Manara, qui avait été désigné pour faire partie de l'expédition, manquait.

On envoya un officier d'état-major pour s'informer d'où venait que Manara, d'habitude le premier lorsqu'il s'agissait de marcher à l'ennemi, était cette fois le dernier.

On n'avait oublié qu'une chose : c'était de le prévenir. On le trouva furieux; il croyait avoir été seul écarté de l'expédition.

Nous passâmes le Teverone sur la route de Tivoli; là, nous appuyâmes à droite et arrivâmes, vers les onze heures du matin, à Zagarola, après une marche des plus fatigantes pour nos hommes. Quoique nous n'eussions pas fait beaucoup de chemin, nous avions marché seize heures. Cela tenait à la profondeur

de la colonne. Nous avions une poussière intolérable. En outre, à certains endroits, la route était si étroite, que nous dûmes passer un à un.

En arrivant à Zagarola, nous ne trouvâmes ni pain ni viande ; la division napolitaine avait mis bon ordre à la chose ; elle avait tout mangé et, à peu près, tout bu.

L'état-major avait oublié de prévoir le cas.

Par bonheur, j'avais pris avec moi quelques têtes de bétail ; mes hommes en prirent d'autres au lasso ; on tua, on écartela, on fit rôtir et l'on mangea.

Il est vrai que, lorsque je me plaignis de ce manque de prévoyance qui avait failli faire mourir de faim l'expédition, il me fut répondu qu'on eût craint, en réunissant des vivres, de donner l'éveil à l'ennemi.

Très-bien !

Nous restâmes à peu près trente heures dans cette bourgade, d'où nous partîmes sans pain, comme nous y étions arrivés.

Le 18 mai, l'ordre de départ fut donné à une heure de l'après-midi ; mais on ne se mit réellement en marche qu'à six heures du soir. Ces sortes de haltes sont plus fatigantes que des marches forcées.

Enfin, à six heures, je pus me remettre à la tête de la brigade d'avant-garde, et je partis pour Val-

montone. Les autres brigades me suivaient. J'avais ordonné le plus grand silence dans les rangs, la plus grande surveillance en tête et sur les flancs. J'avais reçu l'avis que l'armée napolitaine était campée à Velletri avec dix-neuf à vingt mille hommes, dont deux régiments suisses et trente pièces de canon.

On disait que le roi de Naples en personne se trouvait dans la ville.

En effet, les royaux occupaient Velletri, Albano et Frascati; leurs avant-postes venaient jusqu'à Fratocchi. Ils avaient leur aile gauche protégée par la mer, leur aile droite appuyée aux Apennins; après que j'eus abandonné Palestrina, ils l'avaient occupée, et dominaient ainsi la vallée où se trouvait le seul chemin praticable à une armée venant de Rome pour les attaquer. Ils pouvaient donc nous opposer une résistance sérieuse; puis ils avaient sur nous l'avantage de la position, l'avantage du nombre, l'avantage des canons et celui de la cavalerie.

Mais l'heureux résultat de la première entreprise était une promesse du sort pour la seconde. Les troupes du roi de Naples, d'ailleurs, étaient complétement démoralisées, et, on le sait, en guerre, le moral est tout.

Pour contraindre l'ennemi à la retraite ou à une bataille, on avait pensé qu'il fallait s'emparer rapidement de la vallée, occuper une position de flanc qui menaçât les communications de l'armée napolitaine avec Naples; Monte-Fortino avait été choisi pour devenir ce point stratégique. Maîtres en effet de ce point, nous pouvions nous jeter sur Citerna et fermer aux royaux le chemin de leur frontière, nous emparer de Velletri, si, par hasard, ils l'abandonnaient pour nous tourner, ou, enfin, nous lancer avec toutes nos forces sur le corps le plus faible de l'ennemi, si l'ennemi commettait la faute de se diviser.

A la brune, nous atteignîmes un passage très-étroit qui débouche près de Valmontone; nous en eûmes pour deux heures. Le régiment Manara, aidé d'un escadron de dragons et de deux pièces de canon, fut chargé d'appuyer l'avant-garde.

Nous arrivâmes à dix heures; les ténèbres étaient épaisses, le lieu du campement mauvais; on fut obligé d'envoyer chercher de l'eau à un mille.

Le 18, nous continuâmes notre marche avec la même rapidité; de même que la veille, nous avions trouvé Palestrina et Valmontone abandonnées par l'ennemi, nous trouvâmes libre Monte-Fortino, qu'il était si facile de nous disputer.

Toute l'armée bourbonienne était en pleine retraite sur Velletri.

Le matin du 19, je quittai la position de Monte-Fortino pour marcher sur Velletri avec la légion italienne, le 3e bataillon du 3e régiment d'infanterie romaine, et quelques cavaliers commandés par le brave Marina; en tout, quinze cents hommes, à peu près.

J'avais à mes côtés Ugo Bassi, qui, toujours désarmé, mais cavalier excellent, me servant d'officier d'ordonnance, me répétait sans cesse au milieu du feu :

— Général! par grâce, envoyez-moi où il y a du danger, au lieu d'y envoyer quelqu'un plus utile que moi.

Arrivé en vue de Velletri, j'envoyai un détachement avec ordre de s'avancer jusque sous les murs de la ville, afin qu'il reconnût les lieux, et, attirant l'ennemi, lui fît, s'il était possible, prendre l'offensive.

Je n'espérais certes pas, avec mes quinze cents hommes, battre les vingt mille hommes du roi de Naples; mais j'espérais, le combat engagé, les attirer à moi, et donner alors, en les occupant, au gros de notre armée le temps d'arriver et de prendre part à la bataille.

Sur les hauteurs qui flanquent le chemin conduisant à Velletri, je plaçai la moitié de ma légion, deux ou trois cents hommes au centre, la moitié du bataillon à droite, et la poignée de cavaliers, commandés par Marina, sur la route même.

Je gardai le reste de mes hommes en seconde ligne comme réserve.

L'ennemi, voyant notre petit nombre, ne tarda point à nous attaquer; le premier, un régiment de chasseurs à pied sortit des murs, et, s'éparpillant, commença un feu de tirailleurs contre nos avant-postes.

Nos avant-postes, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, battirent en retraite.

Les chasseurs napolitains furent alors suivis de quelques bataillons de ligne et d'un corps nombreux de cavalerie.

Leur choc fut violent, mais ne dura pas. Arrivés à demi-portée de fusil de nos hommes, le feu parfaitement calme et bien dirigé de ceux-ci les arrêta court.

Depuis une demi-heure déjà le feu était engagé.

A ce moment, l'ennemi lança sur la route deux escadrons de chasseurs à cheval; une charge désespérée de ceux-ci devait décider de la victoire.

Je me mis alors à la tête de mes cinquante ou soixante cavaliers, et nous chargeâmes cinq cents hommes.

Les Napolitains, emportés par leur élan, nous passèrent sur le corps. Je fus renversé, jeté à dix pas de mon cheval ; je me relevai et restai au milieu de la mêlée, frappant de mon mieux pour ne pas être frappé.

Mon cheval avait fait comme moi : il s'était relevé. Je m'élançai sur son dos, et me fis reconnaître de nos hommes, qui pouvaient me croire mort, en mettant mon chapeau au bout de mon sabre et en l'agitant. D'ailleurs, j'étais bien reconnaissable, étant le seul vêtu d'un puncho blanc à doublure rouge.

De grands cris accueillirent ma résurrection.

Dans sa fougue, la charge de cavaliers napolitains avait pénétré jusqu'à notre réserve, tandis que les bataillons de ligne, serrés en colonne, les suivaient. Cette ardeur même les perdit; car, n'ayant plus leurs flancs protégés par le régiment de chasseurs à pied, trouvant les nôtres embusqués sur toutes les collines de droite et de gauche, notre réserve en tête, ils se présentèrent comme une cible aux coups de nos soldats.

Je fis en ce moment demander du renfort au gé-

néral en chef, lui disant que je croyais la bataille bien engagée.

On me répondit qu'on ne pouvait pas m'en envoyer, les soldats n'ayant pas mangé la soupe.

Je résolus alors de faire ce que je pourrais avec mes propres forces, par malheur toujours insuffisantes dans les circonstances décisives.

Je fis sonner la charge sur toute la ligne; nous étions quinze cents contre cinq mille.

Au même instant, nos deux pièces de canon furent mises en batterie et tonnèrent; le feu des tirailleurs redoubla, et mes quarante ou cinquante lanciers, conduits par Marina, s'élancèrent sur trois ou quatre mille hommes d'infanterie.

Cependant Manara, qui était à deux milles de nous, à peu près, entendait notre feu et faisait demander au général en chef la permission de marcher au canon.

Au bout d'une heure, on la lui accorda.

Ces braves jeunes gens arrivèrent au pas de course par la grande route, sous le feu de l'artillerie ennemie. Quand ils atteignirent notre arrière-garde, celle-ci s'ouvrit pour les laisser passer. Ils défilèrent au son des trompettes et au milieu d'un enthousiasme admirable. A la vue de ces jeunes gens, petits, bruns, vigoureux; à la vue de leurs noirs

panaches flottant au vent, le cri de *Vivent les bersaglieri !* s'élança de toutes les bouches. Ils répondirent par le cri de *Vive Garibaldi !* et entrèrent en ligne.

Dans ce moment, l'ennemi était repoussé de position en position, et se retirait sous les canons de la place, dont la plus grande partie, placés à droite de la porte, étaient appuyés à un couvent ; deux des pièces enfilaient la grande route, les autres tiraient sur le flanc gauche de notre colonne, où les tirailleurs étaient éparpillés ; mais, vu la nature du terrain, qui offrait à mes hommes de nombreux bosselements derrière lesquels ils pouvaient se cacher, elles ne leur faisaient pas grand mal.

A peine arrivé sur le champ de bataille, Manara me chercha des yeux. Il m'eut bientôt reconnu à mon puncho blanc ; il mit son cheval au galop pour arriver à moi ; mais, en chemin, il fut arrêté par un incident que je rapporte ici, parce qu'il peint admirablement l'esprit de nos hommes.

En passant devant la musique, qui jouait un air gai, une vingtaine de ses hommes n'avaient pu résister à l'influence de cet air, et, sous les balles et la mitraille des Napolitains, ils s'étaient mis à danser.

Au moment où Manara lui-même, sous une grêle

de balles, les regardait en riant, un boulet de canon emportait deux danseurs.

A cet accident, il se fit une légère pause.

Mais Manara s'écria :

— Eh bien, la musique?

La musique reprit, et la danse recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant.

De mon côté, voyant arriver les bersaglieri, j'avais envoyé Ugo Bassi pour dire à Manara de venir me parler.

Son premier mot fut pour demander si je n'étais pas blessé.

—Je crois, répondit Ugo Bassi, que le général a reçu deux balles, l'une à la main et l'autre au pied; mais, comme il ne se plaint pas, probablement ses blessures ne sont pas dangereuses.

En effet, j'avais reçu deux égratignures, dont je ne m'occupai que le soir, quand je n'eus pas autre chose à faire.

Manara me raconta la scène à laquelle il venait d'assister.

— Est-ce qu'avec de pareils hommes, me demanda-t-il, nous ne pouvons pas essayer d'emporter Velletri d'assaut?

Je me mis à rire. Emporter, avec deux mille hommes et deux pièces de canon, une ville perchée,

comme un nid d'aigle, au haut d'une montagne et défendue par vingt mille hommes et trente pièces de canon!

Mais tel était l'esprit de cette brave jeunesse, qu'elle ne voyait rien d'impossible.

J'envoyai de nouveaux messagers au quartier général. Si j'avais eu cinq mille hommes seulement, j'eusse tenté l'affaire, tant étaient grands l'enthousiasme de mes hommes et le découragement des Napolitains.

A droite de la porte, on voyait à l'œil nu une espèce de brèche dans la muraille; cette brèche était bouchée par des fascines, mais quelques boulets de canon l'eussent rendue praticable; des colonnes d'attaque, sous la protection d'arbres nombreux, semés aux flancs de la colline, pouvaient arriver jusqu'à cette brèche; les sapeurs de tous les corps, abattant les obstacles, eussent fait le reste.

Deux attaques simulées eussent protégé l'attaque principale.

Au lieu de cela, il fallut se contenter de laisser nos bersaglieri s'amuser à tirailler avec les hommes des remparts, tandis que, du couvent des capucins, deux régiments suisses faisaient sur eux un effroyable feu d'artillerie.

Enfin, le général en chef se décida à venir à mon

secours avec toute l'armée; mais, lorsqu'il arriva, le moment favorable était passé. Comme je ne doutais pas que l'ennemi n'évacuât la ville pendant la nuit, ayant eu la nouvelle que le roi était déjà parti avec six mille hommes, je proposai d'envoyer un fort détachement du côté de la porte de Naples, et de peser sur le flanc de l'ennemi, au moment où il se retirerait en désordre; la crainte de nous affaiblir outre mesure empêcha ce plan d'être exécuté.

Vers minuit, voulant savoir à quoi m'en tenir, j'ordonnai à Manara d'envoyer un officier, avec quarante hommes dont il fût sûr, jusque sous les murailles de Velletri, jusque dans Velletri même, s'il était possible.

Manara transmit mon ordre au sous-lieutenant Émile Dandolo, qui prit quarante hommes, et qui s'avança, dans l'obscurité, du côté de la ville.

Deux paysans qu'il rencontra lui assurèrent que la ville avait été abandonnée.

Dandolo et ses hommes s'avancèrent alors jusqu'à la porte; aucune sentinelle ne la gardait.

Brisée par nos boulets, elle avait été barricadée. Les bersaglieri escaladèrent la barricade et se trouvèrent dans la ville.

Elle était bien réellement déserte. Dandolo fit quelques prisonniers qui s'étaient attardés, et, par eux et

par les gens de la ville qu'il réveilla, il sut tout ce que j'avais besoin de savoir, c'est-à-dire qu'à peine la nuit venue, les Napolitains avaient commencé à se mettre en retraite, mais si précipitamment et avec un tel désordre, qu'ils avaient laissé la plus grande partie de leurs blessés.

Au point du jour, je me mis à leur poursuite; mais il me fut impossible de les rejoindre. D'ailleurs, pendant que j'étais sur la grande route de Terracine, je reçus l'ordre de me réunir à la colonne, dont moitié retournait à Rome, tandis que l'autre moitié était destinée à délivrer Frosinone des volontaires de Zucchi qui l'infestaient.

Ce fut ainsi que l'ennemi nous échappa, qu'une journée qui pouvait être décisive enregistra un simple avantage.

Il y eut, dans cette journée, quatre choses que l'on ne sut pas faire :

On ne sut pas m'envoyer des renforts quand j'en demandais.

On ne sut pas donner l'assaut quand on m'eut rejoint.

On ne sut pas empêcher la retraite des Napolitains.

On ne sut pas inquiéter les fuyards.

XVII

3 JUIN

Je rentrai à Rome le 24 mai, au milieu d'une foule immense, qui me saluait avec des cris de folle joie.

Pendant ce temps, les Autrichiens menaçaient Ancône; déjà un premier corps de quatre mille hommes était parti de Rome, pour aller à la défense des légations et des Marches.

Il était question d'en envoyer un second; mais, avant de lui faire quitter Rome, le général Roselli crut de son devoir, et pour la sûreté de Rome, d'écrire au duc de Reggio la lettre suivante :

« Citoyen général,

» Mon intime conviction est que l'armée de la république romaine combattra un jour aux côtés de celle de la république française pour soutenir les droits les plus sacrés des peuples. Cette conviction m'entraîne à vous faire des propositions que vous accepterez, je l'espère. Il est à ma connais-

sance qu'un traité a été signé entre le gouvernement et le ministre plénipotentiaire de France, traité qui n'a pas reçu votre approbation.

» Je n'entre pas dans les mystères de la politique, mais je m'adresse à vous en qualité de général en chef de l'armée romaine. Les Autrichiens sont en marche; ils tentent de concentrer leurs forces à Foligno; de là, appuyant leur aile droite au territoire de la Toscane, ils ont dessein de s'avancer par la vallée du Tibre et d'opérer, par les Abruzzes, leur jonction avec les Napolitains. Je ne crois pas que vous puissiez voir avec indifférence un pareil plan se réaliser.

» Je crois devoir vous communiquer mes suppositions sur les mouvements des Autrichiens, surtout au moment où votre attitude indécise paralyse nos forces et peut assurer un succès à l'ennemi. Ces raisons me paraissent assez puissantes pour que je vous demande un armistice illimité et la notification des hostilités quinze jours avant leur reprise.

» Général, cet armistice, je le crois nécessaire pour sauver ma patrie, et je le demande au nom de l'honneur de l'armée et de la république française.

» Dans le cas où les Autrichiens présenteraient

leurs têtes de colonne à Civita-Castellana, c'est sur l'armée française que, devant l'histoire, retomberait cette responsabilité de nous avoir forcés de diviser nos forces, dans un moment où elles nous sont si précieuses, et d'avoir, ainsi faisant, assuré les progrès des ennemis de la France.

» J'ai l'honneur de vous demander, général, une prompte réponse, en vous priant de recevoir le salut de la fraternité.

» Roselli. »

Le général français répondit :

« Général,

» Les ordres de mon gouvernement sont positifs ; ils me prescrivent d'entrer à Rome le plus tôt possible. J'ai dénoncé à l'autorité romaine l'armistice verbal que, sur les instances de M. de Lesseps, j'ai consenti à accorder momentanément. J'ai fait prévenir, par écrit, nos avant-postes, que les deux armées étaient en droit de recommencer les hostilités.

» Seulement, pour donner à vos nationaux qui voudraient quitter Rome, et sur la demande de M. le chancelier de l'ambassade de France, la possibilité

de le faire avec facilité, je diffère l'attaque de la place jusqu'au lundi matin au moins.

» Recevez, général, l'assurance de ma haute considération.

» *Le général en chef du corps d'armée de la Méditerranée,*

» OUDINOT, duc DE REGGIO. »

Selon cette assurance, l'attaque ne devait commencer que le 4 juin.

Il est vrai qu'un auteur français, Folard, a dit dans ses commentaires sur Polybe :

« Un général qui s'endort sur la foi d'un traité se réveille dupe. »

Le 3 juin, vers trois heures, je me réveillai au bruit du canon.

Je logeais via Carroze, n° 59, avec deux amis à moi : Orrigoni, dont j'ai déjà dit un mot, je crois, et Daverio, dont j'ai eu aussi l'occasion de parler, le même qui, à Velletri, commandait la compagnie des enfants.

Tous deux, à ce bruit inattendu, bondirent de leur lit en même temps que moi.

Daverio était très-souffrant d'un abcès; je lui ordonnai de rester à la maison.

Quant à Orrigoni, je n'avais aucune raison de l'empêcher de venir avec moi.

Je sautai à cheval, lui laissant la liberté de me rejoindre où et quand il voudrait, et je m'élançai au galop vers la porte Saint-Pancrace.

Je trouvai tout en feu. Voici ce qui était arrivé :

Nos avant-postes de la villa Pamphili consistaient en deux compagnies de bersaglieri bolonais et en deux cents hommes du 6e régiment.

Au moment où minuit sonnait et où, par conséquent, on entrait dans la journée du 3 juin, une colonne française se glissa, au milieu de l'obscurité, vers la villa Pamphili.

— Qui vive? cria la sentinelle, avertie par des bruits de pas.

— *Viva l'Italia!* répondit une voix.

La sentinelle crut avoir affaire à des compatriotes; elle se laissa approcher et fut désarmée.

La colonne s'élança dans la villa Pamphili.

Tout ce qu'elle rencontra fut frappé, tué ou fait prisonnier.

Quelques hommes sautèrent par les fenêtres dans le jardin, puis, une fois dans le jardin, du haut en bas des murs.

Les plus pressés se retirèrent derrière le couvent Saint-Pancrace, en criant : « Aux armes! »

Les autres coururent dans la direction des villas Valentini et Corsini.

Comme la villa Pamphili, elles furent enlevées par surprise, non cependant sans faire quelque résistance.

Les cris de ceux qui s'étaient réfugiés derrière Saint-Pancrace, les coups de fusil tirés par les défenseurs de la villa Corsini et de la villa Valentini avaient éveillé les canonniers.

Au moment où ils virent la villa Corsini et la villa Valentini occupées par les Français, ils dirigèrent leur feu sur ces deux maisons de campagne.

Le bruit du canon éveilla le tambour et les cloches.

Donnons une idée du champ de bataille où va se jouer le destin de cette terrible journée.

De la porte Saint-Pancrace part une route qui conduit directement au Vascello; cette route a deux cent cinquante pas de longueur, environ.

Puis le chemin se divise.

Le rameau principal descend à droite, longeant les jardins de la villa Corsini, environnés de murs, et va rejoindre la grande route de Civita-Vecchia.

Le rameau secondaire, cessant d'être un chemin public pour devenir une allée de jardin, conduit directement à la villa Corsini, distante de trois cents

mètres. Cette allée est flanquée, de chaque côté, par de hautes et épaisses haies de myrtes.

Un troisième rameau tourne à gauche, et, comme le premier, côtoie, du côté opposé, la haute muraille du jardin Corsini.

La villa Vascello est une grande et massive fabrique à trois étages, environnée de jardins et de murs. A cinquante pas d'elle se trouve une petite maison, de laquelle on peut faire feu contre les fenêtres de la villa Corsini.

Sur le chemin à gauche, à cent pas de l'endroit où il se sépare de la route, il y a deux petites maisons, l'une derrière le jardin même de la villa Corsini, l'autre à vingt pas plus avant.

La villa Corsini, placée sur une éminence, domine tous les environs; la position en est très-forte, attendu que, si on l'attaque tout simplement et sans faire quelques ouvrages d'approche, on est forcé de passer par la grille qui se trouve à l'extrémité du jardin et de subir, avant d'arriver à la villa, le feu concentré que l'ennemi, abrité par les haies, par les vases, par les parapets, par les statues et par la maison même, fait sur le point où les murs du jardin viennent se rejoindre à angle aigu, ne laissant entre eux d'autre ouverture que celle de la porte.

Ce terrain est partout très-accidenté et, au delà

de la villa Corsini, présente beaucoup de points favorables à l'ennemi, qui, couché dans ses plis ou abrité par des bouquets de bois, peut placer des réserves à l'abri du feu des assaillants, en supposant qu'il soit forcé de quitter la maison.

Quand j'arrivai à la porte Saint-Pancrace, la villa Pamphili, la villa Corsini et la villa Valentini étaient prises.

Le Vascello seul était resté en notre pouvoir.

Or, la villa Corsini prise, c'était pour nous une perte énorme; tant que nous étions maîtres de la villa Corsini, les Français ne pouvaient pas tirer leurs parallèles.

A tout prix, il fallait donc la reprendre; c'était pour Rome une question de vie et de mort.

Les feux se croisaient entre les canonniers des remparts, les hommes du Vascello et les Français de la villa Corsini et de la villa Valentini.

Mais ce n'était ni une fusillade, ni une canonnade qu'il fallait, c'était un assaut, un assaut terrible mais victorieux, qui nous rendît la villa Corsini.

Je m'élançai au milieu de la route, m'inquiétant peu si mon puncho blanc et mon chapeau à plumes allaient servir de cible aux tirailleurs français, et, de la voix et du geste, j'appelai tous les hommes disposés à me suivre.

Officiers et soldats semblèrent sortir de dessous terre.

En un instant, j'eus auprès de moi Nino Bixio, mon officier d'ordonnance; Daverio, que je croyais, d'après mon ordre, resté via Carroze; Marina, le commandant ordinaire de mes lanciers; enfin Sacchi et Marochetti, mes vieux compagnons de guerre de Montevideo. Ils rallièrent les débris des bersaglieri bolonais, se mirent à la tête de la légion italienne, et s'élancèrent les premiers, entraînant les autres après eux.

Rien ne put arrêter leur élan : la villa Corsini fut reprise; mais, avant d'y arriver, tant d'hommes étaient restés sur la route qu'il avait fallu parcourir, que ceux qui y étaient entrés ne purent résister aux nombreuses colonnes qui vinrent les assaillir.

Ils furent obligés de reculer.

Mais, pendant cette charge, d'autres étaient venus, d'autres se joignirent à eux; les chefs, furieux de leur échec, demandaient à marcher de nouveau. Marina, qui avait reçu une balle à travers le bras, levait ce bras ensanglanté, en criant : « En avant ! » Je livrai, pour seconder ces vaillants soldats, tout ce que je pus d'hommes du Vascello; la charge sonna, et la villa Corsini fut reprise.

Un quart d'heure après, elle était reperdue et nous coûtait un sang précieux.

Marina, comme je l'ai dit, était blessé au bras; Nino Bixio avait reçu une balle dans le flanc; Daverio était tué.

Au moment où j'exigeais de Marina qu'il allât se faire panser, où je faisais emporter Bixio, Manara, qui était accouru du campo Vaccino, malgré les ordres contradictoires qu'il avait reçus, était déjà près de moi.

— Fais sortir tes hommes, lui dis-je; tu vois bien qu'il faut que nous reprenions cette bicoque.

Sa première compagnie, commandée par le capitaine Ferrari, ancien aide de camp du général Durando, était déjà déployée en tirailleurs hors de la porte Saint-Pancrace. Ferrari était un brave qui avait fait avec nous la double campagne de Palestrina et de Velletri; à Palestrina, il avait été blessé d'un coup de baïonnette à la jambe, mais il était guéri.

Manara fit sonner le rappel à son trompette; Ferrari rallia ses hommes et vint prendre les ordres de son colonel.

Il fit mettre la baïonnette au bout du fusil, fit sonner la charge et s'élança en avant.

Au moment où il arriva à la grille, c'est-à-dire à

trois cents mètres du casino, une grêle de balles commença à pleuvoir sur lui et ses hommes.

n'en continua pas moins de s'avancer, tête baissée, sur la villa, qui grondait et jetait des flammes comme un volcan, lorsque son lieutenant Mangiagalli, le tirant par le bas de sa tunique, lui cria :

— Capitaine! mais, capitaine, vous ne voyez donc pas que nous ne sommes plus que nous deux?

Ferrari, pour la première fois, regarda en arrière : vingt-huit de ses hommes, sur quatre-vingts, étaient couchés autour de lui, tués ou blessés.

Les autres avaient battu en retraite.

Mangiagalli et lui en firent autant.

Manara était furieux que, sous mes yeux, le reste de sa compagnie eût abandonné ses deux officiers.

Il appela la seconde compagnie, commandée par le capitaine Henri Dandolo, noble et riche Milanais de race vénitienne, comme l'indique son nom ducal. Il y réunit les débris de la première, et cria :

— En avant, les Lombards! Il s'agit de se faire tuer ou de reprendre cette villa. Songez que Garibaldi vous regarde.

Ferrari fit signe qu'il avait un mot à dire.

— Allons, parle! fit Manara.

— Général, me dit Ferrari, ce que je vais vous

dire n'est pas dans l'espérance de diminuer le danger, mais dans celle de réussir. Je connais les localités, j'en sors, et vous avez vu que j'ai plus hésité à en sortir qu'à y entrer.

Je lui fis de la tête un signe d'assentiment.

— Eh bien, voici ce que je propose : au lieu de suivre l'allée et d'attaquer de front, nous nous glisserons, la compagnie Dandolo à gauche, la mienne à droite, derrière les haies de myrtes. Une pierre, jetée par moi à la compagnie Dandolo, lui apprendra que mes hommes sont prêts; une pierre, lancée de son côté, sera sa réponse; alors nos huit trompettes sonneront à la fois, et nous nous élancerons à l'assaut, du pied même de la terrasse.

— Faites comme vous voudrez, répondis-je, mais reprenez-moi cette bicoque.

Ferrari partit à la tête de sa compagnie, et Dandolo à la tête de la sienne.

Je les fis suivre par le capitaine Hoffstetter et par une cinquantaine d'étudiants, chargés d'occuper la maison de gauche dont j'ai déjà parlé, et qui fut plus tard connue sous le nom de la *maison brûlée*.

Au bout de dix minutes, j'entendis les trompettes et, presque aussitôt, la fusillade.

Voici ce qui se passait :

Les deux compagnies, protégées par les haies et par les vignes, avaient, en effet, pénétré, comme l'espérait Ferrari, sans être vues ni entendues, jusqu'à une quarantaine de pas de la terrasse.

Là, les signaux avaient été échangés, les trompettes avaient retenti, et mes braves bersaglieri s'étaient élancés à l'assaut.

Mais, de la terrasse, du grand salon du premier étage, de l'escalier circulaire qui y conduisait, de toutes les fenêtres enfin, un feu effroyable était sorti.

Dandolo avait été renversé, le corps traversé d'une balle ; le lieutenant Sylva était blessé près du capitaine Ferrari; le sous-lieutenant Mancini recevait, presque en même temps, deux balles, l'une à la cuisse, l'autre au bras.

Et cependant, conduits par leur capitaine Ferrari, Dandolo étant tué, les bersaglieri, par un suprême effort, continuaient de marcher en avant; ils avaient escaladé la terrasse et repoussé les Français jusqu'à l'escalier circulaire de la villa.

Là moururent leurs efforts; ils avaient les Français à la fois de front et sur les flancs; on tirait sur eux presque à bout portant, et chaque balle renversait son homme.

Je les voyais s'acharner et tomber inutilement;

je compris qu'ils se feraient tuer jusqu'au dernier sans résultat.

Je fis sonner la retraite.

J'avais deux mille hommes, les Français en avaient vingt mille; je prenais le casino Corsini avec une compagnie, ils le reprenaient avec un régiment.

C'est que, comme moi, les Français comprenaient parfaitement l'importance de la position.

Mes bersaglieri revinrent à moi; ils avaient laissé quarante morts dans le jardin de la villa; presque tous étaient blessés.

Il fallait attendre de nouvelles troupes.

J'envoyai Orrigoni et Ugo Bassi parcourir la ville, avec charge de m'envoyer tout ce qu'ils rencontreraient; je voulais, pour l'acquit de ma conscience, tenter un dernier, un suprême effort.

Je fis mettre les hommes à l'abri derrière le Vascello.

Au bout d'une heure, à peu près, m'arrivèrent, pêle-mêle, des compagnies de la ligne, des étudiants, des douaniers, le reste des bersaglieri lombards, et des fragments de différents corps.

Au milieu d'eux était Marina à cheval, avec une vingtaine de lanciers qu'il me ramenait.

Il était allé se faire panser et revenait prendre part à l'action.

Alors, je sortis du Vascello avec un petit groupe de dragons; à ma vue, les cris de « Vive l'Italie! Vive la république romaine! » éclatèrent, le canon tonna des murailles, et les boulets, passant au-dessus de notre tête, annoncèrent aux Français une nouvelle attaque; et, tous ensemble, sans ordre, pêle-mêle, Marina à la tête de ses lanciers, Manara à la tête de ses bersaglieri, moi à la tête de tous, nous nous élançâmes sur, je ne dirai pas l'imprenable, mais l'intenable villa.

Arrivés à la porte, tous ne purent entrer; le torrent s'écoula à droite et à gauche; ceux qui furent écartés ainsi se répandirent en tirailleurs aux deux flancs du casino; d'autres escaladèrent les murs et sautèrent dans le jardin de la villa; d'autres, enfin, poussèrent jusqu'à la villa Valentini, la prirent et y firent des prisonniers.

Là, je vis se passer sous mes yeux une chose incroyable : Marina, suivi de ses lanciers, faisait tête de colonne; l'intrépide cavalier dévora le terrain, franchit la terrasse et, arrivé au pied de l'escalier, mettant ses éperons dans le ventre de son cheval, il lui fit sauter les degrés au galop, si bien qu'un instant il apparut, sur le palier qui conduisait au grand salon, pareil à une statue équestre.

Cette apothéose ne dura qu'une minute; une fu-

sillade à bout portant renversa le cavalier; le cheval tomba sur lui, percé de neuf balles.

Manara venait par derrière, conduisant une charge à la baïonnette, à laquelle rien ne résista; un instant, la villa Corsini fut à nous.

L'instant fut court, mais sublime.

Les Français, réunissant toutes leurs réserves, donnèrent tous ensemble; avant même que j'eusse pu réparer le désordre inséparable de la victoire, le combat recommença plus acharné, plus sanglant, plus mortel : je vis repasser près de moi, repoussés par ces deux puissances irrésistibles de la guerre, le fer et le feu, ceux que j'avais vus passer un instant auparavant. On emportait les blessés, parmi eux le brave capitaine Rozat.

— J'ai mon compte, me dit-il en passant devant moi.

Il me montra sa poitrine ensanglantée.

J'ai vu de bien terribles combats, j'ai vu nos combats de Rio-Grande, j'ai vu la Boyada, j'ai vu le Salto San-Antonio, je n'ai rien vu de pareil à la boucherie de la villa Corsini.

Je sortis le dernier, mon puncho criblé de balles, mais sans une seule blessure.

Dix minutes après, nous étions rentrés dans le Vascello, dans la ligne de maisons qui nous appar-

tenaient, et le feu recommençait de toutes les fenêtres sur la villa Corsini.

Il n'y avait plus rien à faire.

Cependant, le soir, une centaine d'hommes, conduits par Émile Dandolo, le frère du mort, et par Goffredo Mameli, jeune poëte génois de la plus grande espérance, vinrent me demander de faire une dernière tentative.

— Faites, leur dis-je, pauvres enfants; c'est peut-être Dieu qui vous inspire.

Ils partirent et revinrent, après avoir perdu la moitié des leurs.

Émile Dandolo avait la cuisse traversée; Mameli était blessé à la jambe.

Nous avions fait des pertes terribles.

La légion italienne avait, morts ou blessés, cinq cents hommes hors de combat.

Les bersaglieri, qui n'avaient eu que six cents hommes engagés, eurent cent cinquante morts.

Toutes les autres pertes furent dans la même proportion. La perte entière de ma division de quatre mille hommes fut de mille, parmi lesquels cent officiers.

Le soir, Bertani, dans son rapport, me compta cent quatre-vingts officiers blessés, tant à la villa

Corsini qu'à la porte du Peuple ; les bersaglieri seuls eurent deux officiers tués et onze blessés.

Les officiers tués furent : le colonel Daverio, le colonel Marina, le colonel Pollini, le major Ramorino, l'adjudant-major Peralta, le lieutenant Bonnet, le lieutenant Cavalleri, Emmanuel, le sous-lieutenant Grani, le capitaine Dandolo, le lieutenant Scarani, le capitaine Davio, le lieutenant Sarete, le lieutenant Cazzaniga.

Il y eut, dans cette journée, des traits de courage et de dévouement admirables.

Dans la dernière charge, Ferrari et Mangiagalli, qui n'avaient pas pu entrer avec nous, se jetèrent, avec quelques hommes qui les suivirent, sur la villa Valentini.

Là, ils eurent à surmonter la résistance la plus acharnée : ils combattirent d'escalier en escalier, de chambre en chambre, non plus avec les fusils, — les fusils étaient devenus inutiles, — mais avec le sabre. Celui de Mangiagalli se brisa à la moitié de la lame; mais, avec le tronçon, il continua de frapper et frappa si bien, Ferrari frappant de son côté, qu'ils restèrent maîtres de la villa Valentini.

Le sergent-fourrier Monfrini, âgé de dix-huit ans, avait eu la main droite percée d'un coup de baïon-

nette; il alla se faire panser et, un instant après, revint prendre son rang.

— Que viens-tu faire ici? lui cria Manara. Blessé comme tu l'es, tu n'es bon à rien.

— Je vous demande pardon, mon colonel, répondit Monfrini, *je fais nombre.*

Ce brave jeune homme fut tué.

Le lieutenant Bronzelli, sachant que son soldat d'ordonnance, auquel il portait une grande affection, était tombé mort à la villa Corsini, prit quatre hommes résolus, rentra la nuit dans la villa et enleva le cadavre de son ami, qu'il enterra religieusement.

Un soldat milanais, d'Alla Longa, vit tomber le caporal Fiorani, blessé à mort; c'était au moment où nous étions repoussés. Il ne voulait pas laisser son corps aux mains des Français. Il le chargea mourant sur ses épaules. Au bout de vingt pas, une balle l'atteignit lui-même, et il tomba mort près du mourant.

La douleur du lieutenant Émile Dandolo attrista toute l'armée. J'ai dit qu'il était, avec Mameli, venu me demander de faire une dernière charge, et que je leur avais accordé leur demande.

Dandolo pénétra dans la villa Corsini, mais il ne s'occupa que d'une chose, de son frère; il le croyait blessé seulement ou prisonnier. Au milieu du feu,

il cria à ses compagnons : « Voyez-vous mon frère? » et, ne s'inquiétant pas de lui-même, il s'approchait des blessés et des morts, interrogeant les blessés, examinant les morts.

Sur ces entrefaites, il reçut une balle à travers la cuisse et tomba.

Ses compagnons l'emportèrent.

Conduit à l'ambulance, il y fut pansé; une fois pansé, il prit un bâton pour se soutenir et, tout en boitant, se remit à la recherche de son frère. Il entra dans la maison où était Ferrari; là aussi était le cadavre d'Henri Dandolo. Ferrari, se sentant trop faible pour assister aux éclats d'une douleur comme celle qu'il pressentait, jeta un manteau sur le mort.

Émile entra, interrogea, insista; tous répondirent qu'Henri Dandolo avait été blessé; que, selon toute probabilité, il était prisonnier; mais nul ne voulut dire qu'il était mort.

Enfin, comme il fallait que, tôt ou tard, Émile Dandolo sût la fatale nouvelle, on décida, à force d'instances, Manara à la lui annoncer. Au moment où le jeune lieutenant passait devant une des petites cassines prises par les Français, Manara lui fit signe d'entrer.

Tous ceux qui étaient dans la chambre s'éloignèrent.

— Ne cherche pas ton frère plus longtemps, mon pauvre ami, lui dit Manara en lui prenant la main; c'est moi qui désormais serai ton frère.

Émile tomba immédiatement à terre, foudroyé plus encore par la terrible nouvelle qu'affaibli par le sang perdu et par la douleur de sa blessure.

Deux jeunes filles se trouvèrent tout à coup en face de leur père, que l'on rapportait mort; l'une d'elles tomba évanouie sur le cadavre et se releva folle.

Une mère, voyant son fils expirer, ne put verser une larme; seulement, trois jours après, elle était morte.

Tout au contraire, un père, dont je cacherai le nom pour ne pas le dénoncer à la haine des prêtres, ayant son premier fils frappé et près de mourir, m'amena le second, âgé de treize ans, en me disant :

— Apprends-lui à venger son frère.

Son aïeul, le vieil Horace, n'eût pas fait mieux.

XVIII

LE SIÉGE

Craignant un assaut pour le lendemain, je chargeai Giaccomo Medici de la défense de toute notre ligne avancée, qui se composait maintenant du Vascello et de trois ou quatre baraques reprises par nous sur les Français.

Puis je passai la nuit à organiser nos moyens de défense.

Il ne s'agissait plus de sauver Rome. Du moment où une armée de quarante mille hommes, traînant trente-six pièces de canon de siége, peut faire ses travaux d'approche, la prise d'une ville n'est plus qu'une question de temps.

Il faut un jour ou l'autre qu'elle tombe ; le seul espoir qui lui reste est de tomber glorieusement.

J'établis, le même soir, mon quartier général dans le casino Savorelli, qui, s'élevant par-dessus les remparts, domine la porte Saint-Pancrace et

permet de voir tout ce qui se passe dans le Vascello, dans la villa Corsini et dans la villa Valentini.

Il est vrai que j'étais à une demi-portée de carabine des tirailleurs français. Mais qui ne risque rien n'a rien.

Je chargeai un brave carettiere de me trouver des travailleurs et de s'occuper de toutes les petites douceurs dont mes hommes pouvaient avoir besoin pendant la fatigue, verre de vin et goutte d'eau-de-vie. C'était un brave patriote qui, plus tard, paya cher son patriotisme; il s'appelait Ciceravacchio de son surnom, et de son nom Angelo Brunetto.

Jamais il ne voulut recevoir un sou, ni pour ses travaux ni pour ses fournitures.

Il y a des hommes en ce monde dans l'âme desquels Dieu souffle une dose plus grande de perfectibilité. Dans les jours tranquilles, ils travaillent au soulagement ou à l'instruction de l'humanité, et ils s'efforcent à rendre facile la marche du progrès; alors ils s'appellent Gutenberg, Vincent de Paul, Galilée, Vico, Rousseau, Volta, Filangieri, Franklin.

En temps de calamité, on les voit tout à coup surgir, guider les masses et s'exposer avec fermeté au choc des fortunes contraires. Alors la reconnaissance du monde les désigne sous les noms d'Ar-

noldo de Mescia, de Savonarole, de Cola di Riezzo, de Masaniello, de Joseph de Lesi et de Ciceravacchio.

Ces hommes-là naissent toujours pauvres dans la classe populaire, de cette classe qui, dans les époques désastreuses, est toujours la privilégiée de la souffrance; mais, en gémissant, elle médite; en rêvant, elle espère; en souffrant, elle travaille.

Angelo Brunetto, je l'ai dit, était un de ces êtres; rien ne lui a manqué pour la consécration de la mission reçue, pas même le martyre.

Pendant tout le siége de Rome, il fut le drapeau vivant du peuple. Applaudi, recherché, accueilli par ses compagnons comme une autorité, il était le véritable *primus inter pares;* mais, malgré ses triomphes, il n'en resta pas moins modeste, vivant comme il avait toujours vécu; franc, loyal, honnête, il devait son aisance à son travail, l'affection de ses concitoyens à son affable probité, et l'estime du pape lui-même, auquel il rendit de grands services au jour des émeutes, à sa charité pour les puissants, une des vertus les plus rares chez les faibles, quand ils sont appelés à prendre la place des forts.

Il était né à Rome en 1802, dans le quartier de Rijutta. Comme il était gros, gras et rubicond dans

son enfance, sa mère lui donna le sobriquet de *Ciceravacchio*, ce qui, dans le patois du peuple romain, veut dire florissant, plein de santé.

En grandissant, cette vigueur promise par l'enfant se développa chez l'homme. C'était le titre que Brunetto reproduisait le plus fréquemment. Il avait, lorsque je le connus en 1849, toute une barbe blonde qui commençait à grisonner, des cheveux longs et bouclés, le cou gros et court, la poitrine large, la taille haute, le port assuré. Jamais un malheureux, entrant chez lui la main étendue, n'en sortit la main vide; mais aussi, jamais ne vit-on son nom sur ces listes de souscription bien plus destinées à glorifier les souscripteurs qu'à soulager les malheureux.

Dans les inondations du Tibre, toujours si fréquentes à Rome, le premier toujours il se faisait batelier pour porter des vivres et des paroles de consolation à ses compatriotes emprisonnés par les flots. Le brave homme m'adorait. Quand j'avais besoin de travailleurs pour les officiers du génie, je n'avais qu'à lui faire un signe : il arrivait avec deux cents, trois cents, quatre cents hommes; je lui donnais, sur le ministère, des bons dont il ne toucha point un seul. A mon départ de Rome, il me suivit avec ses deux enfants, prit, avec Ugo

Bassi, terre à la Messola, puis s'achemina avec ses deux fils dans une direction opposée à la mienne.

A sa date, je raconterai son double martyre comme père et comme citoyen.

J'ai nommé deux ou trois fois notre chapelain Ugo Bassi. Consacrons aussi quelques pages à celui-là. Elles sont à leur place le soir et la nuit d'une bataille qui avait donné une si rude besogne à sa douce piété.

Pour nos blessés, Ugo Bassi, jeune, beau, éloquent, était véritablement l'ange de la mort.

Il avait tout à la fois la naïveté d'un enfant, la foi d'un martyr, la science d'un érudit, le courage calme d'un héros.

Il était né à Cento, d'un père Bolonais, mais, comme André Chénier, d'une mère Grecque. Son prénom était Joseph; mais, en se faisant barnabite, il s'était imposé celui de Ugo, en souvenir, sans doute, de notre poëte patriote Ugo Foscolo.

Il était donc de race latine et hellénique à la fois, les deux races les plus belles et les plus intelligentes du monde. Il avait les cheveux bruns et roulés en anneaux naturels, les yeux brillants comme le soleil, tantôt calmes, tantôt fulgurants, la bouche souriante, le cou blanc et long, les membres agiles et robustes, le cœur de feu pour la gloire et le dan-

ger, les instincts doux et honnêtes, l'esprit élevé, chaud, rapide, fait à la fois pour les pieuses contemplations de l'anachorète et les ardeurs irrésistibles de l'apostolat.

Ses études furent, non point un labeur, mais une conquête. Il enleva au pas de course la littérature, la science des arts, et, comme le miroir de toute science, il savait par cœur le poëme entier de Dante. Six mois lui suffirent pour apprendre le grec; quant au latin, il le parlait comme sa langue maternelle et faisait des vers dans le genre de ceux d'Horace; il écrivait au courant de la plume l'anglais et le français, et, quand les événements le conduisaient au milieu de nos combats, il portait constamment sur lui Shakspeare et Byron. Le tragique anglais et le poëte qui mourut à Missolonghi écoutaient les patriotiques pulsations de son cœur.

Il était, en outre, peintre et musicien.

De même que j'avais cru au pape Pie IX, Ugo Bassi y crut de son côté.

Pie IX succédait à Grégoire XVI, Pie IX donnait l'amnistie, Pie IX promettait des réformes, Pie IX était porté au ciel par tous les Italiens, admiré par les étrangers, imité par les autres princes de l'Italie.

Le 23 mars 1848, la croisade partit de Rome; les

augures paraissaient annoncer tous l'unification de l'Italie.

Sa route fut un triomphe perpétuel. Des champs les plus lointains accourait la dure race latine. Elle venait chercher et reportait l'heureuse nouvelle que l'Italie était arrivée au jour de la résurrection, et que son peuple, au front à la fois mouillé de sueur et de sang, allait enfin être libre.

Ugo Bassi était à Ancone, où il prêchait le carême. La première légion de volontaires y arriva; Ugo la harangua sur la place, et, prenant argument du malheureux état dans lequel il voyait leurs armes et leurs vêtements, il idéalisa de sa puissante parole leur misère, dont nos ennemis faisaient une raillerie.

Deux jours après, il se joignait à la croisade, et partait avec elle, comme deuxième chapelain des volontaires romains.

Bassi, comme Gavazzi, son ami, était la providence de l'armée. Non-seulement son éloquence poussait les Italiens à l'amour de l'Italie et au dévouement pour elle, mais encore elle tirait des coffres les plus rebelles de nombreuses et riches offrandes. A Bologne, il fit des miracles : les riches donnaient de l'argent par milliers; les femmes, leurs bijoux, leurs boucles d'oreilles, leurs bagues.

Une jeune fille, n'ayant rien à lui donner, coupa sa magnifique chevelure et la lui offrit.

Il avait assisté à tous nos combats et à tous nos dévouements, à Cornuda, à Trévise, à Venise.

Sœur de charité, apôtre, soldat intrépide, ce fut surtout au combat de Trévise, où mourut son ami et son compatriote, le général Guidotti, qu'il montra toutes les vertus de son cœur. Une balle lui mutila la main, le bras gauche, et lui ouvrit une large blessure dans la poitrine. Encore pâle et souffrant de cette cruelle blessure, on le vit, au combat de Mestre, un drapeau à la main, montant le premier et sans armes à l'assaut du palais Bianchini.

Bassi accompagna la légion italienne dans toutes ses pérégrinations. Sa parole puissante fascinait les masses, et, si Dieu avait marqué un terme aux malheurs de l'Italie, la voix de Bassi, comme celle de saint Bernard, eût entraîné les populations sur les champs de bataille. Si l'Italie jamais vient à l'union, que Dieu lui rende la parole d'un Ugo Bassi! Quand Rome fut tombée, quand il ne me resta plus que l'exil, la faim, la misère, Ugo n'hésita point un instant à m'accompagner. Je le reçus dans ma barque à Cesenatia, et il partagea avec moi le dernier sourire du destin, son sourire d'adieu!

Dans cette barque, que je guidai moi-même,

étaient Anita, Ugo Bassi, Ciceravecchio et ses deux fils. Tous sont morts, et de quelle façon! O morts sacrés, je raconterai votre martyre!

Le nom d'Ugo Bassi sera le mot d'ordre des Italiens au jour de la délivrance.

Mais je me suis laissé entraîner bien loin de mon but.

Revenons au siége de Rome.

Dans la nuit du 4 juin, tandis que nos adversaires simulaient une attaque sur la porte Saint-Pancrace, la tranchée fut ouverte à trois cents mètres de la place, et deux batteries de siége furent dressées, l'une à cent mètres en arrière de la parallèle, pour éteindre le feu du bastion n° 6, l'autre à la droite de la parallèle, pour faire face à la batterie romaine de Vestaccio et de Saint-Alexis. La parallèle s'appuyait à droite à des hauteurs inattaquables, à gauche à la villa Pamphili.

Dès le point du jour, j'avais fait appeler Manara, et je l'avais prié de résigner son titre de colonel des bersaglieri, pour accepter le grade de mon chef d'état-major. C'était lui demander un grand sacrifice, je le savais; mais Manara était plus apte que qui que ce fût à cette fonction. Il était d'une valeur exemplaire, d'une rare tranquillité d'âme au milieu du danger, d'un coup d'œil sûr dans le combat; il avait fait de

ses bersaglieri les troupes les mieux disciplinées de l'armée. Il parlait quatre langues; enfin, son aspect avait cette dignité qui convient aux grades élevés. Il accepta.

Le reste de mon état-major se composait des majors Cenni et Bueno, des capitaines Caroni et Davio, de deux Français, excellents officiers, nommés Pilhes et Laviron; du capitaine Ceccadi, qui, pendant ses services en Espagne et en Afrique, avait mérité la croix d'Espagne et la croix de la Légion d'honneur; de Silco et de Stagnetti, qui, à Palestrina, conduisait les émigrés; du lieutenant de cavalerie Gili, du courrier Giannuzzi, et finalement d'un membre de l'Assemblée, le capitaine Cessi.

Manara organisa d'abord l'état-major dans l'intérieur : tout le monde voulait demeurer avec moi à la villa Savorelli ; nous avions la vue de la campagne, et rien ne se passait qui ne fût sous nos yeux.

Il est vrai que la distraction n'était pas sans danger. Comme on savait que la villa Savorelli était mon quartier général, boulets, obus et balles, tout était pour moi. C'était surtout lorsque je montais, pour mieux voir, sur le petit belvédère qui dominait la maison, que la chose devenait curieuse. C'était une véritable grêle de balles, et je n'ai jamais

entendu tempête avec pareils sifflements. La maison, secouée par les boulets, remuait comme dans un tremblement de terre. Souvent, pour donner du travail aux artilleurs et aux tirailleurs français, je me faisais servir à déjeuner sur ce belvédère, qui n'avait d'autre protection qu'un petit parapet en bois. Alors j'avais, je vous en réponds, une musique qui me dispensait de faire venir celle du régiment.

Ce fut bien pis quand je ne sais quel mauvais plaisant de l'état-major s'amusa à arborer au paratonnerre qui surmontait la petite terrasse une bannière, où étaient écrits en grosses lettres ces mots:

BONJOUR, CARDINAL OUDINOT!

Le quatrième ou cinquième jour que je donnais cette distraction aux tirailleurs et aux artilleurs français, le général Avezzana vint me voir, et, ne trouvant pas les fenêtres du salon à une hauteur suffisante, il me demanda si je n'avais pas quelque lieu plus élevé d'où il pût regarder dans la plaine.

Je le conduisis à mon belvédère.

Sans doute les Français voulurent lui faire honneur; car à peine y étions-nous, que la musique commença.

Le général regarda fort tranquillement les avant-postes ennemis, puis descendit sans rien dire.

Le lendemain, je trouvai mon belvédère blindé avec des sacs de terre. Je demandai qui avait donné cet ordre.

— Le ministre de la guerre, me répondit-on.

Il n'y avait pas moyen d'aller contre un ordre du ministre de la guerre.

Cette rage des artilleurs français de cribler mon pauvre quartier général de boulets, de balles et d'obus, amenait parfois des scènes amusantes.

Un jour, c'était le 6 ou 7 juin, je crois, mon ami Vecchi, qui était tout à la fois acteur et historien du drame que nous représentons, vint me voir à l'heure du dîner; comme j'avais du monde, je m'étais fait envoyer de Rome un dîner tout prêt, dans une caisse de fer-blanc. Je vis que l'aspect de notre menu tentait Vecchi. Je lui offris, en conséquence, de partager notre dîner. Le général Avezzana et Constantino Rita en étaient. Nous nous assîmes à terre dans le jardin. Les boulets secouaient tellement la maison, que, pour manger sur une table, il eût fallu un de ces appareils comme on en met sur les tables des navires, les jours de gros temps. Au beau milieu du dîner, une bombe tombe à un mètre de nous. Tout le monde décampe; Vecchi allait faire comme

les autres, mais je le retins par le poignet; il était membre de l'Assemblée.

— Père conscrit, lui dis-je en riant, reste sur ta chaise curule!

La bombe éclata comme j'en étais sûr, c'est-à-dire du côté opposé à celui où nous étions; nous en fûmes quittes pour être couverts de poussière, nous et notre dîner.

Vecchi avait bien fait de profiter du repas que je lui avais offert; nous ne dînions pas tous les jours. Quelquefois les marmitons du restaurant, épouvantés par le bruit des mortiers francais, par la fusillade des chasseurs de Vincennes, et surtout par les cadavres qu'ils rencontraient sur leur chemin, s'arrêtaient en route, n'osant aller plus loin; alors le premier venu s'emparait de notre festin et se l'adjugeait. Un jour, un de mes soldats, nommé Casanova, me fit à trois heures du matin un macaroni. Depuis quarante-huit heures, j'avais vécu d'une tasse de café au lait et de deux ou trois bouteilles de bière.

Au reste, c'était toujours à Vecchi qu'arrivaient les aventures dans le genre de celle que je viens de raconter. Un autre jour, comme il avait son rapport à me faire, — depuis deux jours, il était de garde avancée à la vigne Costabili, on nommait ainsi une

des cassines que nous avions aux environs de la villa Corsini, — il me trouva dînant, à table. Cette fois, MM. les artilleurs avaient la bonté de me donner un peu de relâche. Devant moi était un risotto des plus appétissants. Je fis une place à Vecchi à côté de moi, et je l'invitai à partager mon dîner.

Mais, comme il allait s'asseoir, Manara l'arrêta.

— N'en fais rien, Vecchi, lui dit-il. Voilà trois jours de suite que les officiers invités par le général sont tués sans avoir le temps de faire leur digestion.

Et, en effet, Davio, Rozat et Panizzi venaient d'être tués dans les conditions signalées par Manara. Mais le fumet du risotto fut plus puissant que la menace de Manara.

— Bon! dit Vecchi, cela cadre à merveille avec une prédiction que l'on m'a faite.

— Laquelle? demanda Manara.

— Dans mon enfance, une bohémienne m'a tiré mon horoscope. Elle m'a prédit que je mourrais à Rome, à l'âge de trente-six ans et très-riche. En 1838, dans un voyage que je fis à pied de Naples à Salerne, près de Sarno, je poursuivis dans un champ de coton une gitana de dix-huit ans, dont je voulais absolument baiser les beaux yeux. Elle se défendit avec son couteau ; j'opposai à l'arme offensive une arme défensive : c'était un bel écu tout neuf. En

prenant l'écu, elle me prit la main, et m'annonça que je mourrais à Rome, à l'âge de trente-six ans et très-riche. Je suis dans ma trente-sixième année; sans être très-riche, je le suis trop pour un homme qui va mourir. Mais je suis fataliste comme un mahométan. Ce qui est écrit est écrit. Donnez-moi du risotto, général.

Nous rîmes de l'histoire de Vecchi. Mais Manara gardait son sérieux, en disant :

— C'est égal, Vecchi, je ne serai tranquille que quand la journée sera passée.

Puis, se retournant vers moi :

— Pour Dieu, général, dit-il, ne l'envoyez nulle part aujourd'hui!

Cela l'arrangeait ainsi; il était horriblement fatigué d'avoir veillé les deux nuits précédentes, et, après le dîner, il me demanda à se retirer pour prendre un peu de repos.

— Couche-toi sur mon lit, si tu veux, dit Manara, soit qu'il parlât sérieusement, soit qu'il poursuivît la plaisanterie. Au nom de Dieu, je ne veux pas que tu sortes!

Vecchi se jeta sur le lit de Manara.

Une heure après, je voyais des officiers français qui plaçaient des gabions dans la tranchée ouverte vis-à-vis de notre bastion. Je cherchai autour de moi

un officier pour diriger contre eux le feu d'une douzaine de tirailleurs.

Je ne sais où j'avais envoyé tout mon monde, mais j'étais seul.

Je pensai au pauvre Vecchi, lequel dormait les poings fermés. J'avais conscience de le réveiller, mais les boulets faisaient un ravage horrible. Je le tirai par la jambe ; il ouvrit les yeux.

— Allons, lui dis-je, voilà vingt-quatre heures que tu dors, la prédiction de Manara n'est plus à craindre. Prends-moi une douzaine des meilleurs tireurs et caresse-moi les côtes de ces gaillards-là.

Vecchi, qui est très-brave, ne se fit pas tirer l'oreille. Il prit douze bersaglieri amateurs, et alla s'embusquer avec eux derrière une barricade gabionnée qu'élevait, avec l'aide de sapeurs, un lieutenant d'ordonnance nommé Pozzio.

De là, il commença sur les Français un feu si meurtrier, qu'ils répondirent par des boulets de canon à ses balles ou plutôt à celles de ses bersaglieri.

Une demi-heure après, on vint me dire :

— Vous savez, général, le pauvre Vecchi est tué !

J'éprouvai un coup dans le cœur. J'étais cause

de sa mort, et je me la reprochai. Mais, au bout d'une heure, à ma grande joie, je le vis revenir.

— Ah! pardieu! lui dis-je, laisse-moi t'embrasser, je te croyais mort!

— Je n'étais qu'enterré, me répondit-il.

— Comment?

Alors il me raconta qu'un boulet avait coupé un sac de terre, qui s'était répandu sur lui; qu'au même moment ce sac de terre, en se vidant, avait fait perdre leur aplomb aux autres, lesquels étaient tombés à dix ou douze sur sa tête et l'avaient littéralement enseveli.

Mais une chose était arrivée, plus pittoresque que ne l'eût été la mort même de Vecchi. Le même boulet qui l'avait enterré avait été frapper contre la muraille, et, en revenant, avait brisé les reins d'un jeune soldat. Le jeune soldat, placé sur une civière, avait croisé les mains sur sa poitrine, avait levé les yeux au ciel et avait rendu le dernier soupir.

On allait le porter à l'ambulance, lorsqu'un officier s'était précipité sur le cadavre et l'avait couvert de baisers.

Cet officier était Pozzio. Le jeune soldat était Colomba Antonietti, sa femme, qui l'avait suivi à Velletri et avait combattu à ses côtés le 3 juin.

Cela me rappela ma pauvre Anita, qui, elle aussi,

était si calme au milieu du feu, et que, bon gré mal gré, j'avais laissée à Rieti.

Elle était enceinte et, au nom de l'enfant qu'elle portait, je l'avais décidée à se séparer de moi.

Le 7, il y eut trêve des deux côtés; c'était le jour de la Fête-Dieu.

Le 9, je commandai une grande sortie pour interrompre les travaux avancés des Français, travaux qui se prolongeaient vers le second bastion de gauche.

A cette fonction furent appelés les douaniers et un bataillon du 5e régiment.

Les bersaglieri, dans ce moment, faisaient le service des cassines, à gauche de la via Visellia, et étaient de garde aux bastions.

Le capitaine Rozat, le même que j'avais vu emporter de la villa Corsini, et qui, en passant près de moi, m'avait crié : « Général, j'ai mon compte ! » le capitaine Rozat, dis-je, n'avait reçu qu'une balle morte qui s'était arrêtée sur une côte. Quoique, en bonne conscience, la contusion fût assez rude pour qu'il restât au lit, il s'était levé dès le surlendemain, et, ce jour-là, avait voulu absolument prendre le commandement de la 4e compagnie, destinée au second bastion.

Voyant que la garde de la tranchée malmenait les assaillants, Rozat prit une carabine, et, comme

il était excellent tireur, il tira une quinzaine de coups dont plus de la moitié porta.

Ses hommes chargeaient, lui tirait.

Son adresse éveilla la rivalité de quelques chasseurs d'Afrique, qui commencèrent à lui rendre coup pour coup.

Une première balle lui enleva son chapeau; lui, alors, le ramassant, l'agita en l'air en criant :

— Vive l'Italie!

Mais, en ce moment même, une balle lui entra dans la bouche et, lui sortant par la nuque, éteignit ce cri.

Après deux jours d'agonie, il expira.

Dans la journée du 10 juin, je reçus avis du général Roselli que je devais prendre le commandement d'une grande sortie, se composant d'une moitié de l'armée romaine.

Elle devait avoir lieu par la porte Cavallegieri, et avait pour but de reprendre ou la villa Pamphili ou la villa Valentini.

En conséquence, le ministre de la guerre Avezzana me releva dans le commandement de la ligne San-Pancracio, et, avec la légion italienne et le régiment de bersaglieri, je me rendis à la place du Vatican, où devait se compléter, par les régiments Pasi et Mari et la légion polonaise, le corps destiné à cette importante opération.

Je passai à cheval devant le front de chaque corps, j'appelai les commandants au rapport, et leur communiquai le but de la tentative et la façon dont je comprenais l'attaque.

Je fis ensuite passer le mot d'ordre, distribuer les munitions, préparant tout pour l'heure désignée, tandis que les soldats, les yeux fixés sur la lune, la raillaient et l'injuriaient sur la lenteur avec laquelle elle faisait sa route.

Pour éviter une de ces erreurs nocturnes si communes dans ces sortes d'expéditions, où, confondant les amis avec les ennemis, on tire les uns sur les autres, j'ordonnai aux soldats de mettre leur chemise sur leur uniforme. Ce fut une manœuvre qui excita fort la joie du soldat, à cause de l'état dans lequel était, chez quelques-uns, le vêtement interne dont je faisais un vêtement extérieur.

A dix heures du soir, on ouvrit la porte, et la légion polonaise, commandée par Hoffstetter, qui a laissé un excellent journal du siége de Rome, sortit faisant l'avant-garde; venait ensuite la légion italienne, à la tête de laquelle était le colonel Manara. Elle était suivie des régiments de bersaglieri Passi et Masi.

Masi commandait l'arrière-garde.

A peine fus-je dans la campagne, que je reconnus

avoir fait une fausse manœuvre en ordonnant de mettre les chemises sur les uniformes. Nos hommes étaient visibles comme en plein jour; ils n'eussent pas fait cent pas, que les Français auraient cru qu'ils allaient être attaqués par une armée de fantômes.

J'ordonnai d'enlever les chemises. Il va sans dire que pas un soldat ne prit la peine de remettre la sienne dans l'endroit d'où il l'avait tirée.

Je chevauchais sur le flanc de la légion italienne, lorsque quelques soldats qui portaient une échelle, passant près d'une villa, voulurent s'assurer qu'elle était bien réellement aussi abandonnée qu'elle en avait l'air. Ils dressèrent leur échelle contre une des fenêtres du premier étage. Le régiment s'arrêta pour voir le résultat de la perquisition, laissant l'avant-garde continuer le chemin.

Cinq ou six hommes montèrent à l'échelle.

Tout à coup, un échelon se brise sous les pieds de celui qui était le plus élevé; il tombe sur le second, le second tombe sur le troisième, et tous, avec un épouvantable fracas, tombent à terre.

Dans la chute, deux fusils partent.

L'avant-garde, commandée par Hoffstetter et par Sacchi, deux de mes plus braves officiers, se croit surprise par les Français qu'elle va pour surprendre.

Elle est envahie par une terreur panique : elle se rompt derrière Hoffstetter et Sacchi, lesquels restent isolés avec une vingtaine d'hommes, et revient sur nous d'une course désespérée, renversant du choc tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Manara tente de les arrêter, mais inutilement. Je me jette au milieu d'eux, et frappe en jurant à droite, à gauche, avec mon fouet de gaucho. Rien n'y fait, et je crois que, de la même course, tous mes gaillards seraient rentrés dans Rome, si les bersaglieri, à la tête desquels étaient deux chefs de bataillon et le capitaine Ferrari, n'eussent croisé la baïonnette sur les fugitifs.

Après le bruit qu'avait fait toute cette échauffourée, on ne pouvait pas supposer que les Français ne fussent point sur leurs gardes. Il fallut donc renoncer à l'entreprise.

Quant à moi, j'étais las de frapper sur toute cette canaille, et je rentrai en disant à Manara :

— Cher ami, nous avons eu tort de ne pas mettre les braves bersaglieri à l'avant-garde.

En effet, c'étaient des hommes merveilleux que les bersaglieri, et dont Manara devait être et était fier à bon droit. Lorsque je lui faisais demander un détachement de ses soldats, Manara avait l'habitude de dire :

— Allons, quarante hommes de bonne volonté pour une expédition dans laquelle un quart sera tué et l'autre quart blessé.

Et, malgré le programme, tout le régiment se présentait, si bien que, pour ne pas faire de jaloux, il fallait les tirer au sort.

Le 12, à midi, un bataillon du régiment de l'Union travaillait à exécuter une contre-approche dans la vigne à gauche de la via Vitellia, quand les Français tentèrent de les troubler dans leur travail. Aussitôt les majors Lanzi et Panizzi firent prendre les armes aux travailleurs, au corps de garde, et, avec une témérité incroyable, se lancèrent sur le parapet de la parallèle française. Ils furent accueillis par un feu terrible. Panizzi tomba frappé mortellement. Pietro Lanzi se mit à la tête de ses Bolonais; mais en un instant il eut le même sort que son compagnon, et tomba frappé au bras et à la poitrine. Cependant les autres, conduits par l'officier Meloni, tenaient encore le terrain, impuissants à poursuivre l'attaque, mais criant de toutes leurs forces : « Vive l'Italie ! » et donnant ainsi courage à leurs compagnons. Le régiment de l'Union combattit, ce jour-là, avec une admirable valeur : pour ne pas perdre leur temps à recharger leurs armes, ils frappaient tantôt avec la baïonnette, tantôt avec la

crosse de leurs fusils. D'autres, comme les Ajax et les Diomède de l'*Iliade*, prenaient des pavés et les lançaient sur leurs adversaires.

L'exaspération était telle, que le capitaine polonais Vern, qui avait plusieurs croix sur la poitrine, et, parmi ces croix, celle de la Légion d'honneur, gagnée en Afrique, debout sur la barricade, frappant sa poitrine du plat de sa main, criait :

— Ici, ici, tirez ici, sur la croix de la Légion d'honneur!

Une balle le frappa à la tête.

— Plus bas, cria-t-il, plus bas, maladroits!

Une seconde balle l'atteignit; on l'emporta hors de la mêlée. Il en revint et, depuis, alla mourir en Grèce.

J'assistais de mon belvédère à cette affaire. Quoique peu prodigue d'éloges, — ceux qui me connaissent me rendront cette justice, — je crus devoir en faire un rapport au gouvernement.

Le 14 mai au matin, je le crois du moins, — j'écris sans aucun point de repère et je puis me tromper de date, — nous déjeunions à la villa Spada, dans une chambre du troisième étage, avec Sacchi, Bueno et Corcelli; nous étions tous en manches de chemise; moi, un peu soucieux, car je venais de condamner à mort un de nos officiers, un Napolitain qui, pris

de terreur dans la nuit, avait abandonné son poste, lorsque nous entendons des pas pressés dans le corridor. La porte s'ouvre; je jette un cri : c'était Anita qui venait me rejoindre, conduite par Orrigoni.

Ces messieurs, reconnaissant ma femme, passent leurs habits et nous laissent.

— Savez-vous à quoi elle s'est amusée, en venant de la via della Corrizi, ici, général? me demanda Orrigoni.

— Non.

— A s'arrêter le long de Saint-Pierre in Montorio pour regarder la batterie française. Tenez, voyez la poussière qui nous couvre tous les deux : c'est celle qu'ont faite les boulets en frappant sur la muraille. Et, comme je lui disais : « Venez donc, mais venez donc ! il est inutile de nous faire tuer ici, » elle a répondu : « Mon cher, pour des catholiques, comment trouvez-vous que les Français arrangent les églises? »

Chère Anita! je la serrais contre mon cœur. Il me semblait que tout allait maintenant marcher selon mes désirs.

Mon bon ange était revenu à mes côtés.

Je regrettai de ne pouvoir accorder à Anita la première demande qu'elle me fit, et qui était la grâce

de l'officier napolitain; mais il fallait un exemple. Je ne pouvais pas donner de récompenses à Medici pour son admirable conduite au Vascello, je dus donner une punition au lâche pour sa lâcheté.

Il fut fusillé.

XIX

LA SURPRISE

Le 13 juin, les Français avaient commencé un terrible bombardement. Sept batteries, vomissant incessamment le feu, battaient en brèche la face droite du troisième bastion de gauche, la courtine et la face gauche du deuxième bastion. Les autres s'occupaient particulièrement de la villa Spada et de la villa Savorelli, qui menaçait à chaque instant de nous tomber sur la tête, si bien qu'à mon grand regret je me vis, le 20, forcé de transporter mon quartier général au palais Corsini.

Il était impossible que j'y restasse; j'étais trop éloigné des murailles.

Il est vrai que je croyais pouvoir être tranquille. Attaqué tous les jours, tous les jours Medici, que nous appelions l'infatigable, repoussait les attaques et conservait son Vascello et ses cassines.

Je ne saurais trop dire et redire à son éloge que je ne sais pas comment il y a réussi.

Le 20 juin, trois brèches étaient praticables, malgré tout ce que nous avions fait, Manara et moi, pour nous opposer à l'effet des projectiles.

Au reste, je me faisais une fête de l'assaut. C'étaient des adversaires dignes de nous que ceux que nous avions en face de nous. Nous leur avions déjà montré que les Italiens savaient se battre. J'espérais leur montrer là ce que c'était qu'une lutte au couteau et au poignard.

Dans la soirée du 21, le deuxième bataillon de l'Union était de garde au bastion de gauche et à la défense de la brèche, ainsi que deux compagnies du 1er régiment qui devaient être changées. Elles prolongèrent cependant leur service jusqu'au jour, pour meilleure défense du troisième bastion à gauche.

La première et la cinquième compagnie des bersaglieri étaient de service au Vascello ; la sixième et la septième, de garde aux approches de gauche, hors de la porte San-Pancracio, d'où s'étendaient nos sentinelles, sur la droite, jusqu'aux murs du casino et à peu de pas de la parallèle française.

Ce service était horriblement dangereux. Il ne se faisait que de nuit, et, un peu avant le jour, tous les postes étaient retirés et la garde de nuit rentrait dans les murs.

Le major Calvandro avait la surveillance exté-

rieure de cette ligne ; le colonel Rossi, le service de ronde dans l'intérieur.

Après avoir disposé tous les avant-postes, le major était occupé à donner ses instructions aux capitaines Stambio et Morandoli quand, vers onze heures de la nuit, un certain bruit, pareil à celui de quelque chose qui se brise, se fit entendre vers les bastions nos 2 et 3.

Quelques coups de fusil suivirent ce bruit, et tout rentra dans la nuit et dans le silence.

Qu'était-il arrivé?

Que les Français s'étaient présentés tout à coup devant la brèche, non pas comme un ennemi qui monte à l'assaut, mais comme des soldats qui relèvent une garde.

D'où sortaient-ils? par où étaient-ils venus? quel chemin avaient-ils suivi? Voilà ce qu'il fut toujours impossible de savoir.

Beaucoup soupçonnèrent une trahison.

La sentinelle, interrogée, répondit que les Français étaient sortis de dessous terre et lui avaient ordonné de fuir.

Dans la même nuit, malgré une énergique résistance, le bastion n° 7 et la courtine qui l'unit au bastion n° 6 tomba, après un sanglant combat, aux mains des Français.

C'était justement le jour précédent que j'avais transporté mon quartier général de la villa Savorelli au palais Corsini. Presque aussitôt l'événement arrivé, je fus prévenu par l'adjudant-major Delai, appartenant au régiment de l'Union.

J'avoue que ma surprise fut grande, et que je ne fus pas des derniers à me ranger à l'avis de ceux qui croyaient à une trahison.

Suivi de Manara et du capitaine Hoffstetter, j'arrivai sur les lieux juste au moment où les bersaglieri, toujours éveillés et toujours prêts, se tenaient déjà réunis dans la rue qui conduit à San-Pancracio.

La légion italienne, prévenue, me suivait au pas de course; deux cohortes du colonel Sacchi venaient ensuite.

Sacchi envoya aussitôt une compagnie reconnaître les lieux; mais, arrivée au second bastion, elle fut contrainte, vu le nombre des Français, de se retirer dans la casa Gallicelli.

La terrible nouvelle était déjà répandue par la ville; le triumvirat, prévenu, fit sonner le toscin. A ce bruit, chaque maison sembla rejeter ses habitants; en un instant, les rues se remplirent de monde.

Le général en chef Roselli, le ministre de la

guerre, tout l'état-major et Marini lui-même accoururent au Janicule.

Le peuple en armes nous entourait et demandait à chasser les Français des murailles.

Le général Roselli et le ministre de la guerre étaient de cet avis; mais je me déclarai contre.

Je craignais la confusion que jetterait dans nos rangs toute cette multitude, l'irrégularité des mouvements, les paniques si communes de nuit chez les gens non habitués au feu, et même, comme nous l'avions vu dans la nuit du 10, chez les gens qui y sont habitués.

Je demandai donc positivement que l'on attendît au matin.

Au matin, on verrait à quel ennemi l'on avait affaire, cet ennemi fût-il la trahison.

Le jour venu, toute ma division était prête, renforcée des régiments que le général Roselli mettait à ma disposition.

La compagnie des étudiants lombards, qui faisait partie de la légion Medici, était d'avant-garde.

La légion Medici elle-même avait reçu l'ordre de se joindre à nous.

Le canon de nos batteries, tourné sur les bastions occupés, tonnait à la fois de Saint-Pierre in Montorio, du bastion n° 8 et de Saint-Alexis.

Les étudiants lombards marchèrent les premiers à l'assaut. Quoique foudroyés par le feu des Français, ils se précipitèrent à la baïonnette sur la grand'garde et sur les travailleurs, qu'ils forcèrent à se concentrer dans le casino Barberini.

Les braves jeunes gens étaient déjà sur le terre-plein du casino; mais je venais d'apprendre à quelles forces nous avions affaire. Je vis qu'un second 3 juin allait m'emporter une moitié de ces hommes que j'aimais comme mes enfants. Je n'avais aucun espoir de déloger les Français de leur position; j'allais commander une boucherie inutile.

Rome était perdue, mais elle était perdue après une merveilleuse, une splendide défense. La chute de Rome après un pareil siége était le triomphe de la démocratie dans toute l'Europe.

Puis il me restait cette idée, que je conservais quatre ou cinq mille défenseurs dévoués qui me connaissaient, que je connaissais, et qui répondraient à mon premier appel [1].

Je donnai l'ordre de la retraite, promettant pour cinq heures du soir un autre assaut, que je ne comptais pas plus donner que le premier.

1. La campagne de 1859 et l'expédition de Sicile prouvent que Garibaldi avait raison. A. D.

Les étudiants avaient été admirables. Je n'en citerai qu'un exemple.

Un peintre, le Milanais Juduno, fut rapporté percé de vingt-sept coups de baïonnette.

Bertani le sauva, et il se porte aujourd'hui admirablement.

Au reste, pour moi, tout était perdu, provisoirement du moins, non pas du moment que les Français étaient maîtres de nos brèches, mais du moment que le parti qui soutenait la république romaine à la constituante française était vaincu.

Supposez qu'en sacrifiant un millier de braves, j'eusse chassé les Français de leurs positions, comme je les avais chassés au 3 juin de leurs positions de la villa Corsini et de la villa Valentini, comme au 3 juin, ils eussent repris, à force de troupes fraîches, toutes les positions d'où je les chassais.

Et ici je n'avais pas les mêmes raisons de m'obstiner.

La villa Corsini, en notre pouvoir, empêchait les travaux d'approche.

Mais, une fois les travaux d'approche exécutés, une fois les brèches faites, qui pouvait empêcher la prise de Rome?

Rien.

Avant la nouvelle de la fuite de Ledru-Rollin et

de ses amis en Angleterre, chaque jour où je prolongeai l'existence de Rome était un jour d'espérance.

Après cette nouvelle, la résistance n'était plus qu'un désespoir inutile.

Or, je crus que les Romains avaient assez fait en face du monde pour n'avoir pas besoin de recourir au désespoir.

Les puissances coalisées avaient enfermé la république romaine, c'est-à-dire toute la démocratie de la péninsule, dans les vieilles murailles d'Aurélien.

Nous n'avions plus qu'à rompre le cercle et à porter, comme Scipion, la guerre dans Carthage.

Notre Carthage à nous, c'est Naples.

C'est là qu'un jour nous nous retrouverons face à face, je l'espère, le despotisme et moi.

Dieu fasse ce jour prochain!

XX

LA FIN

D'ailleurs, nous étions surpris, mais pas encore vaincus.

A deux cents pas derrière les murailles s'élève l'antique enceinte Aurélienne. J'ordonnai qu'on la fortifiât du mieux possible. J'avais laissé de côté l'idée d'un assaut; mais je n'en voulais pas moins défendre le terrain pied à pied.

Une batterie de sept pièces fut placée sur le bastion n° 5, et mise, par nos travaux, à couvert du feu des Français.

Elle commença d'agir le 23 au matin, et, secondée par la batterie Saint-Alexis et celle de Saint-Pierre in Montorio, elle croisa de telle façon ses feux sur la brèche, que les Français furent forcés d'abandonner leurs travaux. Le but du génie français était, à peine maître de la brèche, d'établir sur la courtine 6 et 7 une batterie de canons.

Notre œuvre, à nous, était d'empêcher cet établissement.

De là les efforts incroyables des Français, de là notre opposition obstinée. Dans la nuit du 23, les Français établirent leur batterie. Dans la matinée du 24, écrasés par nos canons, ils furent forcés de fermer les meurtrières. Ils pensèrent alors à élever deux nouvelles batteries sur les bastions 6 et 7, d'où ils pouvaient éteindre la batterie de Saint-Pierre in Montorio, défendue par ma légion.

En attendant, le général Oudinot, pour montrer, comme il l'avait dit dans ses bulletins, le culte qu'il avait voué à la cité monumentale, depuis le 21 faisait lancer des bombes sur tous les quartiers de la ville. C'était surtout pendant la nuit qu'il employait ce moyen de terreur. Beaucoup tombèrent dans le quartier Transteverin, beaucoup sur le Capitole, quelques-unes sur le Quirinal, sur la place d'Espagne, dans le Corso. Une de ces bombes tomba sur le temple qui couvre l'Hercule de Canova; mais la coupole résista. Une autre éclata dans le palais Spada, et endommagea la fameuse fresque de *l'Aurore* de Guido Reni. Une autre, plus impie encore, brisa le chapiteau d'une colonne du merveilleux petit temple de la Fortune virile, chef-d'œuvre respecté par les siècles.

Le triumvirat offrit aux familles populaires dont les maisons avaient été renversées un asile dans le palais Corsini.

La tenue du peuple romain dans ces jours d'épreuves fut digne des temps antiques. Tandis que la nuit, poursuivies par la grêle de projectiles qui brisaient les toits de leurs maisons, les mères fuyaient, emportant leurs enfants serrés contre leur poitrine, tandis que les airs s'emplissaient de cris et de lamentations, pas une voix ne parla de se rendre.

Au milieu de tous ces cris, un cri railleur s'élevait de temps en temps lorsqu'un boulet ou un obus renversait un pan de maison :

— Bénédiction du pape!

Le tir merveilleux de nos canons, pendant les journées des 25, 26 et 27 juin, fit taire les batteries élevées par les Français sur la courtine et les bastions occupés. Mais deux batteries françaises, l'une placée sur le bastion n° 6 et l'autre hors des murs, ouvrirent le feu contre nos batteries de Sainte-Sabine et de Saint-Alexis. En outre, deux autres batteries placées, l'une sur la courtine et l'autre sur le bastion n° 7, ouvrirent à leur tour le feu contre notre batterie de Saint-Pierre in Montorio.

Une cinquième batterie de brèche, placée au

pied du bastion n° 7 et, par conséquent, à couvert de notre feu, ouvrit le sien sur le flanc du bastion n° 8. Une sixième batterie, placée devant l'église Saint-Pancrace, fouettait le bastion n° 8 et mon quartier général, la villa Savorelli. Une septième batterie enfin, placée devant la villa Corsini, tonna à la fois contre la pointe Saint-Pancrace, contre la villa Savorelli et contre la muraille Aurélienne.

Je n'ai jamais vu une pareille tempête de flammes, une pareille grêle de mitraille.

Nos pauvres canons en étaient en quelque sorte suffoqués.

Et cependant, je ne puis dire que cela à l'éloge de Medici, le Vascello et les cassines étaient encore occupés.

Le siége du Vascello seul mériterait un historien.

Pendant la soirée du 28, les batteries françaises semblèrent se reposer un instant et reprendre haleine. Mais, dans la journée du 29, elles se remirent à tirer avec une nouvelle rage.

Rome était pleine d'un immense frémissement. La journée du 27 avait été terrible, nos pertes avaient été presque égales à celles du 3 juin. Les rues étaient jonchées d'hommes mutilés. Les travailleurs n'avaient pas plus tôt la pelle ou la pioche à la main,

qu'ils étaient coupés en deux par les boulets ou mutilés par les obus.

Tous nos artilleurs, tous, entendez-vous bien, avaient été tués sur leurs canons. Le service de l'artillerie était fait par des soldats de la ligne.

Toute la garde nationale était sous les armes. Il y avait, chose inouïe, une réserve composée de blessés qui, tout ensanglantés, faisaient le service. Et, pendant ce temps, admirable contraste, calme et impassible, l'Assemblée, en permanence au Capitole, délibérait sous les boulets et les balles.

Tant qu'une de nos pièces de canon resta sur ses essieux, elle répondit.

Mais, le 29 au soir, la dernière fut démontée.

Notre feu s'éteignit.

La brèche, faite au bastion n° 8 était praticable.

Le mur de la porte Saint-Pancrace et le bastion n° 9 croulaient.

La nuit du 29 descendit donc sur Rome pareille à un linceul.

Pour empêcher la réparation de nos brèches, l'artillerie française tonna toute la nuit.

Ce fut une nuit terrible. La tempête du ciel se mêla à celle de la terre. Le tonnerre grondait, l'éclair se croisait avec les bombes; la foudre tomba en deux ou trois endroits, comme pour faire la ville sacrée.

Malgré la fête de Saint-Pierre, les deux armées avaient continué leur duel à mort.

La nuit venue, comme on s'attendait à une attaque dans les ténèbres, toute la ville fut illuminée, tout, jusqu'à la grande coupole du Vatican.

C'est, au reste, l'habitude à Rome, dans la soirée de la fête de Saint-Pierre.

Celui qui, pendant cette soirée, eût arrêté son regard sur la cité éternelle, eût vu un de ces spectacles que le regard de l'homme ne contemple qu'une fois dans le cours des siècles.

A ses pieds, il eût vu s'étendre une grande vallée pleine d'églises et de palais, coupée en deux par les détours du Tibre, qui semblait un Phlégéton ; à gauche, un mont, le Capitole, sur la tour duquel flottait au vent le drapeau de la République; à droite, la silhouette sombre du Monte-Mario, où flottaient, au contraire, unis, les drapeaux des Français et du pape; au fond, la coupole de Michel-Ange, se dressant au milieu des nuages toute couronnée de lumière; enfin, comme cadre au tableau, le Janicule et toute la ligne de Saint-Pancrace, illuminée elle aussi, mais par l'éclair des canons et des mousquets.

Puis, à côté de cela, quelque chose de plus grand que le choc de la matière : la lutte du bon et du

mauvais principe, du Seigneur et de Satan, d'Arimane et d'Oromaze; la lutte de la souveraineté du peuple contre le droit divin, de la liberté contre le despotisme, de la religion du Christ contre la religion des papes.

A minuit, le ciel s'éclaircit, le tonnerre et les canons se turent, et le silence succéda à l'infernal mugissement; — silence pendant lequel les Français s'approchaient de plus en plus des murailles et s'emparaient de la dernière brèche faite au bastion n° 8.

A deux heures du matin, on entendit trois coups de canon, tirés à distance égale.

Les sentinelles crièrent alarme, les trompettes sonnèrent.

Les bersaglieri, toujours prêts, toujours infatigables, sortirent de la villa Spada et accoururent à la porte Saint-Pancrace, laissant deux compagnies de réserve pour garder la villa Spada. Ils enfonçaient jusqu'aux genoux dans la terre détrempée.

Je me mis à leur tête, l'épée nue, entonnant l'hymne populaire de l'Italie.

Dans ce moment, je l'avoue, complétement découragé sur l'avenir, je n'avais qu'un désir, me faire tuer.

Je me jetai avec eux sur les Français.

Que se passa-t-il alors? Je n'en sais rien[1]. Pendant deux heures, je frappai sans relâche. Quand vint le jour, j'étais couvert de sang. Je n'avais pas une seule blessure. C'était un miracle.

C'est dans cette affaire que le lieutenant Morosini, pauvre enfant qui n'avait pas vingt ans et qui se battit comme un héros, fut tué en refusant de se rendre.

1. Voici comment l'historien Vecchi, l'un des plus courageux défenseurs de Rome, décrit ce combat :

« Nous étions enfermés à la villa Spada, où nous soutenions un effroyable feu de mousquets et de carabines. Nous commençions à manquer de munitions, quand le général Garibaldi parut avec une colonne de légionnaires et quelques soldats du 6e régiment de ligne, commandés par Pasi, décidé qu'il était à frapper un dernier coup, non pas pour le salut, mais pour l'honneur de Rome. Réunis à nos compagnons, nous nous élançâmes sur la brèche, frappant avec des lances, des épées, des baïonnettes : la poudre et les balles manquaient. Les Français, étonnés de ce terrible choc, reculèrent d'abord; mais d'autres survinrent, en même temps que l'artillerie, pointée sur nous, commençait à nous enlever des files tout entières. L'enceinte Aurélienne fut prise et reprise; il n'y avait pas un endroit où poser le pied, si ce n'était sur un mort ou sur un blessé. Garibaldi, pendant cette nuit, fut plus grand que je ne l'avais jamais vu, plus grand que personne ne le vit jamais. Son épée était l'éclair; chaque homme frappé était un homme mort. Le sang d'un nouvel adversaire lavait le sang de celui qui venait de tomber. On eût dit Léonidas aux Thermopyles, Ferruccio au château de la Gavissana. Je tremblais de le voir tomber d'un instant à l'autre; mais non, il resta debout comme le Destin. »

Au milieu de la sanglante mêlée m'arriva un message de l'Assemblée, elle m'invitait à me rendre au Capitole.

Je dois la vie à cet ordre. Je me fusse fait tuer.

En descendant vers la Longara avec Vecchi, lequel était membre de la Constituante, j'appris que mon pauvre nègre Aguyar venait d'être tué.

Il me tenait prêt un cheval de rechange, une balle lui avait traversé la tête. J'éprouvai une terrible douleur; je perdais bien autre chose qu'un serviteur, je perdais un ami.

Mazzini avait déjà annoncé à l'Assemblée le point où nous en étions.

Il ne restait que trois partis à prendre, avait-il dit :

Traiter avec les Français;

Défendre la ville de barricade en barricade;

Ou sortir de la ville, Assemblée, triumvirat et armée, en emportant avec soi le palladium de la liberté romaine.

Quand je parus à la porte de la salle, tous les députés se levèrent et applaudirent.

Je cherchai autour de moi et sur moi quelle chose devait éveiller leur enthousiasme à ce point.

J'étais couvert de sang, mes habits étaient percés de balles et de coups de baïonnette. Mon sabre,

faussé à force de frapper, n'entrait plus qu'à moitié dans le fourreau.

On me cria :

— A la tribune ! à la tribune !

J'y montai.

De tous côtés j'étais interrogé.

— Toute défense est désormais impossible, répondis-je, à moins que nous ne soyons décidés à faire de Rome une seconde Saragosse. Le 9 février, j'ai proposé une dictature militaire ; elle seule pouvait mettre sur pied cent mille hommes armés. Les éléments vivaces existaient alors : il fallait les chercher, on les eût trouvés dans un homme courageux. A cette époque, l'audace fut repoussée, les petits moyens l'emportèrent. Je ne pouvais pas pousser l'argument plus avant. Je cédai. La modestie me retenait ; car, je le sens, j'eusse été cet homme. Je faillis en cela au principe sacré qui est l'idole de mon cœur. Si l'on m'eût écouté, l'aigle romaine eût de nouveau fait son aire sur les tours du Capitole, et, avec mes braves, et mes braves savent mourir, on l'a vu, j'eusse changé la face de l'Italie. Mais à ce qui est fait il n'y a pas de remède. Regardons la tête haute l'incendie dont nous ne sommes plus les maîtres. Sortons de Rome avec tous les volontaires armés qui voudront nous suivre. Où nous serons,

sera Rome. Je ne m'engage à rien; mais ce que peut faire un homme, je le ferai, et, réfugiée en nous, la patrie ne mourra point.

Cette proposition, déjà faite par Mazzini, fut repoussée.

Henri Cernuschi lui-même, le brave Cernuschi, un des héros des cinq journées milanaises, le président de la commission des barricades romaines, la repoussa.

Il me succéda à la tribune, et, les larmes aux yeux, la voix étouffée :

— Vous savez tous, dit-il, si je suis un ardent défenseur de la patrie et du peuple; eh bien, c'est moi qui vous le dis, nous n'avons plus un seul obstacle à opposer aux Français, et Rome et son bon peuple — les larmes l'étouffaient — doivent se résigner à l'occupation.

Après une courte délibération, l'Assemble rendit le décret suivant :

RÉPUBLIQUE ROMAINE

« Au nom de Dieu et du peuple,

» L'Assemblée constituante romaine cesse une défense devenue impossible. Elle reste à son poste.

» Le triumvirat est chargé de l'exécution du présent décret. »

XXI

QUI M'AIME ME SUIVE

Le 2 juillet, je rassemblai les troupes sur la place du Vatican, je m'avançai au milieu d'elles. Je leur annonçai que je quittais Rome, pour porter dans les provinces la révolte contre les Autrichiens, contre le roi de Naples et contre Pie IX.

Et j'ajoutai :

— Qui voudra me suivre sera reçu parmi les miens ; je ne demande à ceux-là qu'un cœur plein de l'amour de la patrie. Ils n'auront pas de solde, pas de repos; ils auront du pain et de l'eau quand par hasard on en trouvera. Qui n'est pas content de ce sort reste ici. Une fois la porte de Rome franchie, tout pas fait en arrière sera un pas fait vers la mort.

Quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers se rangèrent autour de moi; c'étaient les deux tiers de ce qui restait de défenseurs à Rome.

Anita, habillée en homme; Ciceravacchio, qui ne

voulait pas voir l'abaissement de son pays, et Ugo Bassi, le saint qui aspirait au martyre, furent des premiers à se ranger près de moi.

Vers le soir, nous sortîmes par le chemin de Tivoli. Mon cœur était triste comme la mort.

La dernière nouvelle que j'avais apprise était que Manara avait été tué.....

G. G.

*
* *

Ici s'interrompent les Mémoires de Garibaldi.

Un jour, j'obtiendrai de lui la seconde partie de sa vie comme j'en ai obtenu la première. Celle-là se résumera en deux mots :

Exil et triomphes.

A. Dumas.

Suivent quelques détails sur les morts, que le docteur Bertani a bien voulu rédiger pour moi.

XXII

LES MORTS

LUCANO MANARA

Le 30 juin 1849, à deux heures du matin, commença, comme on l'a vu dans les Mémoires du général, l'attaque de l'enceinte Aurélienne, notre seconde ligne de défense.

Manara, vers trois heures du matin, rentra à la villa Spada; il venait de placer ses tirailleurs.

La veille, un boulet, après avoir frappé la muraille, était tombé sur son lit.

Il s'était dérangé pour lui faire place, et, en riant, il avait dit :

— Vous verrez que je n'aurai pas la chance d'attraper une égratignure.

Il trouva, en rentrant, Émile Dandolo très-inquiet de Morosini, que l'on disait prisonnier.

Ni l'un ni l'autre ne savaient aucune nouvelle.

Dans ce moment-là, une balle, dans son ricochet, frappa Dandolo au bras.

— Par ma foi, mon pauvre garçon, dit Manara, il paraît qu'il n'y en a que pour toi !

Puis, détachant son ceinturon et quittant son épée, il prit une lunette d'approche et vint à la fenêtre pour regarder des soldats français qui pointaient un canon.

Au même instant, un coup de carabine partit; la balle passa entre deux sacs de terre et le frappa au ventre, juste à l'endroit qu'eût protégé son ceinturon s'il l'eût gardé.

Dandolo le vit chanceler, et, tout blessé qu'il était, s'approcha pour le soutenir.

—Je suis mort ! dit Manara, en tombant, à Dandolo; je te recommande mes enfants.

Un médecin accourut; mais, en le voyant pâlir, le blessé comprit que tout était fini.

On plaça Manara sur une civière, et, au milieu du feu, ses compagnons l'apportèrent à Santa-Maria della Scala. On me fit appeler à l'ambulance dei Pellegrini, où j'étais; j'y courus. C'était lui qui avait voulu qu'on l'apportât près de moi. Nous nous aimions tendrement, hélas !

La place était encombrée de projectiles français. Une jeune femme, qui avait eu l'imprudence de re-

garder par une fenêtre, venait d'être frappée à la poitrine et tuée roide.

M. Varenna, officier lombard, eut les deux jambes brisées par un obus tandis qu'il montait près de moi les marches de l'église.

Comme moi, il venait voir Manara.

Un médecin accourait, de son côté, vers l'église. Une grenade le renversa de son cheval; un instant après, son cheval, blessé du même coup, tomba sur lui.

J'arrivai sain et sauf; Dieu me conduisait!

Au fond de l'église, à droite, près de la balustrade, était un lit entouré par les officiers de la légion Manara.

Dès que le blessé me vit, il étendit la main vers moi, et, d'une voix faible, me demanda :

— Est-elle mortelle?

La jeunesse repoussait, malgré l'évidence, loin de son esprit l'idée de la mort. Le bruit et les séductions de la vie militaire ne l'avaient pas encore emporté, chez lui, sur les joies domestiques.

Voyant que je ne répondais point, il répéta :

— Je te demande si ma blessure est mortelle. Réponds-moi.

Et, sans attendre ma réponse, il éclata en paroles pleines de regrets.

Je l'encourageai, autant que peut le faire un homme auquel manque le courage ; cependant il vit bien que je n'avais pas d'espoir.

Plusieurs médecins s'approchèrent de lui ; mais, leur faisant de la tête signe de s'éloigner :

— Laissez-moi mourir tranquille ! leur dit-il.

Son pouls ne se sentait presque plus, ses extrémités étaient froides, ses traits profondément altérés, le sang coulait à flots de sa blessure, il souffrait horriblement.

Ses compagnons me demandèrent ce que je pensais de son état.

— Il a encore à peu près une heure à vivre, dis-je à Dandolo.

Alors le jeune homme se pencha à l'oreille de son ami :

— Pense au Seigneur ! lui dit-il.

— Oh ! j'y pense, et beaucoup ! répondit Manara.

Alors il fit signe à un capucin de venir. Le moine s'approcha du lit, écouta la confession du mourant et lui donna l'absolution.

Puis notre pauvre ami demanda le viatique.

Dandolo essayait de le consoler, du mieux qu'il pouvait, en lui parlant de Dieu.

Il l'interrompit pour lui parler de ses fils.

— Élève-les, lui dit-il, dans l'amour de Dieu et de la patrie!

Puis il ajouta :

—Remporte à Milan mon corps avec celui de ton frère. Il te fait de la peine que je meure, cher ami, dit-il; hélas! moi aussi, je regrette la vie!

Il appela alors à ses côtés un soldat qui était son ordonnance, et que bien des fois il avait fait enrager.

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas? lui dit-il avec un sourire.

Puis il demanda à Dandolo si l'on avait eu des nouvelles de Morosini.

On disait vaguement qu'il était prisonnier.

Un peu avant de mourir, Manara tira un anneau de son doigt, le mit à celui de Dandolo, et dit :

— Je saluerai ton frère pour toi.

Puis, se retournant vers moi :

— O Bertani! fais-moi mourir bien vite, dit-il, je souffre trop!

Ce fut la dernière plainte qui sortit de sa bouche.

Il entra en agonie, s'accrocha convulsivement à ceux qui l'entouraient, puis retomba sur son lit avec un soupir, immobile et froid.

Je mis la main sur son cœur; il battait encore, mais lentement; peu à peu les battements cessèrent.

L'âme était déjà au ciel.

Je dis alors aux moines qui nous entouraient de me préparer une solution arsenicale pour injecter le cadavre; mais l'arsenic manquait. Je me contentai donc de faire l'injection avec du sublimé corrosif. Le cadavre fut transporté dans une chambre, à droite du maître-autel, près de la sacristie, et, là, doucement posé, vêtu de son uniforme, la tête sur un coussin.

Son jeune ami Eleuterio Pagliano, qui, pendant tout le siége, avait vaillamment combattu, et qui est aujourd'hui un des peintres les plus distingués de la Lombardie, fit son portrait.

Près de lui, couché sur une planche, était le nègre de Garibaldi, Aguyar. Je regardais ces deux cadavres, si beaux, tous deux d'une beauté différente, lorsque j'entendis sangloter derrière moi.

C'était Ugo Bassi qui pleurait.

Tout le temps que nous restâmes dans cette chambre, elle sembla être le but des projectiles français.

Le lendemain, le cadavre fut transporté dans une maison, et, de là, à l'église Saint-Laurent. Après quoi, il fut déposé à l'église des Cent-Prêtres, où l'attendait le corps de Henri Dandolo, et où devait le rejoindre celui de Morosini.

Le jour même de la mort de Manara arrivait une lettre de sa femme, contenant ces seules paroles :

« Ne pense pas à moi, ne pense pas à tes enfants, pense à la patrie. »

Pauvre femme, la mort était chargée de lui apporter la réponse!

EMILIO MOROSINI

Nous étions autour du lit de mort de Manara, nous demandant les uns aux autres ce qu'étaient devenus nos plus chers amis et, entre autres, Emilio Morosini.

Mais, pour ce jour-là, il nous fut impossible de rien savoir de positif sur son compte.

Dans la matinée du 1er juillet, Dandolo apprit d'un soldat qui s'était trouvé sur la brèche en même temps que Morosini, qu'il était tombé, grièvement blessé, aux mains des Français.

Bien que souffrant beaucoup de sa blessure, Dandolo courut au triumvirat, puis au ministère, pour obtenir un permis de sortie. Après trois heures d'instances, il l'obtint et se rendit au camp français, sans sauf-conduit d'aucune sorte.

Arrêté aux avant-postes, il dit dans quel but il venait. Un officier eut pitié de son angoisse, et lui permit de pénétrer dans le camp, où on le conduisit à l'ambulance. Il apprit que Morosini était mort.

Il demanda qu'on lui remît le cadavre pour le

rendre à la famille ; mais un médecin répondit que, depuis deux heures, il avait été porté à un cimetière assez éloigné. Dandolo sollicita un ordre d'exhumation.

Pendant qu'il attendait une réponse à sa demande, entra un capitaine adjudant-major, qui fut fort étonné de voir dans le camp français un officier italien sans sauf-conduit. Il condamna aux arrêts l'officier qui l'avait laissé passer, et le renvoya à la ligne d'avant-poste, sans vouloir rien écouter.

Dandolo revint apporter à ses amis la triste nouvelle, et écrivit au chef d'état-major français pour demander le permis d'exhumation.

Il l'obtint dans la matinée du 2.

La triste cérémonie du transport de Manara achevée, Dandolo s'approcha de moi, me disant :

— Bertani, d'ici à quelques heures, le cadavre de Morosini sera à l'église des Cent-Prêtres, à Sante-Vieto, où tu pourras le voir.

J'allai à l'église, un peu avant le soir. La maison ou plutôt le couvent qui aboutit à l'église était occupé par les troupes françaises, de sorte que l'église était fermée.

Je demandai la permission d'entrer à un capitaine qui, voyant la profonde tristesse répandue sur mon visage, me demanda lui-même affectueusement si

j'étais soldat, quelle était ma patrie, et si j'avais perdu quelque parent ou quelque ami.

Je lui répondis que j'avais perdu beaucoup de mes amis, et, entre autres, Manara. Il le connaissait de nom, me demanda des détails sur sa mort, et m'en donna de son côté.

Un chasseur de Vincennes, qui était près de lui à l'attaque de la villa Spada, et qu'il me montra au milieu d'un groupe de soldats debout près de la porte où nous étions, lui avait dit, au moment où Manara s'était approché de la fenêtre avec sa lunette :

— Regardez bien cet officier, il est mort.

En même temps, le soldat avait tiré : la balle était arrivée à son adresse; il avait vu tomber Manara.

Le capitaine continuait de parler; j'étais si triste, que je ne pus lui répondre qu'en le priant de me laisser entrer dans l'église.

— Qu'allez-vous y faire? me demanda-t-il.

— J'y vais chercher le cadavre d'un autre ami, déterré aujourd'hui même, et rendu par les vôtres à la douleur de sa mère.

Il envoya demander la permission au colonel, l'obtint, et me confia au gardien de l'église pour qu'il me laissât entrer.

L'église était très-obscure; le gardien ouvrit une

petite porte qui conduisait du couvent dans le chœur de l'église, me donna une lampe, et, me montrant un coin sombre, me dit :

— Cherchez là.

Seulement, il ne voulut pas me suivre plus avant.

Je m'approchai tristement et pieusement, avec un frisson dans toutes mes veines.

Ce silence, ces ténèbres, la douteuse lueur de cette lampe, le précieux objet de mes recherches, l'angoisse de retrouver ainsi le charmant jeune homme que j'avais connu vivant, tout cela faisait battre mon cœur à me briser la poitrine.

J'allais doucement, ne connaissant pas les localités, ne sachant pas la place où était déposé le cadavre, soulevant ma lampe et tremblant de le heurter du pied.

Enfin, près des degrés, j'aperçus une forme noire et longue ; je continuai d'avancer, tenant toujours ma lampe haute.

Je reconnus un corps humain.

Presque fou de douleur et d'un effroi dont je n'étais pas maître, je me penchai vers lui.

Oh ! triste ! triste ! triste !

Avec la main qui me restait libre, je dénouai la corde qui tenait le linceul serré au cou, au ventre et aux pieds. Je soulevai la tête. Quoique déjà dé-

figuré, je reconnus que c'était bien le pauvre enfant que je cherchais.

Je lâchai la tête.

Elle retomba sur la dalle en rendant un son que je n'oublierai jamais.

Je n'avais pas un cheveu qui n'eût sa goutte de sueur.

Je m'arrêtai tout tremblant.

Mon Dieu, que vous êtes grand et que la mort est terrible !

Je fis un effort sur moi-même. Médecin habitué au trépas, je ne voulais pas être vaincu par lui.

Je posai la lampe sur une des marches de l'autel, et, reportant mes yeux sur le visage du mort, je le regardai tristement : il était plus pâle que le drap qui le couvrait.

Je cherchai et je touchai ses blessures. J'aurais voulu recueillir les dernières gouttes du sang de son cœur, pour les reporter à sa mère et pour faire avec ce sang une croix sur le front de tous ces jeunes Italiens qui, un jour, doivent se lever pour l'affranchissement de la patrie.

Puis je coupai une mèche de ses cheveux. Peut-être avait-il une amie ; à coup sûr, il avait une mère.

Enfin, je serrai sa main ; je découvris une dernière fois ma tête devant lui, et je murmurai :

— Au revoir !

Je sortis frissonnant de l'église, emportant ce spectacle de mort tellement vivant en moi, qu'aujourd'hui, onze ans après, en écrivant ces lignes, je vois encore le cadavre, la figure pâle, dans son linceul tout souillé de terre et de sang.

En sortant, je retrouvai le gardien, puis l'officier, auquel je serrai la main sans pouvoir prononcer une parole.

Le lendemain, le cadavre de Morosini fut déposé dans un cercueil de plomb, en attendant le moment où il partirait pour le sol natal, avec les cadavres de ses amis.

Nous désirions tous, avec une égale ardeur, avoir des détails sur la mort de Morosini.

Mais les autres étaient obligés de partir. Les morts et ceux qui aidaient les blessés à mourir restaient seuls.

J'étais des derniers.

Voici donc ce que j'appris sur la mort de Morosini. Je tiens les détails que je vais donner de M. de Santi, Corse employé au service sanitaire français, et qui, dans la nuit du 29 au 30 juin, était chirurgien à l'ambulance de la tranchée.

Cet honorable et bon confrère, auquel je suis redevable de quelques services, me raconta que, le

30 juin, à l'aube du jour, on apporta à l'ambulance un de nos officiers, si jeune et si beau, qu'il le prit d'abord pour une femme.

Il était blessé légèrement à la tête, à la main gauche et à la poitrine, mais mortellement au ventre.

De Santi l'avait soigné avec affection.

Morosini, qui parlait encore, lui demanda :

— Que pensez-vous de mes blessures?

De Santi lui répondit :

— Ayez confiance en Dieu et en votre jeunesse.

— C'est bien, dit Morosini; je comprends, je suis perdu!

Puis il ajouta avec un soupir :

— Pauvre mère!

Et il remit son portefeuille au docteur, tourna la tête, et refusa dès lors de prononcer une seule parole.

Peu de minutes après que Morosini eut été pansé, un vieux sergent du 32e entra à l'ambulance, et, après avoir anxieusement cherché le lit du jeune officier, il dit au médecin :

— C'est bien lui!

— Que voulez-vous dire? lui demanda M. de Santi.

— Qu'à tout prix j'aurais voulu sauver ce pauvre garçon; j'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais non, ça a mal tourné pour lui.

Alors il raconta que Morosini, accompagné seulement de quatre hommes, avait été entouré; on l'avait sommé de se rendre, ce à quoi il avait répondu :

— Jamais!

Et il continua de frapper de son épée, criant aux siens :

— Au nom de l'Italie, je vous défends de vous rendre!

Le vieux sergent, alors, lui avait appuyé sa baïonnette sur la poitrine, espérant l'intimider.

Mais Morosini saisit la baïonnette de sa main gauche, et porta un coup d'épée au visage du sergent.

Celui-ci, cependant, défendait à ses soldats de faire feu, espérant prendre le jeune officier vivant, et, par conséquent, le sauver. Mais alors un soldat qui se trouvait derrière lui, voyant que Morosini continuait de se défendre, lui tira un coup de fusil à bout portant.

La balle lui traversa les entrailles; c'était la blessure mortelle.

Morosini tomba, mais sur un genou et sur la main gauche. Dans cette position, il essaya encore de frapper ses adversaires, criant toujours à ses compagnons :

— Faites-vous tuer, mais ne vous rendez pas.

Le sergent, furieux, se tourna vers le soldat en lui disant :

— Malheureux! qu'as-tu fait? Ne vois-tu pas que c'était un enfant?

Morosini mourut quelques heures après avoir été apporté à l'ambulance, et fut enseveli dans le drap dont je l'avais trouvé enveloppé dans l'église des Cent-Prêtres.

Morosini avait à sa ceinture deux pistolets sur la crosse desquels était gravé le nom de Kosciusko, ami de sa famille, et qui en avait fait cadeau à son grand-père.

Je fis toutes les recherches possibles pour retrouver l'épée et les pistolets de Morosini, mais inutilement. Il paraît que le vieux sergent en était possesseur; mais il déclara ne vouloir les céder à aucun prix.

Le 4 septembre 1849, les trois cercueils renfermant les trois cadavres de Henri Dandolo, de Lucien Manara et d'Émile Morosini, débarquèrent au Molo-Novo de Gênes.

GOFFREDO MAMELI

Garibaldi raconte, dans ses Mémoires et dans la courte biographie qu'il a faite de Goffredo Mameli, que le jeune poëte, le soir du 3 juin, vint lui demander de tenter un nouvel effort sur le casino Corsini, et qu'il lui accorda sa demande.

Mameli fut blessé à la jambe gauche.

La blessure, par elle-même, n'était rien; mais, par une mauvaise disposition du sang, elle se gangrena et, le 18 juin, l'amputation devint indispensable.

La fenêtre de la chambre où se trouvait Mameli, à l'ambulance de la *Trinità dei Pellegrini*, donnait sans cesse passage à toute espèce de projectiles; mais Mameli se montra toujours de la plus profonde insouciance pour ce danger posthume, si l'on peut parler ainsi. Seulement, au moment où il était le plus affaibli par la suppuration, il devint un jour ou deux impatient pour les balles et les boulets, comme un enfant l'est pour les mouches.

— Être tué en plein air et en combattant, disait-il, à la bonne heure; mais être tué dans mon lit comme un paralytique, non!

Le 8 juin, il eut le délire, délire charmant pendant lequel il chantait à voix basse et se rappelait presque jour par jour sa vie intellectuelle, hélas! si courte.

Dans les intervalles de ces chants, il prophétisait ou faisait des vœux pour sa patrie.

Il avait vingt et un ans quand il mourut.

J'injectai son cadavre, qui fut enterré à Rome.

Il avait composé un chant de guerre que Garibaldi chantait souvent et fredonnait sans cesse : *Fratelli d'Italia.*

Ce chant est populaire en Italie.

MELLARA

Le colonel Mellara, blessé dans le combat du 9 juin, mourut le 4 juillet, quand les Français étaient déjà entrés dans la ville. Comme il n'était plus permis aux Romains de protester avec les armes, ils se réunirent dans l'église, autour du catafalque du guerrier mort. Mais, pendant que le peuple réuni pleurait dans un pieux silence sur ce cadavre, symbole de l'Italie tombée, un officier de police, à la tête d'une poignée de soldats, entra dans l'église, et arracha du chapeau du mort, posé selon l'habitude sur le cercueil, la cocarde italienne; puis, interrompant la pieuse cérémonie, il ordonna d'éteindre les cierges et de faire évacuer l'église.

Ce qui fut fait.

Le pauvre Mellara n'eut donc même pas cette dernière consolation des morts, les pleurs qui tombent des yeux aimés.

Au reste, les passions politiques se manifestèrent autant dans les réactionnaires romains que dans les

réactionnaires français. Les prêtres et les moines surtout furent infâmes pour les pauvres blessés abandonnés à leurs soins. A un M. Giovanni, de Crémone, blessé à la cuisse, ils refusèrent un verre d'eau jusqu'à ce qu'il se fût confessé. Pour comprendre la douleur de cette torture, il faut être médecin et savoir le besoin impérieux de boire qu'éprouve le malade à la suite d'un coup de feu.

Tous les médecins de Rome qui soignèrent des blessés patriotes perdirent leur diplôme.

Qu'on me permette une remarque philosophique ou plutôt morale.

Il y a une grande différence entre la mort du soldat contraint au service par la conscription, et celle du soldat qui sert volontairement son pays.

Le volontaire est plein d'enthousiasme, fier de ses blessures, glorieux de sa mort. Il se soulage de ses souffrances les plus cruelles par son expansion et son amour de la patrie, dans les vœux qu'il fait, dans les prières qu'il adresse à Dieu pour le triomphe de sa cause.

L'autre est muet ou ne prononce que des paroles de vengeance contre celui qu'il a blessé.

Un enfant de Bologne, âgé de dix ans, faisant partie de la légion Garibaldi, et blessé à la main

gauche, se laissa couper le poignet sans pousser une plainte, et, pâle et affaibli, voulut assister à la dernière bataille.

Pour créer des hôpitaux à l'improviste, on parcourut les rues de Rome en criant à haute voix :

— Pour les patriotes blessés !

Et alors toutes les fenêtres s'ouvraient, et par les fenêtres on jetait des linceuls, des draps, des matelas, des oreillers.

Les hôpitaux furent créés par la charité spéciale du municipe.

BERTANI.

FIN

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

I. Tout perdu, fors l'honneur..... 1
II. On forme les légions..... 7
III. Le colonel Negra..... 13
IV. Passage de la Boyada..... 16
V. La légion italienne refuse les terres qui lui sont offertes..... 20
VI. Disgrâce de Rivera..... 25
VII. Intervention anglo-française..... 31
VIII. Affaire du Salto San-Antonio..... 40
IX. J'écris au pape..... 53
X. Je reviens en Europe. — Mort d'Anzani..... 59
XI. Encore Montevideo..... 68
XII. Campagne de Lombardie..... 78

XIII. Suite de la campagne de Lombardie..... 100
XIV. Rome..... 111
XV. Expédition contre l'armée napolitaine..... 144
XVI. Combat de Velletri..... 162
XVII. 3 juin..... 177
XVIII. Le siége..... 198
XIX. La surprise..... 224
XX. La fin..... 232
XXI. Qui m'aime me suive..... 243
XXII. Les Morts.
Lucano Manara..... 245
Emilio Morosini..... 252
Goffredo Mameli..... 261
Mellara..... 263

FIN DE LA TABLE

Return to Wells 59 – 64
Interview with Charles Abbot 64
Proclamation 90

Angani - Voir Dec 7 dernier -

Col Medici -
Ugo Bassi

Prisons

BROWN UNIVERSITY LIBRARIES
3 1236 09217 8147

DG552.8
G2
A25
1866
aribaldi v.2
res de G
FEB